



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

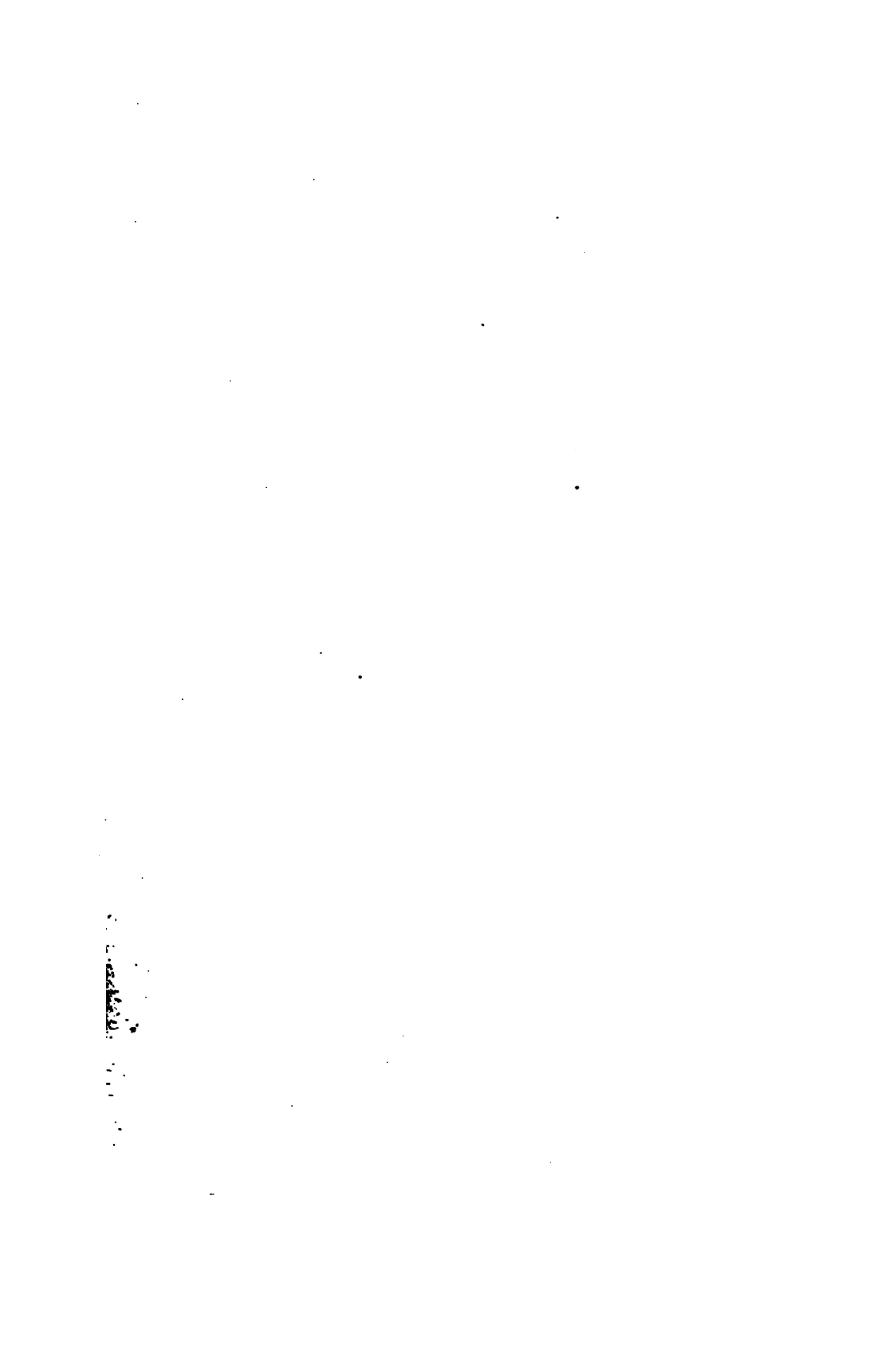
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B

987,344

SS

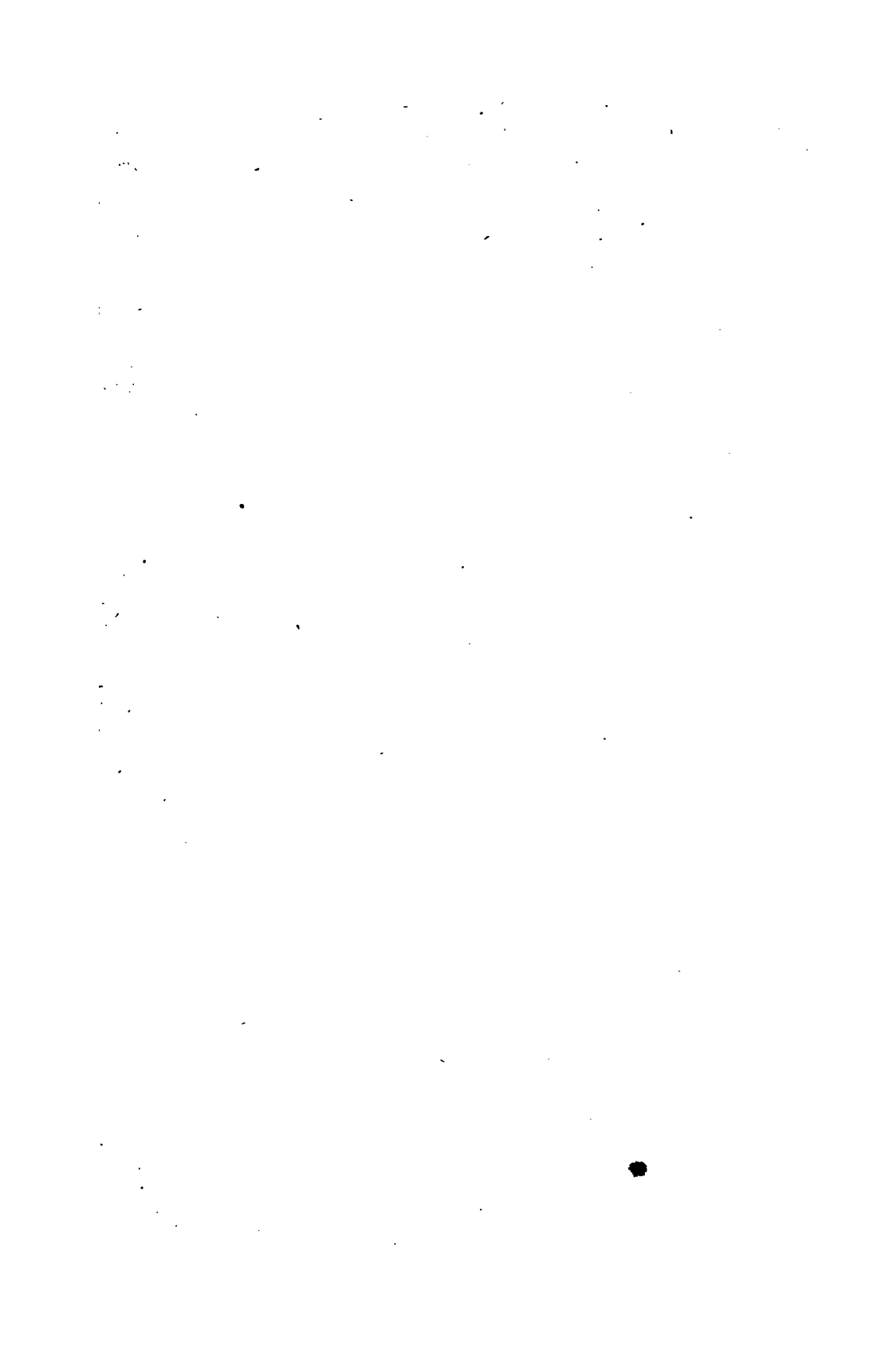






[The text in this section is extremely faint and illegible.]





LES CARACTÈRES

DE

LA BRUYÈRE



**Il a été fait de cette édition un tirage ainsi composé :**

**30 exemplaires sur papier de Chine, à 30 fr. le volume.**

**100 exemplaires sur papier Whatman, à 20 fr. le volume**

**130 exemplaires, tous numérotés.**

LES CARACTÈRES  
DE  
LA BRUYÈRE *Jean de*

*Réimpression de l'édition de 1696*

PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION

PAR

LOUIS LACOUR

ET PUBLIÉE PAR LES SOINS DE D. JOAUST

TOME SECOND



PARIS  
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

—  
M DCCC LXXIII

848  
L127c  
1873  
v. 2

Bequest  
H. V. Spaulding  
7.6.60

SS 4599



LES  
CARACTERES  
OU LES MOEURS

DE CE SIECLE

DES GRANDS.



A prévention du peuple en faveur des grands est si aveugle, et l'entêtement pour leur geste, leur visage, leur ton de voix et leurs manieres, si general, que, s'ils s'avisent d'être bons, cela iroit à l'idolâtrie.

¶ Si vous êtes né vicieux, ô *Theagene*, je vous plains ; si vous le devenez par foiblesse pour ceux qui

ont intérêt que vous le soyez, qui ont juré entr'eux de vous corrompre et qui se vantent déjà de pouvoir y réüssir, souffrez que je vous méprise. Mais si vous êtes sage, temperant, modeste, civil, genereux, reconnoissant, laborieux, d'un rang d'ailleurs et d'une naissance à donner des exemples plutôt qu'à les prendre d'autrui, et à faire les regles plutôt qu'à les recevoir, convenez avec cette sorte de gens de suivre par complaisance leurs déreglemens, leurs vices et leur folie, quand ils auront, par la déference qu'ils vous doivent, exercé toutes les vertus que vous chérissez : ironie forte, mais utile, tres-propre à mettre vos mœurs en seureté, à renverser tous leurs projets et à les jeter dans le parti de continuer d'être ce qu'ils sont et de vous laisser tel que vous êtes.

¶ L'avantage des grands sur les autres hommes est immense par un endroit ; je leur cede leur bonne chere, leurs riches ameublemens, leurs chiens, leurs chevaux, leurs singes, leurs nains, leurs fous et leurs flateurs ; mais je leur envie le bonheur d'avoir à leur service des gens qui les égalent par le cœur et par l'esprit, et qui les passent quelquefois.

¶ Les grands se piquent d'ouvrir une allée dans une forêt, de soutenir des terres par de longues murailles, de dorer des plafonds, de faire venir dix pouces d'eau, de meubler une orangerie ; mais de rendre un cœur

content, de combler une ame de joye, de prévenir d'extrêmes besoins ou d'y remédier, leur curiosité ne s'étend point jusques-là.

¶ On demande si en comparant ensemble les différentes conditions des hommes, leurs peines, leurs avantages, on n'y remarqueroit pas un mélange ou une espece de compensation de bien et de mal, qui établiroit entr'elles l'égalité, ou qui feroit du moins que l'un ne seroit gueres plus desirable que l'autre : celui qui est puissant, riche, et à qui il ne manque rien, peut former cette question; mais il faut que ce soit un homme pauvre qui la décide.

Il ne laisse pas d'y avoir comme un charme attaché à chacune des différentes conditions, et qui y demeure jusques à ce que la misere l'en ait ôté. Ainsi les grands se plaisent dans l'excès, et les petits aiment la modération; ceux-là ont le goût de dominer et de commander, et ceux-cy sentent du plaisir et même de la vanité à les servir et à leur obéir : les grands sont entourez, salüez, respectez; les petits entourent, salüent, se prosternent, et tous sont contens.

¶ Il coûte si peu aux grands à ne donner que des paroles, et leur condition les dispense si fort de tenir les belles promesses qu'ils vous ont faites, que c'est modestie à eux de ne promettre pas encore plus largement.

¶ Il est vieux et usé, dit un grand, il s'est créé à me suivre, qu'en faire? Un autre plus jeune enleve ses esperances, et obtient le poste qu'on ne refuse à ce malheureux que parce qu'il l'a trop mérité.

¶ Je ne sçay, dites-vous avec un air froid et dédaigneux, *Philante* a du mérite, de l'esprit, de l'agrément, de l'exactitude sur son devoir, de la fidelité et de l'attachement pour son maître, et il en est mediocrement considéré, il ne plaît pas, il n'est pas goûté. Expliquez-vous: est-ce *Philante*, ou le grand qu'il sert, que vous condamnez?

¶ Il est souvent plus utile de quitter les grands que de s'en plaindre.

¶ Qui peut dire pourquoy quelques-uns ont le gros lot ou quelques autres la faveur des grands?

¶ Les grands sont si heureux, qu'ils n'essuyent pas même dans toute leur vie l'inconvenient de regretter la perte de leurs meilleurs serviteurs, ou des personnes illustres dans leur genre, et dont ils ont tiré le plus de plaisir et le plus d'utilité. La premiere chose que la flatterie sçait faire après la mort de ces hommes uniques, et qui ne se repare point, est de leur supposer des endroits foibles dont elle prétend que ceux qui leur succedent sont tres-exempts; elle assure que l'un, avec toute la capacité et toutes les lumieres de l'autre dont il prend la place, n'en a point les défauts; et ce

stile sert aux princes à se consoler du grand et de l'excellent par le médiocre.

¶ Les grands dédaignent les gens d'esprit qui n'ont que de l'esprit; les gens d'esprit méprisent les grands qui n'ont que de la grandeur : les gens de bien plaignent les uns et les autres, qui ont ou de la grandeur ou de l'esprit sans nulle vertu.

¶ Quant je vois d'une part auprès des grands, à leur table, et quelquefois dans leur familiarité, de ces hommes alertes, empressés, intrigans, aventuriers, esprits dangereux et nuisibles, et que je considère d'autre part quelle peine ont les personnes de mérite à en approcher, je ne suis pas toujours disposé à croire que les méchans soient soufferts par intérêt, ou que les gens de bien soient regardés comme inutiles; je trouve plus mon compte à me confirmer dans cette pensée que grandeur et discernement sont deux choses différentes, et l'amour pour la vertu et pour les vertueux une troisième chose.

¶ *Lucile* aime mieux user sa vie à se faire supporter de quelques grands que d'être réduit à vivre familièrement avec ses égaux.

La règle de voir de plus grands que soy doit avoir ses restrictions. Il faut quelquefois d'étranges talens pour la réduire en pratique.

¶ Quelle est l'incurable maladie de *Theophile*? elle



luy dure depuis plus de trente années, il ne guérit point : il a voulu, il veut et il voudra gouverner les grands; la mort seule luy ôtera avec la vie cette soif d'empire et d'ascendant sur les esprits : est-ce en luy zele du prochain? est-ce habitude? est-ce une excessive opinion de soy-même? Il n'y a point de palais où il ne s'insinuë; ce n'est pas au milieu d'une chambre qu'il s'arrête, il passe à une embrasure ou au cabinet, on attend qu'il ait parlé, et long-temps et avec action, pour avoir audience, pour être vû. Il entre dans le secret des familles, il est de quelque chose dans tout ce qui leur arrive de triste ou d'avantageux; il prévient, il s'offre, il se fait de fête, il faut l'admettre. Ce n'est pas assez pour remplir son temps ou son ambition que le soin de dix mille ames dont il répond à Dieu comme de la sienne propre; il y en a d'un plus haut rang et d'une plus grande distinction dont il ne doit aucun compte, et dont il se charge plus volontiers : il écoute, il veille sur tout ce qui peut servir de pâture à son esprit d'intrigue, de mediation et de manége : à peine un grand est-il débarqué, qu'il l'empoigne et s'en saisit; on entend plutôt dire à Theophile, qu'il le gouverne, qu'on n'a pû soupçonner qu'il pensoit à le gouverner.

¶ Une froideur ou une incivilité qui vient de ceux qui sont au dessus de nous nous les fait haïr; mais un salut ou un sourire nous les reconcilie.

¶ Il y a des hommes superbes que l'élevation de leurs rivaux humilie et apprivoise, ils en viennent par cette disgrâce jusqu'à rendre le salut; mais le temps, qui adoucit toutes choses, les remet enfin dans leur naturel.

¶ Le mépris que les grands ont pour le peuple les rend indifferens sur les flatteries ou sur les louanges qu'ils en reçoivent et tempere leur vanité. De même les princes louëz sans fin et sans relâche des grands ou des courtisans en seroient plus vains s'ils estimoient davantage ceux qui les louënt.

¶ Les grands croyent être seuls parfaits, n'admettent qu'à peine dans les autres hommes la droiture d'esprit, l'habileté, la délicatesse, et s'emparent de ces riches-talens comme de choses dûës à leur naissance : c'est cependant en eux une erreur grossiere de se nourrir de si fausses préventions; ce qu'il y a jamais eu de mieux pensé, de mieux dit, de mieux écrit, et peut-être d'une conduite plus delicate ne nous est pas toujours venu de leur fond : ils ont de grands domaines et une longue suite d'ancêtres, cela ne leur peut être contesté.

¶ Avez-vous de l'esprit, de la grandeur, de l'habileté, du goût, du discernement? en croiray-je la prévention et la flatterie qui publient hardiment vôtre mérite? elles me sont suspectes et je les recuse. Me laisseray-je

ébloûir par un air de capacité ou de hauteur qui vous met au dessus de tout ce qui se fait, de ce qui se dit et de ce qui s'écrit; qui vous rend sec sur les louanges et empêche qu'on ne puisse arracher de vous la moindre approbation? je conclus de là plus naturellement que vous avez de la faveur, du credit et de grandes richesses : quel moyen de vous définir, *Telephon*? on n'approche de vous que comme du feu et dans une certaine distance, et il faudroit vous developper, vous manier, vous confronter avec vos pareils pour porter de vous un jugement sain et raisonnable : vôtre homme de confiance, qui est dans vôtre familiarité, dont vous prenez conseil, pour qui vous quittez *Socrate* et *Aristide*, avec qui vous riez, et qui rit plus haut que vous, *Dave* enfin, m'est tres-connu : seroit-ce assez pour vous bien connoître? .

¶ Il y en a de tels que, s'ils pouvoient connoître leurs subalternes et se connoître eux-mêmes, ils auroient honte de primer.

¶ S'il y a peu d'excellens orateurs, y a-t-il bien des gens qui puissent les entendre? S'il n'y a pas assez de bons ecrivains, où sont ceux qui savent lire? De même on s'est toujours plaint du petit nombre de personnes capables de conseiller les rois et de les aider dans l'administration de leurs affaires; mais s'ils naissent enfin, ces hommes habiles et intelligens, s'ils agissent selon

leurs vûes et leurs lumieres, sont-ils aimez, sont-ils estimez autant qu'ils le méritent? sont-ils louëz de ce qu'ils pensent et de ce qu'ils font pour la patrie? Ils vivent, il suffit, on les censure s'ils échoüent, et on les envie s'ils réussissent. Blâmons le peuple où il seroit ridicule de vouloir l'excuser : son chagrin et sa jalousie, regardez des grands ou des puissans comme inévitables, les ont conduits insensiblement à le compter pour rien et à négliger ses suffrages dans toutes leurs entreprises, à s'en faire même une regle de politique.

Les petits se haïssent les uns les autres lorsqu'ils se nuisent reciproquement. Les grands sont odieux aux petits par le mal qu'ils leur font et par tout le bien qu'ils ne leur font pas : ils leur sont responsables de leur obscurité, de leur pauvreté et de leur infortune, ou du moins ils leur paroissent tels.

¶ C'est déjà trop d'avoir avec le peuple une même religion et un même dieu ; quel moyen encore de s'appeller Pierre, Jean, Jacques, comme le marchand ou le laboureur? Évitions d'avoir rien de commun avec la multitude, affectons au contraire toutes les distinctions qui nous en separent ; qu'elle s'approprie les douze apôtres, leurs disciples, les premiers martyrs (telles gens, tels patrons) Qu'elle voye avec plaisir revenir toutes les années ce jour particulier que chacun celebre comme sa fête. Pour nous autres grands, ayons recours

aux noms profanes, faisons-nous baptiser sous ceux d'Annibal, de Cesar et de Pompée, c'étoient de grands hommes; sous celui de Lucrece, c'étoit une illustre Romaine; sous ceux de Renaud, de Roger, d'Olivier et de Tancrede, c'étoient des paladins, et le roman n'a point de heros plus merveilleux; sous ceux d'Hector, d'Achilles, d'Hercules, tous demy-dieux; sous ceux même de Phoëbus et de Diane: et qui nous empêchera de nous faire nommer Jupiter ou Mercure, ou Venus, ou Adonis?

¶ Pendant que les grands negligent de rien connoître, je ne dis pas seulement aux interêts des princes et aux affaires publiques, mais à leurs propres affaires, qu'ils ignorent l'œconomie et la science d'un pere de famille et qu'ils se louent eux-mêmes de cette ignorance, qu'ils se laissent appauvrir et maîtriser par des intendans, qu'ils se contentent d'être gourmets ou *coteaux*, d'aller chez *Thais* ou chez *Phryné*, de parler de la meute et de la vieille meute, de dire combien il y a de postes de Paris à Besançon ou à Philisbourg, des citoyens s'instruisent du dedans et du dehors d'un royaume étudient le gouvernement, deviennent fins et politiques, savent le fort et le foible de tout un État, songent à se mieux placer, se placent, s'élevent, deviennent puissans, soulagent le prince d'une partie des soins publics; les grands qui les dédaignoient

les reverent, heureux s'ils deviennent leurs gendres.

¶ Si je compare ensemble les deux conditions des hommes les plus opposées, je veux dire les grands avec le peuple, ce dernier me paroît content du nécessaire, et les autres sont inquiets et pauvres avec le superflu. Un homme du peuple ne sçauroit faire aucun mal, un grand ne veut faire aucun bien et est capable de grands maux : l'un ne se forme et ne s'exerce que dans les choses qui sont utiles, l'autre y joint les pernicieuses ; là se montrent ingenuëment la grossiereté et la franchise, icy se cache une seve maligne et corrompuë sous l'écorce de la politesse : le peuple n'a gueres d'esprit, et les grands n'ont point d'ame : celuy-là a un bon fond et n'a point de dehors ; ceux-cy n'ont que des dehors et qu'une simple superficie. Faut-il opter, je ne balance pas, je veux être peuple.

¶ Quelque profonds que soient les grands de la cour et quelque art qu'ils ayent pour paroître ce qu'ils ne sont pas, et pour ne point paroître ce qu'ils sont, ils ne peuvent cacher leur malignité, leur extrême pente à rire aux dépens d'autrui, et à jeter un ridicule souvent où il n'y en peut avoir. Ces beaux talens se découvrent en eux du premier coup d'œil, admirables sans doute pour envelopper une duppe et rendre sot celuy qui l'est déjà, mais encore plus propres à leur ôter tout le plaisir qu'ils pourroient tirer d'un homme d'esprit, qui

sçauroit se tourner et se plier en mille manieres agreeables et réjouïssantes, si le dangereux caractere du courtisan ne l'engageoit pas à une fort grande retenue : il luy propose un caractere serieux dans lequel il se retranche; et il fait si bien que les railleurs, avec des intentions si mauvaises, manquent d'occasions de se jouër de luy.

¶ Les aises de la vie, l'abondance, le calme d'une grande prosperité font que les princes ont de la joye de reste pour rire d'un nain, d'un singe, d'un imbecile et d'un mauvais conte. Les gens moins heureux ne rient qu'à propos.

¶ Un grand aime la Champagne, abhorre la Brie, il s'enyvre de meilleur vin que l'homme du peuple : seule difference que la crapule laisse entre les conditions les plus disproportionnées, entre le seigneur et l'estafier.

¶ Il semble d'abord qu'il entre dans les plaisirs des princes un peu de celui d'incómoder les autres; mais non, les princes ressemblent aux hommes, ils songent à eux-mêmes, suivent leur goût, leurs passions, leur commodité, cela est naturel.

¶ Il semble que la premiere regle des compagnies, de gens en place ou des puissans, est de donner à ceux qui dépendent d'eux pour le besoin de leurs affaires toutes les traverses qu'ils en peuvent craindre.

¶ Si un grand a quelque degré de bonheur sur les autres hommes, je ne devine pas lequel, si ce n'est peut-être de se trouver souvent dans le pouvoir et dans l'occasion de faire plaisir; et si elle naît, cette conjoncture, il semble qu'il doive s'en servir: si c'est en faveur d'un homme de bien, il doit apprehender qu'elle ne luy échape; mais comme c'est une chose juste, il doit prévenir la sollicitation et n'être vû que pour être remercié; et si elle est facile, il ne doit pas même la luy faire valoir; s'il la luy refuse, je les plains tous deux.

¶ Il y a des hommes nez inaccessibles, et ce sont précisément ceux de qui les autres ont besoin, de qui ils dépendent: ils ne sont jamais que sur un pied; mobiles comme le mercure, ils piroüettent, ils gesticulent, ils crient, ils s'agitent: semblables à ces figures de carton qui servent de montre à une feste publique, ils jettent feu et flamme, tonnent et foudroyent; on n'en approche pas, jusqu'à ce que, venant à s'éteindre, ils tombent, et par leur chute deviennent traitables, mais inutiles.

¶ Le suisse, le valet de chambre, l'homme de livrée, s'ils n'ont plus d'esprit que ne porte leur condition, ne jugent plus d'eux-mêmes par leur première bassesse, mais par l'élevation et la fortune des gens qu'ils servent, et mettent tous ceux qui entrent par leur porte et montent leur escalier indifféremment au dessous d'eux et de leurs maîtres: tant il est vrai qu'on est des-



tiné à souffrir des grands et de ce qui leur appartient.

¶ Un homme en place doit aimer son prince, sa femme, ses enfans, et après eux les gens d'esprit ; il les doit adopter, il doit s'en fournir et n'en jamais manquer ; il ne sçauroit payer, je ne dis pas de trop de pensions et de bienfaits, mais de trop de familiarité et de caresses, les secours et les services qu'il en tire, même sans le sçavoir : quels petits bruits ne dissipent-ils pas ? quelles histoires ne reduisent-ils pas à la fable et à la fiction ? ne sçavent-ils pas justifier les mauvais succès par les bonnes intentions, prouver la bonté d'un dessein et la justesse des mesures par le bonheur des événemens, s'élever contre la malignité et l'envie pour accorder à de bonnes entreprises de meilleurs motifs, donner des explications favorables à des apparences qui étoient mauvaises, détourner les petits défauts, ne montrer que les vertus et les mettre dans leur jour, semer en mille occasions des faits et des détails qui soient avantageux, et tourner le ris et la moquerie contre ceux qui oseroient en douter ou avancer des faits contraires ? Je sçay que les grands ont pour maxime de laisser parler et de continuer d'agir ; mais je sçay aussi qu'il leur arrive en plusieurs rencontres que laisser dire les empêche de faire.

¶ Sentir le mérite et, quand il est une fois connu, le bien traiter, deux grandes démarches à faire tout de

suite, et dont la plupart des grands sont fort incapables.

¶ Tu es grand, tu es puissant; ce n'est pas assez: fais que je t'estime, afin que je sois triste d'être déchu de tes bonnes grâces ou de n'avoir pu les acquérir.

¶ Vous dites d'un grand ou d'un homme en place qu'il est prévenant, officieux, qu'il aime à faire plaisir, et vous le confirmez par un long détail de ce qu'il a fait en une affaire où il a scû que vous preniez intérêt; je vous entends: on va pour vous au devant de la sollicitation, vous avez du crédit, vous êtes connu du ministre, vous êtes bien avec les puissances, désiriez-vous que je scûsse autre chose?

Quelqu'un vous dit: *je me plains d'un tel, il est fier depuis son élévation, il me dédaigne, il ne me connoît plus. Je n'ay pas pour moy, lui répondez-vous, sujet de m'en plaindre, au contraire, je m'en loue fort, et il me semble même qu'il est assez civil.* Je crois encore vous entendre: vous voulez qu'on sçache qu'un homme en place a de l'attention pour vous, et qu'il vous démele dans l'antichambre entre mille honnêtes gens de qui il détourne ses yeux, de peur de tomber dans l'inconvenient de leur rendre le salut ou de leur sourire.

¶ Se louer de quelqu'un, se louer d'un grand, phrase délicate dans son origine, et qui signifie sans doute se

louër soy-même, en disant d'un grand tout le bien qu'il nous a fait ou qu'il n'a pas songé à nous faire.

On louë les grands pour marquer qu'on les voit de près, rarement par estime ou par gratitude; on ne connoît pas souvent ceux que l'on louë; la vanité ou la legereté l'emportent quelquefois sur le ressentiment: on est mal content d'eux et on les louë.

¶ S'il est perilleux de tremper dans une affaire suspecte, il l'est encore davantage de s'y trouver complice d'un grand: il s'en tire et vous laisse payer doublement, pour luy et pour vous.

¶ Le prince n'a point assez de toute sa fortune pour payer une basse complaisance, si l'on en juge par tout ce que celui qu'il veut récompenser y a mis du sien; et il n'a pas trop de toute sa puissance pour le punir s'il mesure sa vengeance au tort qu'il en a reçu.

La noblesse expose sa vie pour le salut de l'État et pour la gloire du souverain, le magistrat décharge le prince d'une partie du soin de juger les peuples: voilà de part et d'autre des fonctions bien sublimes et d'une merveilleuse utilité; les hommes ne sont gueres capables de plus grandes choses, et je ne sçay d'où la robe et l'épée ont puisé de quoy se mépriser réciproquement.

¶ S'il est vray qu'un grand donne plus à la fortune lorsqu'il hazarde une vie destinée à couler dans les ris,

le plaisir et l'abondance, qu'un particulier qui ne risque que des jours qui sont misérables; il faut avouer aussi qu'il a un tout autre dédommagement, qui est la gloire et la haute réputation. Le soldat ne sent pas qu'il soit connu, il meurt obscur et dans la foule; il vivoit de même à la vérité, mais il vivoit, et c'est l'une des sources du défaut de courage dans les conditions basses et serviles. Ceux au contraire que la naissance démêle d'avec le peuple, et expose aux yeux des hommes, à leur censure et à leurs éloges, sont même capables de sortir par effort de leur temperament s'il ne les portoit pas à la vertu; et cette disposition de cœur et d'esprit, qui passe des ayeuls par les peres dans leurs descendans, est cette bravoure si familiere aux personnes nobles, et peut-être la noblesse même.

Jettez-moy dans les troupes comme un simple soldat, je suis Thersite : mettez-moy à la tête d'une armée dont j'aye à répondre à toute l'Europe, je suis ACHILLES.

¶ Les princes sans autre science ny autre regle ont un goût de comparaison; ils sont nez et élevez au milieu et comme dans le centre des meilleures choses, à quoy ils rapportent ce qu'ils lisent, ce qu'ils voyent et ce qu'ils entendent. Tout ce qui s'éloigne trop de LULLY, de RACINE et de LE BRUN est condamné.

¶ Ne parler aux jeunes princes que du soin de leur

rang est un excès de précaution, lorsque toute une cour met son devoir et une partie de sa politesse à les respecter, et qu'ils sont bien moins sujets à ignorer aucun des égards dûs à leur naissance qu'à confondre les personnes et les traiter indifféremment et sans distinction des conditions et des titres : ils ont une fierté naturelle qu'ils retrouvent dans les occasions ; il ne leur faut des leçons que pour la régler, que pour leur inspirer la bonté, l'honnêteté et l'esprit de discernement.

¶ C'est une pure hypocrisie à un homme d'une certaine élévation de ne pas prendre d'abord le rang qui luy est dû et que tout le monde luy cede ; il ne luy coûte rien d'être modeste, de se mêler dans la multitude qui va s'ouvrir pour luy, de prendre dans une assemblée une dernière place, afin que tous l'y voyent et s'empressent de l'en ôter. La modestie est d'une pratique plus amère aux hommes d'une condition ordinaire : s'ils se jettent dans la foule, on les écrase ; s'ils choisissent un poste incommode, il leur demeure.

¶ *Aristarque* se transporte dans la place avec un heraut et un trompette, celui-cy commence, toute la multitude accourt et se rassemble. « Écoutez, peuple, dit le herault, soyez attentifs, silence, silence. *Aristarque*, que vous voyez present, doit faire demain une bonne action. » Je diray plus simplement et sans figure : quelqu'un fait bien, veut-il faire mieux ? que je ne sçache pas qu'il

fait bien, ou que je ne le soupçonne pas du moins de me l'avoir appris.

¶ Les meilleures actions s'alterent et s'affoiblissent par la maniere dont on les fait, et laissent même douter des intentions; celui qui protege ou qui louë la vertu pour la vertu, qui corrige ou qui blâme le vice à cause du vice, agit simplement, naturellement, sans aucun tour, sans nulle singularité, sans faste, sans affectation; il n'use point de réponses graves et sententieuses, encore moins de traits piquans et satiriques: ce n'est jamais une scene qu'il jouë pour le public, c'est un bon exemple qu'il donne et un devoir dont il s'acquitte; il ne fournit rien aux visites des femmes, ny au cabinet<sup>1</sup>, ny aux nouvellistes; il ne donne point à un homme agreable la matière d'un joly conte: le bien qu'il vient de faire est un peu moins scû à la verité, mais il a fait ce bien, que voudroit-il davantage?

¶ Les grands ne doivent point aimer les premiers temps, ils ne leur sont point favorables; il est triste pour eux d'y voir que nous sortions tous du frere et de la sœur. Les hommes composent ensemble une même famille; il n'y a que le plus ou le moins dans le degré de parenté.

¶ *Theognis* est recherché dans son ajustement, et il

1. Rendez-vous à Paris de quelques honnêtes gens pour la conversation.

sort paré comme une femme; il n'est pas hors de sa maison qu'il a déjà ajusté ses yeux et son visage, afin que ce soit une chose faite quand il sera dans le public, qu'il y paroisse tout concerté, que ceux qui passent le trouvent déjà gracieux et leur souriant, et que nul ne luy échape. Marche-t-il dans les salles, il se tourne à droit où il y a un grand monde, et à gauche où il n'y a personne; il saluë ceux qui y sont et ceux qui n'y sont pas; il embrasse un homme qu'il trouve sous sa main, il luy presse la tête contre sa poitrine, il demande ensuite qui est celuy qu'il a embrassé. Quelqu'un a besoin de luy dans une affaire qui est facile, il va le trouver, luy fait sa priere. Theognis l'écoute favorablement, il est ravi de luy être bon à quelque chose, il le conjure de faire naître des occasions de luy rendre service; et comme celuy-cy insiste sur son affaire, il luy dit qu'il ne la fera point, il le prie de se mettre en sa place, il l'en fait juge: le client sort, reconduit, caressé, confus, presque content d'être refusé.

¶ C'est avoir une tres-mauvaise opinion des hommes, et neanmoins les bien connoître, que de croire dans un grand poste leur imposer par des caresses étudiées, par de longs et steriles embrassemens.

¶ Pamphile ne s'entretient pas avec les gens qu'il rencontre dans les salles ou dans les cours; si l'on en croit sa gravité et l'élévation de sa voix, il les reçoit,

leur donne audience, les congedie; il a des termes tout à la fois civils et hautains, une honnesteté imperieuse et qu'il employe sans discernement; il a une fausse grandeur qui l'abaisse et qui embarasse fort ceux qui sont ses amis et qui ne veulent pas le mépriser.

Un Pamphile est plein de luy-même, ne se perd pas de vûë, ne sort point de l'idée de sa grandeur, de ses alliances, de sa charge, de sa dignité: il ramasse, pour ainsi dire, toutes ses pieces, s'en enveloppe pour se faire valoir; il dit : *mon ordre, mon cordon bleu*; il l'é-tale ou il le cache par ostentation. Un Pamphile, en un mot, veut être grand, il croit l'être, il ne l'est pas : il est d'après un grand. Si quelquefois il sourit à un homme du dernier ordre, à un homme d'esprit, il choisit son temps si juste qu'il n'est jamais pris sur le fait; aussi la rougeur luy monteroit-elle au visage s'il étoit malheureusement surpris dans la moindre familiarité avec quelqu'un qui n'est ny opulent, ny puissant, ny ami d'un ministre, ny son allié, ny son domestique. Il est severe et inexorable à qui n'a point encore fait sa fortune. Il vous apperçoit un jour dans une gallerie, et il vous fuit; et le lendemain, s'il vous trouve en un endroit moins public, ou, s'il est public, en la compagnie d'un grand, il prend courage, il vient à vous et il vous dit : *vous ne faisiez pas hier semblant de nous voir*. Tantôt il vous quitte brusquement pour joindre un sei-



gneur ou un premier commis, et tantôt, s'il les trouve avec vous en conversation, il vous coupe et vous les enleve : vous l'abordez une autre fois et il ne s'arrête pas, il se fait suivre, vous parle si haut que c'est une scene pour ceux qui passent : aussi les Pamphiles sont-ils toujours comme sur un theatre; gens nourris dans le faux, et qui ne haïssent rien tant que d'être naturels; vrais personnages de comedie; des Floridors, des Mondoris.

On ne tarit point sur les Pamphiles : ils sont bas et timides devant les princes et les ministres, pleins de hauteur et de confiance avec ceux qui n'ont que de la vertu; muets et embarassez avec les sçavans, vifs, hardis et decisifs avec ceux qui ne sçavent rien; ils parlent de guerre à un homme de robbe, et de politique à un financier; ils sçavent l'histoire avec les femmes, ils sont poëtes avec un docteur et geometres avec un poëte : de maximes, ils ne s'en chargent pas, de principes encore moins; ils vivent à l'avanture, poussez et entraînez par le vent de la faveur et par l'attrait des richesses; ils n'ont point d'opinion qui soit à eux, qui leur soit propre, ils en empruntent à mesure qu'ils en ont besoin; et celui à qui ils ont recours n'est gueres un homme sage, ou habile, ou vertueux, c'est un homme à la mode.

¶ Nous avons pour les grands et pour les gens en

place une jalousie sterile ou une haine impuissante qui ne nous vange point de leur splendeur et de leur élévation, et qui ne fait qu'ajouter à nôtre propre misere le poids insupportable du bonheur d'autrui : que faire contre une maladie de l'ame si inveterée et si contagieuse? Contentons-nous de peu et de moins encore s'il est possible; sçachons perdre dans l'occasion, la recette est infaillible et je consens à l'éprouver; j'évite par là d'apprivoiser un suisse ou de fléchir un commis, d'être repoussé à une porte par une foule innombrable de chiens ou de courtisans dont la maison d'un ministre se dégorge plusieurs fois le jour, de languir dans sa salle d'audience, de luy demander en tremblant et en balbutiant une chose juste, d'essuyer sa gravité, son ris amer et son *laconisme* : alors je ne le haïs plus, je ne luy porte plus d'envie; il ne me fait aucune priere, je ne luy en fais pas; nous sommes égaux, si ce n'est peut-être qu'il n'est pas tranquille et que je le suis.

¶ Si les grands ont les occasions de nous faire du bien, ils en ont rarement la volonté, et s'ils desirent de nous faire du mal, ils n'en trouvent pas toujours les occasions : ainsi l'on peut être trompé dans l'espece de culte qu'on leur rend, s'il n'est fondé que sur l'esperance ou sur la crainte; et une longue vie se termine quelquefois sans qu'il arrive de dépendre d'eux pour

le moindre intérêt, ou qu'on leur doive sa bonne ou sa mauvaise fortune; nous devons les honorer parce qu'ils sont grands, et que nous sommes petits, et qu'il y en a d'autres plus petits que nous qui nous honorent.

¶ A la cour, à la ville, mêmes passions, mêmes foiblesses, mêmes petitesses, mêmes travers d'esprit, mêmes broüilleries dans les familles et entre les proches, mêmes envies, mêmes antipathies : par tout des brus et des belles-meres, des maris et des femmes, des divorces, des ruptures et de mauvais raccommodemens; partout des humeurs, des coleres, des partialitez, des rapports et ce qu'on appelle de mauvais discours. Avec de bons yeux on voit sans peine la petite ville, la ruë S. Denis, comme transportées à V<sup>\*\*\*</sup> ou à F<sup>\*\*\*</sup>. Icy l'on croit se haïr avec plus de fierté et de hauteur, et peut-être avec plus de dignité; on se nuit reciproquement avec plus d'habileté et de finesse; les coleres sont plus éloquentes, et l'on se dit des injures plus poliment et en meilleurs termes; l'on n'y blesse point la pureté de la langue, l'on n'y offense que les hommes ou que leur reputation; tous les dehors du vice y sont specieux, mais le fond encore une fois y est le même que dans les conditions les plus ravalées; tout le bas, tout le foible et tout l'indigne s'y trouvent : ces hommes si grands ou par leur nais-

sance, ou par leur faveur, ou par leurs dignitez; ces têtes si fortes et si habiles, ces femmes si polies et si spirituelles, tous méprisent le peuple, et ils sont peuple.

Qui dit le peuple dit plus d'une chose. C'est une vaste expression, et l'on s'étonneroit de voir ce qu'elle embrasse et jusques où elle s'étend. Il y a le peuple qui est opposé aux grands : c'est la populace et la multitude; il y a le peuple qui est opposé aux sages, aux habiles et aux vertueux : ce sont les grands comme les petits.

¶ Les grands se gouvernent par sentiment, ames oisives sur lesquelles tout fait d'abord une vive impression. Une chose arrive, ils en parlent trop; bientôt ils en parlent peu; ensuite ils n'en parlent plus et ils n'en parleront plus : action, conduite, ouvrage, événement, tout est oublié; ne leur demandez ny correction, ny prévoyance, ny reflexion, ny reconnoissance, ny récompense.

¶ L'on se porte aux extremitez opposées à l'égard de certains personnages; la satire après leur mort court parmy le peuple, pendant que les voûtes des temples retentissent de leurs éloges; ils ne méritent quelquefois ny libelles ny discours funebres, quelquefois aussi ils sont dignes de tous les deux.

¶ L'on doit se taire sur les puissans; il y a presque

toûjours de la flatterie à en dire du bien; il y a du  
peril à en dire du mal pendant qu'ils vivent, et de la  
lâcheté quand ils sont morts.





DU SOUVERAIN  
OU DE LA RÉPUBLIQUE

**Q**UAND l'on parcourt sans la prévention de son païs toutes les formes de gouvernement, l'on ne sçait à laquelle se tenir; il y a dans toutes le moins bon et le moins mauvais. Ce qu'il y a de plus raisonnable et de plus seur, c'est d'estimer celle où l'on est né la meilleure de toutes, et de s'y soumettre.

¶ Il ne faut ny art ny science pour exercer la tyrannie, et la politique qui ne consiste qu'à répandre le sang est fort bornée et de nul raffinement; elle inspire de tuer ceux dont la vie est un obstacle à nôtre ambition; un homme né cruel fait cela sans peine. C'est la maniere la plus horrible et la plus grossiere de se maintenir ou de s'agrandir.

¶ C'est une politique seure et ancienne dans les republicques que d'y laisser le peuple s'endormir dans les fêtes, dans les spectacles, dans le luxe, dans le faste, dans les plaisirs, dans la vanité et la mollesse; le laisser se remplir du vuide et savourer la bagatelle : quelles grandes démarches ne fait-on pas au despotique par cette indulgence !

¶ Il n'y a point de patrie dans le despotique; d'autres choses y suppléent, l'interest, la gloire, le service du prince.

¶ Quand on veut changer et innover dans une republicque, c'est moins les choses que le temps que l'on considere; il y a des conjonctures où l'on sent bien qu'on ne sçauroit trop attenter contre le peuple, et il y en a d'autres où il est clair qu'on ne peut trop le ménager. Vous pouvez aujourd'huy ôter à cette ville ses franchises, ses droits, ses privileges; mais demain ne songez pas même à reformer ses enseignes.

¶ Quand le peuple est en mouvement, on ne comprend pas par où le calme peut y rentrer; et quand il est paisible, on ne voit pas par où le calme peut en sortir.

¶ Il y a de certains maux dans la republicque qui y sont soufferts, parce qu'ils préviennent ou empêchent de plus grands maux; il y a d'autres maux qui sont tels seulement par leur établissement et qui, étant dans leur origine un abus ou un mauvais usage, sont moins

pernicieux dans leurs suites et dans la pratique qu'une loy plus juste ou une coûtume plus raisonnable. L'on voit une espece de maux que l'on peut corriger par le changement ou la nouveauté, qui est un mal et fort dangereux; il y en a d'autres cachez et enfoncez comme des ordures dans un cloaque, je veux dire ensevelis sous la honte, sous le secret et dans l'obscurité; on ne peut les fouïller et les remüer qu'ils n'exhalent le poison et l'infamie; les plus sages doutent quelquefois s'il est mieux de connoître ces maux que de les ignorer. L'on tolere quelquefois dans un Etat un assez grand mal, mais qui détourne un million de petits maux ou d'inconveniens qui tous seroient inevitables et irremediables. Il se trouve des maux dont chaque particulier gemit et qui deviennent neanmoins un bien public, quoyque le public ne soit autre chose que tous les particuliers; il y a des maux personnels qui concourent au bien et à l'avantage de chaque famille; il y en a qui affligent, ruinent et deshonnorent les familles, mais qui tendent au bien et à la conservation de la machine de l'Etat et du gouvernement. D'autres maux renversent des Etats, et sur leurs ruines en élevent de nouveaux. On en a vû enfin qui ont sappé par les fondemens de grands empires, et qui les ont fait évanouïr de dessus la terre pour varier et renouveler la face de l'univers.



¶ Qu'importe à l'Etat qu'*Ergaste* soit riche, qu'il ait des chiens qui arrêtent bien, qu'il crée les modes sur les équipages et sur les habits, qu'il abonde en superfluités? Où il s'agit de l'intérêt et des commodités de tout le public, le particulier est-il compté? La consolation des peuples dans les choses qui luy pesent un peu est de sçavoir qu'ils soulagent le prince ou qu'ils n'enrichissent que lui; ils ne se croyent point redevables à *Ergaste* de l'embellissement de sa fortune.

¶ La guerre a pour elle l'antiquité; elle a été dans tous les siècles; on l'a toujours vûë remplir le monde de veuves et d'orphelins, épuiser les familles d'héritiers, et faire perir les freres à une même bataille. Jeune *SOYECOUR*! je regrette ta vertu, ta pudeur, ton esprit déjà meur, penetrant, élevé, sociable; je plains cette mort prématurée qui te joint à ton intrepide frere, et t'enleve à une cour où tu n'as fait que te montrer, malheur déplorable, mais ordinaire! De tout temps les hommes, pour quelque morceau de terre de plus ou de moins, sont convenus entr'eux de se dépouiller, se brûler, se tuer, s'égorger les uns les autres; et pour le faire plus ingénieusement et avec plus de seureté, ils ont inventé de belles regles qu'on appelle l'art militaire; ils ont attaché à la pratique de ces regles la gloire ou la plus solide reputation, et ils ont depuis encheri de siècle en siècle sur la maniere de se

détruire reciproquement. De l'injustice des premiers hommes comme de son unique source est venuë la guerre, ainsi que la necessité où ils se sont trouvez de se donner des maîtres qui fixassent leurs droits et leurs prétentions. Si, content du sien, on eût pu s'abstenir du bien de ses voisins, on avoit pour toujours la paix et la liberté.

¶ Le peuple, paisible dans ses foyers, au milieu des siens et dans le sein d'une grande ville où il n'a rien à craindre ny pour ses biens ny pour sa vie, respire le feu et le sang, s'occupe de guerres, de ruines, d'embrasemens et de massacres; souffre impatiemment que des armées qui tiennent la campagne ne viennent point à se rencontrer, ou, si elles sont une fois en presence, qu'elles ne combattent point; ou si elles se mêlent, que le combat ne soit pas sanglant et qu'il y ait moins de dix mille hommes sur la place; il va même souvent jusques à oublier ses interêts les plus chers, le repos et la seureté, par l'amour qu'il a pour le changement et par le goût de la nouveauté ou des choses extraordinaires; quelques-uns consentiroient à voir une autre fois les ennemis aux portes de Dijon ou de Corbie, à voir tendre des chaînes et faire des barricades, pour le seul plaisir d'en dire ou d'en apprendre la nouvelle.

¶ *Demophile* à ma droite se lamente et s'écrie : Tout est perdu, c'est fait de l'Etat! il est du moins sur le

penchant de sa ruine. Comment resister à une si forte et si generale conjuration? quel moyen, je ne dis pas d'être superieur, mais de suffire seul à tant et de si puissans ennemis? Cela est sans exemple dans la monarchie. Un heros, un ACHILLES y succomberoit. On a fait, ajoute-t-il, de lourdes fautes; je sçay bien ce que je dis, je suis du métier, j'ay vù la guerre et l'histoire m'en a beaucoup appris. Il parle là-dessus avec admiration d'Olivier le Daim et de Jacques Cœur. C'étoient là des hommes, dit-il; c'étoient des ministres. Il debite ses nouvelles, qui sont toutes les plus tristes et les plus desavantageuses que l'on pourroit feindre : tantôt un parti des nôtres a été entouré dans une embuscade et taillé en pieces; tantôt quelques troupes renfermées dans un château se sont renduës aux ennemis à discretion et ont passé par le fil de l'épée; et si vous luy dites que ce bruit est faux et qu'il ne se confirme point, il ne vous écoute pas; il ajoute qu'un tel general a été tué; et, bien qu'il soit vray qu'il n'a reçu qu'une legere blessure et que vous l'en assuriez, il deplore sa mort, il plaint sa veuve, ses enfans, l'Etat; il se plaint luy-même, *il a perdu un bon ami et une grande protection*. Il dit que la cavallerie allemande est invincible; il palit au seul nom des cuirassiers de l'empereur. Si l'on attaque cette place, continuë-t-il, on leverá le siege; ou l'on demeurera sur la défensive sans

livrer de combat, ou si on le livre on le doit perdre, et si on le perd voilà l'ennemy sur la frontiere. Et comme Demophile le fait voler, le voilà dans le cœur du royaume; il entend déjà sonner le beffroy des villes et crier à l'allarme; il songe à son bien et à ses terres: où conduira-t-il son argent, ses meubles, sa famille? où se refugiera-t-il, en Suisse ou à Venise?

Mais à ma gauche *Basilide* met tout d'un coup sur pied une armée de trois cens mille hommes; il n'en rabattroit pas une seule brigade: il a la liste des escadrons et des bataillons, des generaux et des officiers; il n'oublie pas l'artillerie ny le bagage. Il dispose absolument de toutes ces troupes: il en envoie tant en Allemagne et tant en Flandre; il reserve un certain nombre pour les Alpes, un peu moins pour les Pyrenées, et il fait passer la mer à ce qui luy reste; il connoît les marches de ces armées, il sçait ce qu'elles feront et ce qu'elles ne feront pas; vous diriez qu'il ait l'oreille du prince ou le secret du ministre. Si les ennemis viennent de perdre une bataille où il soit demeuré sur la place quelques neuf à dix mille hommes des leurs, il en compte jusqu'à trente mille, ny plus ny moins: car ses nombres sont toujours fixes et certains, comme de celui qui est bien informé. S'il apprend le matin que nous avons perdu une bicoque, non seulement il envoie s'excuser à ses amis qu'il a la veille convié à dîner,

mais même ce jour-là il ne dîne point, et s'il soupe, c'est sans appetit. Si les nôtres assiegent une place tres-forte, tres-reguliere, pourvûë de vivres et de munitions, qui a une bonne garnison, commandée par un homme d'un grand courage, il dit que la ville a des endroits foibles et mal fortifiez, qu'elle manque de poudre, que son gouverneur manque d'experience, et qu'elle capitulera après huit jours de tranchée ouverte. Une autre fois il accourt tout hors d'haleine, et après avoir respiré un peu : Voilà, s'écrie-t-il, une grande nouvelle ! ils sont defaits et à platte couture ; le general, les chefs, du moins une bonne partie, tout est tué, tout a peri. Voilà, continuë-il, un grand massacre, et il faut convenir que nous jouons d'un grand bonheur. Il s'assit, il souffle après avoir debité sa nouvelle, à laquelle il ne manque qu'une circonstance, qui est qu'il est certain qu'il n'y a point eu de bataille. Il assure d'ailleurs qu'un tel prince renonce à la ligue et quitte ses confederez, qu'un autre se dispose à prendre le même parti ; il croit fermement avec la populace qu'un troisième est mort ; il nomme le lieu où il est enterré, et quand on est détrompé aux halles et aux fauxbourgs, il parie encore pour l'affirmative. Il sçait par une voye indubitable que T. K. L. fait de grands progrès contre l'empereur, que le grand seigneur arme *puissamment*, ne veut point de paix, et que son visir va se montrer

une autre fois aux portes de Vienne; il frappe des mains et il tressaille sur cet événement dont il ne doute plus : la triple alliance chez luy est un cerbere, et les ennemis autant de monstres à assommer; il ne parle que de lauriers, que de palmes, que de triomphes et que de trophées. Il dit dans le discours familier : *Nôtre auguste heros, nôtre grand potentat, nôtre invincible monarche*. Reduisez-le, si vous pouvez, à dire simplement : *Le roi a beaucoup d'ennemis; ils sont puissans, ils sont unis, ils sont aigris; il les a vaincus, j'espere toujours qu'il les pourra vaincre*. Ce style, trop ferme et trop decisif pour Demophile, n'est pour Basilide ny assez pompeux ny assez exageré : il a bien d'autres expressions en tête; il travaille aux inscriptions des arcs et des pyramydes qui doivent orner la ville capitale un jour d'entrée; et dès qu'il entend dire que les armées sont en presence ou qu'une place est investie, il fait déplier sa robe et la mettre à l'air, afin qu'elle soit toute prête pour la ceremonie de la cathedrale.

¶ Il faut que le capital d'une affaire qui assemble dans une ville les plenipotentiaires ou les agens des couronnes et des republicques soit d'une longue et extraordinaire discussion si elle leur coûte plus de temps, je ne dis pas que les seuls préliminaires, mais que le simple reglement des rangs, des préseances et des autres ceremonies.

Le ministre ou le plenipotentiaire est un cameleon, est un prothée : semblable quelquefois à un joueur habile, il ne montre ny humeur ny complexion, soit pour ne point donner lieu aux conjectures ou se laisser penetrer, soit pour ne rien laisser échaper de son secret par passion ou par foiblesse. Quelquefois aussi il sçait feindre le caractere le plus conforme aux vûes qu'il a et aux besoins où il se trouve, et paroître tel qu'il a interêt que les autres croyent qu'il est en effet. Ainsi, dans une grande puissance ou dans une grande foiblesse qu'il veut dissimuler, il est ferme et inflexible pour ôter l'envie de beaucoup obtenir, ou il est facile pour fournir aux autres les occasions de luy demander et se donner la même licence. Une autre fois, ou il est profond et dissimulé pour cacher une verité en l'annonçant, parce qu'il luy importe qu'il l'ait dite et qu'elle ne soit pas crûe; ou il est franc et ouvert, afin que, lors qu'il dissimule ce qui ne doit pas être sçû, l'on croye neanmoins qu'on n'ignore rien de ce que l'on veut sçavoir, et que l'on se persuade qu'il a tout dit. De même, ou il est vif et grand parleur pour faire parler les autres, pour empêcher qu'on ne luy parle de ce qu'il ne veut pas ou de ce qu'il ne doit pas sçavoir, pour dire plusieurs choses indifferentes qui se modifient ou qui se détruisent les unes les autres, qui confondent dans les esprits la crainte et la confiance,

pour se défendre d'une ouverture qui luy est échappée par une autre qu'il aura faite; ou il est froid et taciturne, pour jeter les autres dans l'engagement de parler, pour écouter long-temps, pour être écouté quand il parle, pour parler avec ascendant et avec poids, pour faire des promesses ou des menaces qui portent un grand coup et qui ébranlent. Il s'ouvre et parle le premier pour, en découvrant les oppositions, les contradictions, les brigues et les cabales des ministres étrangers sur les propositions qu'il aura avancées, prendre ses mesures et avoir la replique; et dans une autre rencontre il parle le dernier pour ne point parler en vain, pour être précis, pour connoître parfaitement les choses sur quoy il est permis de faire fond pour luy ou pour ses alliez, pour sçavoir ce qu'il doit demander et ce qu'il peut obtenir. Il sçait parler en termes clairs et formels; il sçait encore mieux parler ambiguëment, d'une maniere enveloppée, user de tours ou de mots équivoques qu'il peut faire valoir, ou diminuer dans les occasions et selon ses interêts. Il demande peu quand il ne veut pas donner beaucoup; il demande beaucoup pour avoir peu et l'avoir plus seurement. Il exige d'abord de petites choses qu'il prétend ensuite luy devoir être comptées pour rien, et qui ne l'excluent pas d'en demander une plus grande; et il évite au contraire de commencer par obtenir un point important, s'il l'em-



pêche d'en gagner plusieurs autres de moindre conséquence, mais qui tous ensemble l'emportent sur le premier. Il demande trop, pour être refusé; mais dans le dessein de se faire un droit ou une bienveillance de refuser luy-même ce qu'il sçait bien qu'il luy sera demandé et qu'il ne veut pas octroyer : aussi soigneux alors d'exagerer l'énormité de la demande, et de faire convenir, s'il se peut, des raisons qu'il a de n'y pas entendre, que d'affoiblir celles qu'on prétend avoir de ne luy pas accorder ce qu'il sollicite avec instance; également appliqué à faire sonner haut et à grossir dans l'idée des autres le peu qu'il offre, et à mépriser ouvertement le peu que l'on consent de luy donner. Il fait de fausses offres, mais extraordinaires, qui donnent de la défiance et obligent de rejeter ce que l'on accepteroit inutilement, qui luy font cependant une occasion de faire des demandes exorbitantes et mettent dans leur tort ceux qui les luy refusent. Il accorde plus qu'on ne luy demande pour avoir encore plus qu'il ne doit donner. Il se fait long-temps prier, presser, importuner sur une chose mediocre, pour éteindre les esperances et ôter la pensée d'exiger de luy rien de plus fort; ou, s'il se laisse fléchir jusques à l'abandonner, c'est toujours avec des conditions qui luy font partager le gain et les avantages avec ceux qui reçoivent. Il prend directement ou indirectement l'interêt d'un allié, s'il y

trouve son utilité et l'avancement de ses prétentions. Il ne parle que de paix, que d'alliances, que de tranquillité publique, que d'intérêt public; et en effet il ne songe qu'aux siens, c'est à dire à ceux de son maître ou de sa republique. Tantôt il réunit quelques-uns qui étoient contraires les uns aux autres, et tantôt il divise quelques autres qui étoient unis : il intimide les forts et les puissans, il encourage les foibles ; il unit d'abord d'intérêt plusieurs foibles contre un plus puissant, pour rendre la balance égale; il se joint ensuite aux premiers pour la faire pancher, et il leur vend cher sa protection et son alliance. Il sçait interesser ceux avec qui il traite; et par un adroit manége, par de fins et subtils détours, il leur fait sentir leurs avantages particuliers, les biens et les honneurs qu'ils peuvent esperer par une certaine facilité, qui ne choque point leur commission ny les intentions de leurs maîtres : il ne veut pas aussi être crû imprenable par cet endroit; il laisse voir en luy quelque peu de sensibilité pour sa fortune; il s'attire par là des propositions qui luy découvrent les vûës des autres les plus secrettes, leurs desseins les plus profonds et leur derniere ressource, et il en profite. Si quelquefois il est lezé dans quelques chefs qui ont enfin été reglez, il crie haut; si c'est le contraire, il crie plus haut, et jette ceux qui perdent sur la justification et la défensive. Il a son fait digéré par la cour, toutes ses

démarches sont mesurées, les moindres avances qu'il fait luy sont prescrites; et il agit néanmoins, dans les points difficiles et dans les articles contestez, comme s'il se relâchoit de luy-même sur le champ et comme par un esprit d'accommodement; il ose même promettre à l'Assemblée qu'il fera goûter la proposition, et qu'il n'en sera pas désavoué : il fait courir un bruit faux des choses seulement dont il est chargé, muni d'ailleurs de pouvoirs particuliers, qu'il ne découvre jamais qu'à l'extrémité et dans les momens où il luy seroit pernicieux de ne les pas mettre en usage. Il tend sur tout par ses intrigues au solide et à l'essentiel, toujours prest de leur sacrifier les minuties et les points d'honneur imaginaires. Il a du flegme, il s'arme de courage et de patience, il ne se lasse point, il fatigue les autres et les pousse jusqu'au découragement : il se précautionne et s'endurcit contre les lenteurs et les remises, contre les reproches, les soupçons, les défiances, contre les difficultés et les obstacles, persuadé que le temps seul et les conjonctures amènent les choses, et conduisent les esprits au point où on les souhaite. Il va jusques à feindre un intérêt secret à la rupture de la négociation, lors qu'il desire le plus ardemment qu'elle soit continuée; et si au contraire il a des ordres précis de faire les derniers efforts pour la rompre, il croit devoir pour y réussir en presser la continuation et la fin.

S'il survient un grand événement, il se roidit ou il se relâche selon qu'il luy est utile ou préjudiciable; et si par une grande prudence il sçait le prévoir, il presse et il temporise selon que l'Etat pour qui il travaillé en doit craindre ou esperer, et il regle sur ses besoins ses conditions. Il prend conseil du temps, du lieu, des occasions, de sa puissance ou de sa foiblesse, du genie des nations avec qui il traite, du temperament et du caractere des personnes avec qui il negocie : toutes ses vûës, toutes ses maximes, tous les raffinemens de sa politique tendent à une seule fin, qui est de n'être point trompé et de tromper les autres.

¶ Le caractere des François demande du serieux dans le souverain.

¶ L'un des malheurs du prince est d'être souvent trop plain de son secret, par le peril qu'il y a à le répandre; son bonheur est de rencontrer une personne seure qui l'en décharge.

¶ Il ne manque rien à un roy que les douceurs d'une vie privée; il ne peut être consolé d'une si grande perte que par le charme de l'amitié et par la fidelité de ses amis.

¶ Le plaisir d'un roy qui mérite de l'être est de l'être moins quelquefois; de sortir du theatre, de quitter le bas de saye et les brodequins, et de jouer avec une personne de confiance un rôle plus familier.

¶ Rien ne fait plus d'honneur au prince que la modestie de son favori.

¶ Le favori n'a point de suite; il est sans engagement et sans liaisons; il peut être entouré de parens et de creatures, mais il n'y tient pas; il est détaché de tout et comme isolé.

¶ Je ne doute point qu'un favori, s'il a quelque force et quelque élévation, ne se trouve souvent confus et déconcerté des bassesses, des petitesesses, de la flatterie, des soins superflus et des attentions frivoles de ceux qui le courent, qui le suivent et qui s'attachent à luy comme ses viles creatures, et qu'il ne se dédommage dans le particulier d'une si grande servitude par le ris et la mocquerie.

¶ Hommes en place, ministres, favoris, me permettez-vous de le dire, ne vous reposez point sur vos descendans pour le soin de vôtre memoire et pour la durée de vôtre nom : les titres passent, la faveur s'évanoûit, les dignitez se perdent, les richesses se dissipent et le mérite dégenere; vous avez des enfans, il est vray, dignes de vous, j'ajoute même capables de soutenir toute votre fortune, mais qui peut vous en promettre autant de vos petits fils? Ne m'en croyez pas, regardez cette unique fois de certains hommes que vous ne regardez jamais, que vous dédaignez; ils ont des ayeuls à qui, tout grands que vous êtes, vous ne

faites que succeder. Ayez de la vertu et de l'humanité; et si vous me dites : qu'aurons-nous de plus? je vous répondray : de l'humanité et de la vertu. Maîtres alors de l'avenir et indépendans d'une posterité, vous êtes seurs de durer autant que la monarchie; et dans le temps que l'on montrera les ruines de vos châteaux, et peut-être la seule place où ils étoient construits, l'idée de vos louables actions sera encore fraîche dans l'esprit des peuples, ils considereront avidement vos portraits et vos medailles, ils diront : « Cet homme dont vous regardez la peinture a parlé à son maître avec force et avec liberté, et a plus craint de luy nuire que de luy déplaire; il luy a permis d'être bon et bienfaisant, de dire de ses villes : *ma bonne ville*, et de son peuple : *mon peuple*. Cet autre dont vous voyez l'image et en qui l'on remarque une phisionomie forte jointe à un air grave, austere et majestueux, augmente d'année à autre de reputation ; les plus grands politiques souffrent de luy être comparez : son grand dessein a été d'affermir l'autorité du prince et la seureté des peuples par l'abaissement des grands; ny les partis, ny les conjurations, ny les trahisons, ny le peril de la mort, ny ses infirmités n'ont pû l'en détourner; il a eu du temps de reste pour entamer un ouvrage, continué ensuite et achevé par l'un de nos plus grands et de nos meilleurs princes, l'extinction de l'heresie. »

¶ Le panneau le plus délié et le plus specieux qui dans tous les temps ait été tendu aux grands par leurs gens d'affaires et aux rois par leurs ministres est la leçon qu'ils leur font de s'acquitter et de s'enrichir. Excellent conseil, maxime utile, fructueuse, une mine d'or, un Perou, du moins pour ceux qui ont scû jusqu'à present l'inspirer à leurs maîtres !

¶ C'est un extrême bonheur pour les peuples, quand le prince admet dans sa confiance et choisit pour le ministere ceux mêmes qu'ils auroient voulu luy donner, s'ils en avoient été les maîtres.

¶ La science des détails ou une diligente attention aux moindres besoins de la republique est une partie essentielle au bon gouvernement, trop negligée à la verité dans les derniers temps par les rois ou par les ministres, mais qu'on ne peut trop souhaiter dans le souverain qui l'ignore, ny assez estimer dans celuy qui la possede. Que sert en effet au bien des peuples et à la douceur de leurs jours que le prince place les bornes de son empire au-delà des terres de ses ennemis, qu'il fasse de leurs souverainetez des provinces de son royaume; qu'il leur soit également superieur par les sieges et par les batailles, et qu'ils ne soient devant luy en seureté ny dans les plaines ny dans les plus forts bastions; que les nations s'appellent les unes les autres, se liguent ensemble pour se défendre et pour l'arrêter;

qu'elles se liguent en vain, qu'il marche toujours et qu'il triomphe toujours; que leurs dernières esperances soient tombées par le raffermissement d'une santé qui donnera au monarque le plaisir de voir les princes, ses petits-fils, soutenir ou accroître ses destinées, se mettre en campagne, s'emparer de redoutables forteresses et conquérir de nouveaux États; commander de vieux et expérimentez capitaines, moins par leur rang et leur naissance que par leur génie et leur sagesse; suivre les traces augustes de leur victorieux père, imiter sa bonté, sa docilité, son équité, sa vigilance, son intrepidité? Que me serviroit en un mot, comme à tout le peuple, que le prince fût heureux et comblé de gloire par lui-même et par les siens, que ma patrie fût puissante et formidable, si, triste et inquiet, j'y vivois dans l'oppression ou dans l'indigence; si, à couvert des courses de l'ennemi, je me trouvois exposé dans les places ou dans les rues d'une ville au fer d'un assassin, et que je craignisse moins dans l'horreur de la nuit d'être pillé ou massacré dans d'épaisses forêts que dans ses carrefours; si la sûreté, l'ordre et la propreté ne rendoient pas le séjour des villes si délicieux, et n'y avoient pas amené avec l'abondance la douceur de la société; si, foible et seul de mon parti, j'avois à souffrir dans ma métairie du voisinage d'un grand; et si l'on avoit moins pourvu à me faire justice de ses entreprises; si je n'avois pas



sous ma main autant de maîtres et d'excellens maîtres pour élever mes enfans dans les sciences ou dans les arts qui feront un jour leur établissement ; si par la facilité du commerce il m'étoit moins ordinaire de m'habiller de bonnes étoffes et de me nourrir de viandes saines, et de les acheter peu ; si enfin, par les soins du prince, je n'étois pas aussi content de ma fortune qu'il doit luy-même par ses vertus l'être de la sienne ?

¶ Les huit ou les dix mille hommes sont au souverain comme une monnoye dont il achete une place ou une victoire : s'il fait qu'il luy en coûte moins, s'il épargne les hommes, il ressemble à celui qui marchandé et qui connoît mieux qu'un autre le prix de l'argent.

¶ Tout prospere dans une monarchie, où l'on confond les interêts de l'Etat avec ceux du prince.

¶ Nommer un roy PERE DU PEUPLE est moins faire son éloge que l'appeller par son nom ou faire sa définition.

¶ Il y a un commerce ou un retour de devoirs du souverain à ses sujets, et de ceux-cy au souverain ; quels sont les plus assujettissans et les plus penibles, je ne le decideray pas : il s'agit de juger d'un côté entre les étroits engagemens du respect, des secours, des services, de l'obéissance, de la dépendance ; et d'un autre, les obligations indispensables de bonté, de justice, de

soins, de défense, de protection. Dire qu'un prince est arbitre de la vie des hommes, c'est dire seulement que les hommes, par leurs crimes, deviennent naturellement soumis aux loix et à la justice, dont le prince est le dépositaire; ajouter qu'il est maître absolu de tous les biens de ses sujets, sans égards, sans compte ny discussion, c'est le langage de la flatterie, c'est l'opinion d'un favori qui se dédira à l'agonie.

¶ Quand vous voyez quelquefois un nombreux troupeau qui, répandu sur une colline vers le declin d'un beau jour, paît tranquillement le thim et le serpolet, ou qui broute dans une prairie une herbe menuë et tendre qui a échappé à la faux du moissonneur; le berger, soigneux et attentif, est debout auprès de ses brebis, il ne les perd pas de vûë, il les suit, il les conduit, il les change de paturage; si elles se dispersent, il les rassemble; si un loup avide paroît, il lâche son chien, qui le met en fuite; il les nourrit, il les défend; l'aurore le trouve déjà en pleine campagne, d'où il ne se retire qu'avec le soleil: quels soins! quelle vigilance! quelle servitude! quelle condition vous paroît la plus délicieuse et la plus libre, ou du berger ou des brebis? le troupeau est-il fait pour le berger, ou le berger pour le troupeau? Image naïve des peuples et du prince qui les gouverne, s'il est bon prince.

Le faste et le luxe dans un souverain, c'est le berger

habillé d'or et de pierreries, la houlette d'or en ses mains; son chien a un collier d'or, il est attaché avec une lesse d'or et de soye : que sert tant d'or à son troupeau, ou contre les loups?

¶ Quelle heureuse place que celle qui fournit dans tous les instans l'occasion à un homme de faire du bien à tant de milliers d'hommes! quel dangereux poste que celui qui expose à tous momens un homme à nuire à un million d'hommes!

¶ Si les hommes ne sont point capables sur la terre d'une joye plus naturelle, plus flatteuse et plus sensible que de connoistre qu'ils sont aimez, et si les rois sont hommes, peuvent-ils jamais trop acheter le cœur de leurs peuples?

¶ Il y a peu de regles generales et de mesures certaines pour bien gouverner; l'on suit le temps et les conjonctures, et cela roule sur la prudence et sur les vûes de ceux qui regnent; aussi le chef d'œuvre de l'esprit, c'est le parfait gouvernement; et ce ne seroit peut-être pas une chose possible, si les peuples, par l'habitude où ils sont de la dépendance et de la soumission, ne faisoient la moitié de l'ouvrage.

¶ Sous un très-grand roy, ceux qui tiennent les premieres places n'ont que des devoirs faciles, et que l'on remplit sans nulle peine : tout coule de source; l'autorité et le genie du prince leur applanissent les

chemins, leur épargnent les difficultez, et font tout prosperer au delà de leur attente : ils ont le mérite de subalternes.

¶ Si c'est trop de se trouver chargé d'une seule famille, si c'est assez d'avoir à répondre de soy seul, quel poids, quel accablement que celui de tout un royaume ! Un souverain est-il payé de ses peines par le plaisir que semble donner une puissance absoluë, par toutes les prosternations des courtisans ? Je songe aux penibles, douteux et dangereux chemins qu'il est quelquefois obligé de suivre pour arriver à la tranquillité publique ; je repasse les moyens extrêmes, mais nécessaires, dont il use souvent pour une bonne fin ; je sçay qu'il doit répondre à Dieu même de la felicité de ses peuples, que le bien et le mal est en ses mains, et que toute ignorance ne l'excuse pas ; et je me dis à moy-même : voudrois-je regner ? Un homme un peu heureux dans une condition privée devoit-il y renoncer pour une monarchie ? N'est-ce pas beaucoup, pour celui qui se trouve en place par un droit hereditaire, de supporter d'être né roy ?

¶ Que de dons du ciel ne faut-il pas pour bien regner ? Une naissance auguste, un air d'empire et d'autorité, un visage qui remplisse la curiosité des peuples empressez de voir le prince, et qui conserve le respect dans le courtisan. Une parfaite égalité d'humeur, un

grand éloignement pour la raillerie piquante , ou assez de raison pour ne se la permettre point ; ne faire jamais ny menaces ny reproches, ne point ceder à la colere, et être toujours obéi. L'esprit facile, insinuant ; le cœur ouvert, sincere, et dont on croit voir le fond, et ainsi tres-propre à se faire des amis, des creatures et des allies ; être secret toutefois, profond et impenetrable dans ses motifs et dans ses projets. Du serieux et de la gravité dans le public , de la briéveté, jointe à beaucoup de justesse et de dignité, soit dans les réponses aux ambassadeurs des princes, soit dans les conseils. Une maniere de faire des graces qui est comme un second bienfait, le choix des personnes que l'on gratifie ; le discernement des esprits, des talens et des complexions pour la distribution des postes et des emplois ; le choix des generaux et des ministres. Un jugement ferme, solide, décisif dans les affaires, qui fait que l'on connoist le meilleur parti et le plus juste ; un esprit de droiture et d'équité qui fait qu'on le suit jusques à prononcer quelquefois contre soy-même en faveur du peuple, des allies, des ennemis ; une memoire heureuse et tres-presente qui rappelle les besoins des sujets, leurs visages, leurs noms, leurs requestes. Une vaste capacité qui s'étende non seulement aux affaires de dehors, au commerce, aux maximes d'Etat, aux vûes de la politique, au reculement des frontieres par

la conquête de nouvelles provinces, et à leur seureté par un grand nombre de forteresses inaccessibles ; mais qui sçache aussi se renfermer au dedans, et comme dans les détails de tout un royaume, qui en bannisse un culte faux, suspect et ennemi de la souveraineté, s'il s'y rencontre ; qui abolisse des usages cruels et impies, s'ils y regnent ; qui reforme les loix et les coûtumes, si elles étoient remplies d'abus ; qui donne aux villes plus de seureté et plus de commoditez par le renouvellement d'une exacte police, plus d'éclat et plus de majesté par des édifices somptueux. Punir severement les vices scandaleux, donner par son autorité et par son exemple du credit à la pieté et à la vertu ; protéger l'Église, ses ministres, ses droits, ses libertez ; ménager ses peuples comme ses enfans ; être toûjours occupé de la pensée de les soulager, de rendre les subsides legers, et tels qu'ils se levent sur les provinces sans les appauvrir. De grands talens pour la guerre ; être vigilant, appliqué, laborieux ; avoir des armées nombreuses, les commander en personne ; être froid dans le peril, ne menager sa vie que pour le bien de son État ; aimer le bien de son Etat et sa gloire plus que sa vie. Une puissance très-absoluë, qui ne laisse point d'occasion aux brigues, à l'intrigue et à la cabale ; qui ôte cette distance infinie qui est quelquefois entre les grands et les petits, qui les rapproche, et sous laquelle

qu'on pouvoit rire dans la pauvreté, être insensible aux injures, à l'ingratitude, aux pertes de biens, comme à celles des parens et des amis; regarder froidement la mort, et comme une chose indifferente qui ne devoit ny réjouir ny rendre triste; n'être vaincu ny par le plaisir ny par la douceur, sentir le fer ou le feu dans quelque partie de son corps sans pousser le moindre soupir ny jeter une seule larme; et ce phantôme de vertu et de confiance ainsi imaginé, il leur a plû de l'appeller un sage. Ils ont laissé à l'homme tous les défauts qu'ils luy ont trouvez, et n'ont presque relevé aucun de ses foibles: au lieu de faire de ses vices des peintures affreuses ou ridicules qui servissent à l'en corriger, ils luy ont tracé l'idée d'une perfection et d'un heroïsme dont il n'est point capable, et l'ont exhorté à l'impossible. Ainsi, le sage qui n'est pas ou qui n'est qu'imaginaire se trouve naturellement et par luy-même au dessus de tous les événemens et de tous les maux. Ny la goutte la plus douloureuse, ny la colique la plus aiguë, ne sçauroient luy arracher une plainte. Le ciel et la terre peuvent être renversez sans l'entraîner dans leur chute, et il demeureroit ferme sur les ruines de l'univers, pendant que l'homme qui est en effet fort de son sens crie, se desesperes, étincelle des yeux et perd la respiration pour un chien perdu ou pour une porcelaine qui est en pieces.

¶ Inquietude d'esprit, inégalité d'humeur, inconstance de cœur, incertitude de conduite, tous vices de l'ame, mais differens, et qui avec tout le rapport qui paroît entr'eux ne se supposent pas toûjours l'un l'autre dans un même sujet.

Il est difficile de decider si l'irresolution rend l'homme plus malheureux que méprisable, de même s'il y a toûjours plus d'inconvenient à prendre un mauvais parti qu'à n'en prendre aucun.

¶ Un homme inégal n'est pas un seul homme, ce sont plusieurs. Il se multiplie autant de fois qu'il a de nouveaux goûts et de manieres differentes; il est à chaque moment ce qu'il n'étoit point, et il va être bientôt ce qu'il n'a jamais été; il se succede à luy-même. Ne demandez pas de quelle complexion il est, mais quelles sont ses complexions; ny de quelle humeur, mais combien il a de sortes d'humeurs. Ne vous trompez-vous point? Est-ce *Eutichrate* que vous abordez? Aujourd'huy quelle glace pour vous! Hier il vous recherchoit, il vous caressoit; vous donniez de la jalousie à ses amis. Vous reconnoît-il bien? dites-luy vôtre nom.

¶ *Menalque* descend son escalier <sup>1</sup>, ouvre sa porte

1. Cecy es: moins un caractere particulier qu'un recuël de faits de distractions; ils ne sçauroient être en trop grand nombre s'ils sont agreables, car les goûts étant differens, on a à choisir.



pour sortir, il la referme; il s'aperçoit qu'il est en bonnet de nuit, et, venant à mieux s'examiner, il se trouve rasé à moitié; il voit que son épée est mise du côté droit, que ses bas sont rabbattus sur ses talons et que sa chemise est pardessus ses chausses. S'il marche dans les places, il se sent tout d'un coup rudement frapper à l'estomac ou au visage; il ne soupçonne point ce que ce peut être, jusqu'à ce qu'ouvrant les yeux et se réveillant, il se trouve ou devant un limon de charette, ou derriere un long ais de menuiserie que porte un ouvrier sur ses épaules. On l'a vû une fois heurter du front contre celui d'un aveugle, s'embarasser dans ses jambes et tomber avec luy chacun de son côté à la renverse. Il luy est arrivé plusieurs fois de se trouver tête pour tête à la rencontre d'un prince et sur son passage, se reconnoître à peine et n'avoir que le loisir de se coller à un mur pour luy faire place. Il cherche, il broüille, il crie, il s'échauffe, il appelle ses valets l'un après l'autre; *on luy perd tout, on luy égare tout*; il demande ses gants qu'il a dans ses mains, semblable à cette femme qui prenoit le temps de demander son masque lors qu'elle l'avoit sur son visage. Il entre à l'appartement, et passe sous un lustre où sa perruque s'accroche et demeure suspenduë. Tous les courtisans regardent et rient; Menalque regarde aussi, et rit plus haut que les autres; il cherche des yeux dans toute l'as-

semblée où est celui qui montre ses oreilles et à qui il manque une perruque. S'il va par la ville, après avoir fait quelque chemin, il se croit égaré, il s'émeut, et il demande où il est à des passans, qui luy disent précisément le nom de sa rue; il entre ensuite dans sa maison, d'où il sort précipitamment, croyant qu'il s'est trompé. Il descend du palais, et, trouvant au bas du grand degré un carosse qu'il prend pour le sien, il se met dedans. Le cocher touche et croit remener son maître dans sa maison; Menalque se jette hors de la portiere, traverse la cour, monte l'escalier, parcourt l'antichambre, la chambre, le cabinet. Tout luy est familier, rien ne luy est nouveau; il s'assit, il se repose, il est chez soy. Le maître arrive; celui-cy se leve pour le recevoir, il le traite fort civilement, le prie de s'asseoir, et croit faire les honneurs de sa chambre; il parle, il réve, il reprend la parole. Le maître de la maison s'ennuye et demeure étonné; Menalque ne l'est pas moins et ne dit pas ce qu'il en pense; il a affaire à un fâcheux, à un homme oisif, qui se retirera à la fin, il l'espere, et il prend patience. La nuit arrive qu'il est à peine détrompé. Une autre fois il rend visite à une femme, et, se persuadant bien-tôt que c'est luy qui la reçoit, il s'établit dans son fauteuil, et ne songe nullement à l'abandonner; il trouve ensuite que cette dame fait ses visites longues, il attend à tous momens qu'elle se leve et le

laisse en liberté; mais comme cela tire en longueur, qu'il a faim, et que la nuit est déjà avancée, il la prie à souper; elle rit, et si haut qu'elle le réveille. Luy-même se marie le matin, l'oublie le soir et découche la nuit de ses nôces; et quelques années après il perd sa femme, elle meurt entre ses bras, il assiste à ses obseques, et le lendemain, quand on luy vient dire qu'on a servi, il demande si sa femme est prête et si elle est avertie. C'est luy encore qui entre dans une eglise, et, prenant l'aveugle qui est collé à la porte pour un pillier et sa tasse pour le benitier, y plonge la main, la porte à son front, lors qu'il entend tout d'un coup le pillier qui parle et qui luy offre des oraisons. Il s'avance dans la nef, il croit voir un prie-Dieu, il se jette lourdement dessus; la machine plie,\*s'enfonce et fait des efforts pour crier. Menalque est surpris de se voir à genoux sur les jambes d'un fort petit homme, appuyé sur son dos, les deux bras passez sur ses épaules et ses deux mains jointes et étenduës, qui lui prennent le nez et luy ferment la bouche. Il se retire confus et va s'agenouïller ailleurs; il tire un livre pour faire sa priere, et c'est sa pantoufle qu'il a prise pour ses heures et qu'il a mise dans sa poche avant que de sortir. Il n'est pas hors de l'église qu'un homme de livrée court après luy, le joint, luy demande en riant s'il n'a point la pantoufle de monseigneur. Menalque luy montre la sienne, et

luy dit : *Voilà toutes les pantoufles que j'ay sur moy ;* il se foüille néanmoins et tire celle de l'evêque de \*\*\* qu'il vient de quitter, qu'il a trouvé malade auprès de son feu, et dont, avant de prendre congé de luy, il a ramassé la pantoufle, comme l'un de ses gants qui étoit à terre. Ainsi Menalque s'en retourne chez soy avec une pantoufle de moins. Il a une fois perdu au jeu tout l'argent qui est dans sa bourse, et, voulant continuer de jouër, il entre dans son cabinet, ouvre une armoire, y prend sa cassette, en tire ce qu'il luy plaît, croit la remettre où il l'a prise. Il entend abboyer dans son armoire qu'il vient de fermer ; étonné de ce prodige, il l'ouvre une seconde fois, et il éclate de rire d'y voir son chien qu'il a serré pour sa cassette. Il jouë au tric-trac, il demande à boire, on luy en apporte ; c'est à luy à jouër, il tient le cornet d'une main et un verre de l'autre, et comme il a une grande soif, il avale les dez et presque le cornet, jette le verre d'eau dans le trictrac, et inonde celui contre qui il jouë ; et dans une chambre où il est familier, il crache sur le lit, et jette son chapeau à terre en croyant faire tout le contraire. Il se promene sur l'eau, et il demande quelle heure il est. On luy presente une montre ; à peine l'a-t-il reçûë que, ne songeant plus ny à l'heure ny à la montre, il la jette dans la riviere comme une chose qui l'embarasse. Luy-même écrit une longue lettre,

met de la poudre dessus à plusieurs reprises, et jette toujours la poudre dans l'encrier. Ce n'est pas tout, il écrit une seconde lettre, et, après les avoir cachetées toutes deux, il se trompe à l'adresse; un duc et pair reçoit l'une de ces deux lettres, et en l'ouvrant y lit ces mots : *Maître Olivier, ne manquez, si-tôt la presente reçûe, de m'envoyer ma provision de foin.....* Son fermier reçoit l'autre; il l'ouvre et se la fait lire. On y trouve : *Monseigneur, j'ai reçû avec une soûmission aveugle les ordres qu'il a plû à Vôtre Grandeur....* Luy-même encore écrit une lettre pendant la nuit, et, après l'avoir cachetée, il éteint sa bougie; il ne laisse pas d'être surpris de ne voir goutte, et il sçait à peine comment cela est arrivé. Menalque descend l'escalier du Louvre; un autre le monte, à qui il dit : *C'est vous que j'aforêche*. Il le prend par la main, le fait descendre avec dy, traverse plusieurs cours, entre dans les salles, ~~comme~~ ; il va, il revient sur ses pas; il regarde enfin ~~celuy~~ qu'il traîne après soy depuis un quart-d'heure; il est étonné que ce soit luy; il n'a rien à luy dire, il luy quitte la main, et tourne d'un autre côté. Souvent il vous interroge, et il est déjà bien loin de vous quand vous songez à luy répondre; ou bien il vous demande en courant comment se porte vôtre pere, et comme vous luy dites qu'il est fort mal, il vous crie qu'il en est bien-aise. Il vous trouve quelque autre fois sur son chemin. *Il est ravi de*

*vous rencontrer, il sort de chez vous pour vous entretenir d'une certaine chose ; il contemple vôtre main. « Vous avez là, dit-il, un beau rubis ; est-il balais ? »* Il vous quitte et continuë sa route : voilà l'affaire importante dont il avoit à vous parler. Se trouve-t-il en campagne, il dit à quelqu'un qu'il le trouve heureux d'avoir pû se dérober à la cour pendant l'automne, et d'avoir passé dans ses terres tout le temps de Fontainebleau ; il tient à d'autres d'autres discours ; puis, revenant à celui-cy : « Vous avez eu, luy dit-il, de beaux jours à Fontainebleau ; vous y avez sans doute beaucoup chassé ? » Il commence ensuite un conte qu'il oublie d'achever, il rit en luy-même, il éclate d'une chose qui luy passe par l'esprit, il répond à sa pensée, il chante entre ses dents, il siffle, il se renverse dans une chaise, il pousse un cry plaintif, il baaille, il se croit seul. S'il se trouve à un repas, on voit le pain se multiplier insensiblement sur son assiette ; il est vray que ses voisins en manquent, aussi-bien que de couteaux et de fourchettes, dont il ne les laisse pas jouïr long-temps. On a inventé aux tables une grande cueil-  
lere pour la commodité du service ; il la prend, la plonge dans le plat, l'emplît, la porte à sa bouche, et il ne sort pas d'étonnement de voir répandu sur son linge et sur ses habits le potage qu'il vient d'avalier. Il oublie de boire pendant tout le dîner, ou, s'il s'en souvient, et qu'il trouve que l'on luy donne trop de vin, il

en *flanque* plus de la moitié au visage de celui qui est à sa droite; il boit le reste tranquillement, et ne comprend pas pourquoy tout le monde éclate de rire de ce qu'il a jetté à terre ce qu'on luy a versé de trop. Il est un jour retenu au lit pour quelque incommodité. On luy rend visite; il y a un cercle d'hommes et de femmes dans sa ruelle qui l'entretiennent, et en leur presence il souleve sa couverture et crache dans ses draps. On le mene aux Chartreux, on luy fait voir un cloître orné d'ouvrages, tous de la main d'un excellent peintre. Le religieux qui les luy explique parle de saint Bruno, du chanoine et de son aventure, en fait une longue histoire et la montre dans l'un de ses tableaux. Menalque, qui pendant la narration est hors du cloître et bien loin au delà, y revient enfin, et demande au pere si c'est le chanoine ou saint Bruno qui est damné. Il se trouve par hazard avec une jeune veuve; il luy parle de son défunt-mari, luy demande comment il est mort. Cette femme, à qui ce discours renouvelle ses douleurs, pleure, sanglotte, et ne laisse pas de reprendre tous les détails de la maladie de son époux, qu'elle conduit depuis la veille de sa fièvre qu'il se portoit bien jusqu'à l'agonie. *Madame*, luy demande Menalque, qui l'avoit apparemment écoutée avec attention, *n'avez-vous que celui-là?* Il s'avise un matin de faire tout hâter dans sa cuisine; il se leve avant le fruit et

prend congé de la compagnie. On le voit ce jour-là en tous les endroits de la ville, hormis en celui où il a donné un rendez-vous précis pour cette affaire qui l'a empêché de dîner, et l'a fait sortir à pied, de peur que son carosse ne le fist attendre. L'entendez-vous crier, gronder, s'emporter contre l'un de ses domestiques; il est étonné de ne le point voir. « Où peut-il être? dit-il; que fait-il? qu'est-il devenu? Qu'il ne se presente plus devant moy, je le chasse dès à cette heure. » Le valet arrive, à qui il demande fierement d'où il vient; il luy répond qu'il vient de l'endroit où il l'a envoyé, et il luy rend un fidele compte de sa commission. Vous le prendriez souvent pour tout ce qu'il n'est pas: pour un stupide, car il n'écoute point, et il parle encore moins; pour un fou, car outre qu'il parle tout seul, il est sujet à de certaines grimaces et à des mouvemens de tête involontaires; pour un homme fier et incivil, car vous le salüez, et il passe sans vous regarder, ou il vous regarde sans vous rendre le salut; pour un inconsidéré, car il parle de banqueroute au milieu d'une famille où il y a cette tache; d'exécution et d'échafaut devant un homme dont le pere y a monté; de roture devant des roturiers qui sont riches et qui se donnent pour nobles. De même, il a dessein d'élever auprès de soy un fils naturel sous le nom et le personnage d'un valet; et, quoy qu'il veuille le dérober à la connois-



sance de sa femme et de ses enfans, il luy échape de l'appeler son fils dix fois le jour. Il a pris aussi la resolution de marier son fils à la fille d'un homme d'affaires, et il ne laisse pas de dire de temps en temps, en parlant de sa maison et de ses ancêtres, que les Menalques ne se sont jamais mesalliez. Enfin il n'est ny present ny attentif dans une compagnie à ce qui fait le sujet de la conversation; il pense et il parle tout à la fois, mais la chose dont il parle est rarement celle à laquelle il pense, aussi ne parle-t-il gueres conséquemment et avec suite; où il dit *non*, souvent il faut dire *oüy*, et où il dit *oüy*, croyez qu'il veut dire *non*; il a en vous répondant si juste les yeux fort ouverts; mais il ne s'en sert point, il ne regarde ny vous, ny personne, ny rien qui soit au monde: tout ce que vous pouvez tirer de luy, et encore dans le temps qu'il est le plus appliqué et d'un meilleur commerce, ce sont ces mots: *Oüy vrayment. C'est vray. Bon! Tout de bon? Oüy dà! Je pense qu'oüy. Assurément. Ah! Ciel!* et quelques autres monosyllabes qui ne sont pas même placez à propos. Jamais aussi il n'est avec ceux avec qui il paroît être: il appelle serieusement son laquais *Monsieur*; et son ami, il l'appelle *la Verdure*; il dit *Vôtre Reverence* à un prince du sang, et *Vôtre Altesse* à un jesuite. Il entend la messe, le prêtre vient à éternuer, il luy dir: *Dieu vous assiste*. Il se trouve avec un magistrat; cet

homme grave par son caractere, venerable par son âge et par sa dignité, l'interroge sur un événement, et luy demande si cela est ainsi; Menalque luy répond : *Oüy, Mademoiselle*. Il revient une fois de la campagne, ses laquais en livrée entreprennent de le voler et y réussissent, ils descendent de son carosse, luy portent un bout de flambeau sous la gorge, luy demandent la bourse, et il la rend; arrivé chez soy, il raconte son aventure à ses amis, qui ne manquent pas de l'interroger sur les circonstances, et il leur dit : *Demandez à mes gens, ils y étoient*.

¶ L'incivilité n'est pas un vice de l'ame, elle est l'effet de plusieurs vices : de la sottise vanité, de l'ignorance de ses devoirs, de la paresse, de la stupidité, de la distraction, du mépris des autres, de la jalousie : pour ne se répandre que sur les dehors, elle n'en est que plus haïssable, parce que c'est toujours un défaut visible et manifeste; il est vray cependant qu'il offense plus ou moins selon la cause qui le produit.

¶ Dire d'un homme colere, inégal, querelleux, chagrin, pointilleux, capricieux : c'est son humeur, n'est pas l'excuser, comme on le croit; mais avouer sans y penser que de si grands défauts sont irremediables.

Ce qu'on appelle humeur est une chose trop negligée parmy les hommes; ils devroient comprendre qu'il ne leur suffit pas d'être bons, mais qu'ils doivent

encore paroître tels, du moins s'ils tendent à être sociables, capables d'union et de commerce, c'est à dire à être des hommes : l'on n'exige pas des ames malignes qu'elles ayent de la douceur et de la souplesse ; elle ne leur manque jamais, et elle leur sert de piege pour surprendre les simples, et pour faire valoir leurs artifices ; l'on desireroit de ceux qui ont un bon cœur qu'ils fussent toujours pliâns, faciles, complaisans ; et qu'il fût moins vray quelquefois que ce sont les méchans qui nuisent, et les bons qui font souffrir.

¶ Le commun des hommes va de la colere à l'injure ; quelques-uns en usent autrement : ils offensent et puis ils se fâchent ; la surprise où l'on est toujours de ce procedé ne laisse pas de place au ressentiment.

¶ Les hommes ne s'attachent pas assez à ne point manquer les occasions de faire plaisir : il semble que l'on n'entre dans un employ que pour pouvoir obliger et n'en rien faire ; la chose la plus prompte et qui se presente d'abord, c'est le refus, et l'on n'accorde que par reflexion.

¶ Sçachez précisément ce que vous pouvez attendre des hommes en general, et de chacun d'eux en particulier, et jettez-vous ensuite dans le commerce du monde.

¶ Si la pauvreté est la mere des crimes, le défaut, d'esprit en est le pere.

¶ Il est difficile qu'un fort malhonnête homme ait assez d'esprit, un genie qui est droit et perçant conduit enfin à la regle, à la probité, à la vertu; il manque du sens et de la penetration à celui qui s'opiniâtre dans le mauvais comme dans le faux; l'on cherche en vain à le corriger par des traits de satire qui le désignent aux autres, et où il ne se reconnoît pas luy-même; ce sont des injures dites à un sourd. Il seroit desirable pour le plaisir des honnêtes gens et pour la vengeance publique, qu'un coquin ne le fût pas au point d'être privé de tout sentiment.

¶ Il y a des vices que nous ne devons à personne, que nous apportons en naissant, et que nous fortifions par l'habitude; il y en a d'autres que l'on contracte, et qui nous sont étrangers: l'on est né quelquefois avec des mœurs faciles, de la complaisance et tout le desir de plaire; mais par les traitemens que l'on reçoit de ceux avec qui l'on vit ou de qui l'on dépend, l'on est bien-tôt jetté hors de ses mesures, et même de son naturel; l'on a des chagrins et une bile que l'on ne se connoissoit point, l'on se voit une autre complexion, l'on est enfin étonné de se trouver dur et épineux.

¶ L'on demande pourquoy tous les hommes ensemble ne composent pas comme une seule nation et n'ont point voulu parler une même langue, vivre sous les mêmes loix, convenir entr'eux des mêmes usages et

d'un même culte. Et moy, pensant à la contrariété des esprits, des goûts et des sentimens, je suis étonné de voir jusques à sept ou huit personnes se rassembler sous un même toit, dans une même enceinte, et composer une seule famille.

¶ Il y a d'étranges peres, et dont toute la vie ne semble occupée qu'à préparer à leurs enfans des raisons de se consoler de leur mort.

¶ Tout est étranger dans l'humeur, les mœurs et les manieres de la plupart des hommes : tel a vécu pendant toute sa vie chagrin, emporté, avare, rampant, soumis, laborieux, intéressé, qui étoit né gay, paisible, paresseux, magnifique, d'un courage fier et éloigné de toute bassesse. Les besoins de la vie, la situation où l'on se trouve, la loy de la nécessité forcent la nature, et y causent ces grands changemens. Ainsi tel homme au fond et en luy-même ne se peut définir; trop de choses qui sont hors de luy l'alterent, le changent, le bouleversent; il n'est point précisément ce qu'il est ou ce qu'il paroît être.

¶ La vie est courte et ennuyeuse, elle se passe toute à desirer; l'on remet à l'avenir son repos et ses joyes, à cet âge souvent où les meilleurs biens ont déjà disparu, la santé et la jeunesse. Ce temps arrive qui nous surprend encore dans les desirs : on en est là quand la fièvre nous saisit et nous étreint; si l'on eût

gueri, ce n'étoit que pour desirer plus long-temps.

Lors qu'on desire, on se rend à discretion à celui de qui l'on espere : est-on seur d'avoir, on temporise, on parlemente, on capitule.

¶ Il est si ordinaire à l'homme de n'être pas heureux, et si essentiel à tout ce qui est un bien d'être acheté par mille peines, qu'une affaire qui se rend facile devient suspecte : l'on comprend à peine, ou que ce qui coûte si peu puisse nous être fort avantageux, ou qu'avec des mesures justes, l'on doive si aisément parvenir à la fin que l'on se propose : l'on croit mériter les bons succès, mais n'y devoir compter que fort rarement.

¶ L'homme qui dit qu'il n'est pas né heureux pourroit du moins le devenir par le bonheur de ses amis ou de ses proches. L'envie luy ôte cette dernière ressource.

¶ Quoy que j'ay pû dire ailleurs, peut-être que les affligés ont tort : les hommes semblent être nez pour l'infortune, la douleur et la pauvreté, peu en échappent ; et comme toute disgrâce peut leur arriver, ils devroient être préparez à toute disgrâce.

¶ Les hommes ont tant de peine à s'approcher sur les affaires, sont si épineux sur les moindres interêts, si herissez de difficultez, veulent si fort tromper, et si peu être trompez ; mettent si haut ce qui leur appartient, et

si bas ce qui appartient aux autres; que j'avoué que je ne sçay par où et comment se peuvent conclure les mariages, les contrats, les acquisitions, la paix, la trêve, les traitez, les alliances,

¶ A quelques-uns l'arrogance tient lieu de grandeur: l'inhumanité, de fermeté; et la fourberie, d'esprit.

Les fourbes croyent aisément que les autres le sont; ils ne peuvent gueres être trompez, et ils ne trompent pas long-temps.

Je me racheteray toujours fort volontiers d'être fourbe, par être stupide et passer pour tel.

On ne trompe point en bien, la fourberie ajoute la malice au mensonge.

¶ S'il y avoit moins de duppes, il y auroit moins de ce qu'on appelle des hommes fins ou entendus, et de ceux qui tirent autant de vanité que de distinction d'avoir sçu pendant tout le cours de leur vie tromper les autres. Comment voulez-vous qu'*Erophile*, à qui le manque de parole, les mauvais offices, la fourberie, bien loin de nuire, ont mérité des graces et des bienfaits de ceux mêmes qu'il a ou manqué de servir ou desobligez, ne présume pas infiniment de soy et de son industrie?

¶ L'on n'entend dans les places et dans les ruës des grandes villes, et de la bouche de ceux qui passent, que

les mots d'*exploit*, de *saisie*, d'*interrogatoire*, de *promesse* et de *plaider contre sa promesse*; est-ce qu'il n'y auroit pas dans le monde la plus petite équité? Seroit-il au contraire rempli de gens qui demandent froidement ce qui ne leur est pas dû, ou qui refusent nettement de rendre ce qu'ils doivent?

Parchemins inventez pour faire souvenir ou pour convaincre les hommes de leur parole : honte de l'humanité.

Ostez les passions, l'intérêt, l'injustice, quel calme dans les plus grandes villes! Les besoins et la subsistance n'y font pas le tiers de l'embarras.

¶ Rien n'engage tant un esprit raisonnable à supporter tranquillement des parens et des amis les torts qu'ils ont à son égard, que la reflexion qu'il fait sur les vices de l'humanité; et combien il est penible aux hommes d'être constans, genereux, fideles, d'être touchés d'une amitié plus forte que leur intérêt : comme il connoît leur portée, il n'exige point d'eux qu'ils pénétrent les corps, qu'ils volent dans l'air, qu'ils ayent de l'équité. Il peut haïr les hommes en general, où il y a si peu de vertu; mais il excuse les particuliers, il les aime même par des motifs plus relevez, et il s'étudie à mériter le moins qu'il se peut une pareille indulgence.

¶ Il y a de certains biens que l'on desire avec emportement, et dont l'idée seule nous enleve et nous



transporte; s'il nous arrive de les obtenir, on les sent plus tranquillement qu'on ne l'eût pensé, on en jouït moins, que l'on aspire encore à de plus grands.

¶ Il y a des maux effroyables et d'horribles malheurs où l'on n'ose penser, et dont la seule vûë fait fremir; s'il arrive que l'on y tombe, l'on se trouve des ressources que l'on ne se connoissoit point, l'on se roidit contre son infortune, et l'on fait mieux qu'on ne l'esperoit.

¶ Il ne faut quelquefois qu'une jolie maison dont on herite; qu'un beau cheval ou un joli chien dont on se trouve le maître; qu'une tapisserie, qu'une pendule pour adoucir une grande douleur, et pour faire moins sentir une grande perte.

¶ Je suppose que les hommes soient éternels sur la terre, et je médite ensuite sur ce qui pourroit me faire connoître qu'ils se feroient alors une plus grande affaire de leur établissement, qu'ils ne s'en font dans l'état où sont les choses.

411

¶ Si la vie est miserable, elle est penible à supporter; si elle est heureuse, il est horrible de la perdre : l'un revient à l'autre.

¶ Il n'y a rien que les hommes aiment mieux à conserver, et qu'ils ménagent moins que leur propre vie.

¶ *Irene* se transporte à grands frais en Epidaure, voit Esculape dans son temple, et le consulte sur tous

ses maux. D'abord elle se plaint qu'elle est lasse et recruë de fatigue, et le dieu prononce que cela luy arrive par la longueur du chemin qu'elle vient de faire ; elle dit qu'elle est le soir sans appetit, l'oracle luy ordonne de dîner peu : elle ajoute qu'elle est sujette à des insomnies, et il luy prescrit de n'être au lit que pendant la nuit ; elle luy demande pourquoy elle devient pesante, et quel remede ? l'oracle répond qu'elle doit se lever avant midy, et quelquefois se servir de ses jambes pour marcher ; elle luy declare que le vin luy est nuisible ; l'oracle luy dit de boire de l'eau ; qu'elle a des indigestions, et il ajoute qu'elle fasse diette. « Ma vûe s'affoiblit, dit Irene. — Prenez des lunettes, dit Esculape. — Je m'affoiblismoy-même, continuë-t-elle, et je ne suis ni si forte ni si saine que j'ay été. — C'est, dit le Dieu, que vous vieillissez. — Mais quel moyen de guérir de cette langueur ? — Le plus court, Irene, c'est de mourir, comme ont fait vôtre mere et vôtre ayeule. — Fils d'Apolon, s'écrie Irene, quel conseil me donnez-vous ! Est-ce là toute cette science que les hommes publient, et qui vous fait reverer de toute la terre ? Que m'apprenez-vous de rare et de mysterieux, et ne sçavois-je pas tous ces remedes que vous m'enseignes ? — Que n'en usiez-vous donc, répond le dieu, sans venir me chercher de si loin, et abreger vos jours par un long voyage. »

¶ La mort n'arrive qu'une fois, et se fait sentir à

tous les momens de la vie; il est plus dur de l'appréhender que de la souffrir.

¶ L'inquietude, la crainte, l'abattement n'éloignent pas la mort, au contraire : je doute seulement que le ris excessif convienne aux hommes qui sont mortels.

¶ Ce qu'il y a de certain dans la mort est un peu adouci par ce qui est incertain; c'est un indéfini dans le temps qui tient quelque chose de l'infini et de ce qu'on appelle éternité.

¶ Pensons que, comme nous soupirons presentement pour la florissante jeunesse qui n'est plus et ne reviendra point, la caducité suivra qui nous fera regretter l'âge viril où nous sommes encore et que nous n'estimons pas assez.

¶ L'on craint la vieillesse, que l'on n'est pas seur de pouvoir atteindre.

¶ L'on espere de vieillir et l'on craint la vieillesse, c'est-à-dire l'on aime la vie et l'on fuit la mort.

¶ C'est plutôt fait de ceder à la nature et de craindre la mort, que de faire de continuels efforts, s'armer de raisons et de reflexions, et être continuellement aux prises avec soy-même pour ne la pas craindre.

¶ Si de tous les hommes les uns mouroient, les autres non, ce seroit une desolante affliction que de mourir.

¶ Une longue maladie semble être placée entre la

vie et la mort, afin que la mort même devienne un soulagement et à ceux qui meurent et à ceux qui restent.

¶ A parler humainement, la mort a un bel endroit, qui est de mettre fin à la vieillesse.

¶ La mort qui prévient la caducité arrive plus à propos que celle qui la termine.

¶ Le regret qu'ont les hommes du mauvais employ du temps qu'ils ont déjà vécu ne les conduit pas toujours à faire de celui qui leur reste à vivre un meilleur usage.

¶ La vie est un sommeil. Les vieillards sont ceux dont le sommeil a été plus long; ils ne commencent à se réveiller que quand il faut mourir. S'ils repassent alors sur tout le cours de leurs années, ils ne trouvent souvent ny vertus ny actions louables qui les distinguent les unes des autres; ils confondent leurs differens âges, ils n'y voient rien qui marque assez pour mesurer le temps qu'ils ont vécu : ils ont eu un songe confus, uniforme et sans aucune suite; ils sentent néanmoins, comme ceux qui s'éveillent, qu'ils ont dormi long-temps.

¶ Il n'y a pour l'homme que trois événemens : naître, vivre et mourir; il ne se sent pas naître, il souffre à mourir, et il oublie de vivre.

¶ Il y a un temps où la raison n'est pas encore, où l'on ne vit que par instinct, à la maniere des animaux,

et dont il ne reste dans la memoire aucun vestige. Il y a un second temps où la raison se développe, où elle est formée, et où elle pourroit agir si elle n'étoit pas obscurcie et comme éteinte par les vices de la complexion, et par un enchaînement de passions qui se succedent les unes aux autres, et conduisent jusques au troisième et dernier âge. La raison, alors dans sa force, devoit produire; mais elle est refroidie et rallentie par les années, par la maladie et la douleur, déconcertée ensuite par le desordre de la machine qui est dans son declin : et ces temps neanmoins sont la vie de l'homme.

¶ Les enfans sont hautains, dédaigneux, coleres, envieus, curieux, interessez, paresseux, volages, timides, intemperans, menteurs, dissimulez; ils rient et pleurent facilement; ils ont des joyes immoderées et des afflictions ameres sur de tres-petits sujets; ils ne veulent point souffrir de mal, et aiment à en faire : ils sont déjà des hommes.

¶ Les enfans n'ont ny passé ny avenir, et, ce qui ne nous arrive gueres, ils jouissent du present.

¶ Le caractere de l'enfance paroît unique; les mœurs dans cet âge sont assez les mêmes, et ce n'est qu'avec une curieuse attention qu'on en penetre la difference; elle augmente avec la raison, parce qu'avec celle-cy croissent les passions et les vices, qui seuls rendent les hommes si dissemblables entr'eux et si contraires à eux-mêmes.

¶ Les enfans ont déjà de leur ame l'imagination et la memoire, c'est à dire ce que les vieillards n'ont plus; et ils en tirent un merveilleux usage pour leurs petits jeux et pour tous leurs amusemens : c'est par elles qu'ils repetent ce qu'ils ont entendu dire, qu'ils contrefont ce qu'ils ont vû faire; qu'ils sont de tous métiers, soit qu'ils s'occupent en effet à mille petits ouvrages, soit qu'ils imitent les divers artisans par le mouvement et par le geste; qu'ils se trouvent à un grand festin, et y font bonne chere; qu'ils se transportent dans des palais et dans des lieux enchantez; que bien que seuls, ils se voyent un riche équipage et un grand cortège; qu'ils conduisent des armées, livrent bataille, et jouissent du plaisir de la victoire; qu'ils parlent aux rois et aux plus grands princes; qu'ils sont rois eux-mêmes, ont des sujets, possèdent des tresors qu'ils peuvent faire de feüilles d'arbres ou de grains de sable; et, ce qu'ils ignorent dans la suite de leur vie, savent à cet âge être les arbitres de leur fortune et les maîtres de leur propre felicité.

¶ Il n'y a nuls vices exterieurs et nuls défauts du corps qui ne soient apperçûs par les enfans : ils les saisissent d'une premiere vûë, et ils savent les exprimer par des mots convenables, on ne nomme point plus heureusement : devenus hommes, ils sont chargez à leur tour de toutes les imperfections dont ils se sont mocquez.

L'unique soin des enfans est de trouver l'endroit faible de leurs maîtres, comme de tous ceux à qui ils sont soumis : dès qu'ils ont pû les entamer, ils gagnent le dessus et prennent sur eux un ascendant qu'ils ne perdent plus. Ce qui nous fait déchoir une première fois de cette supériorité à leur égard est toujours ce qui nous empêche de la recouvrer.

¶ La paresse, l'indolence et l'oisiveté, vices si naturels aux enfans, disparaissent dans leurs jeux, où ils sont vifs, appliquez, exacts, amoureux des règles et de la symétrie, où ils ne se pardonnent nulle faute les uns aux autres, et recommencent eux-mêmes plusieurs fois une seule chose qu'ils ont manquée : présages certains qu'ils pourront un jour négliger leurs devoirs, mais qu'ils n'oublieront rien pour leurs plaisirs.

¶ Aux enfans tout paroît grand, les cours, les jardins, les édifices, les meubles, les hommes, les animaux ; aux hommes, les choses du monde paroissent ainsi, et j'ose dire par la même raison, parce qu'ils sont petits.

¶ Les enfans commencent entre eux par l'état populaire, chacun y est le maître, et, ce qui est bien naturel, ils ne s'en accommodent pas long-temps, et passent au monarchique : quelqu'un se distingue, ou par une plus grande vivacité, ou par une meilleure disposition du corps, ou par une connoissance plus exacte des jeux différens et des petites loix qui les composent ;

les autres lui déferent, et il se forme alors un gouvernement absolu qui ne roule que sur le plaisir.

¶ Qui doute que les enfans ne conçoivent, qu'ils ne jugent, qu'ils ne raisonnent conséquemment. Si c'est seulement sur de petites choses, c'est qu'ils sont enfans et sans une longue experience; et si c'est en mauvais termes, c'est moins leur faute que celle de leurs parens ou de leurs maîtres.

¶ C'est perdre toute confiance dans l'esprit des enfans et leur devenir inutile que de les punir des fautes qu'ils n'ont point faites, ou même severement de celles qui sont legeres; ils sçavent précisément et mieux que personne ce qu'ils méritent, et ils ne méritent gueres que ce qu'ils craignent; ils connoissent si c'est à tort ou avec raison qu'on les châtie, et ne se gâtent pas moins par des peines mal ordonnées que par l'impunité.

¶ On ne vit point assez pour profiter de ses fautes; on en commet pendant tout le cours de sa vie, et tout ce que l'on peut faire à force de faillir, c'est de mourir corrigé.

Il n'y a rien qui rafraîchisse le sang comme d'avoir sçu éviter de faire une sottise.

¶ Le recit de ses fautes est penible; on veut les couvrir et en charger quelque autre: c'est ce qui donne le pas au directeur sur le confesseur.



¶ Les fautes des sots sont quelquefois si lourdes et si difficiles à prévoir, qu'elles mettent les sages en défaut, et ne sont utiles qu'à ceux qui les font.

¶ L'esprit de parti abaisse les plus grands hommes jusques aux petitesesses du peuple.

¶ Nous faisons par vanité ou par bienveillance les mêmes choses et avec les mêmes dehors que nous les ferions par inclination ou par devoir. Tel vient de mourir à Paris de la fièvre qu'il a gagnée à veiller sa femme qu'il n'aimoit point.

¶ Les hommes dans le cœur veulent être estimez, et ils cachent avec soin l'envie qu'ils ont d'être estimez, parce que les hommes veulent passer pour vertueux, et que vouloir tirer de la vertu tout autre avantage que la même vertu, je veux dire l'estime et les louanges, ce ne seroit plus être vertueux, mais aimer l'estime et les louanges, ou être vain : les hommes sont très-vains, et ils ne haïssent rien tant que de passer pour tels.

¶ Un homme vain trouve son compte à dire du bien ou du mal de soy ; un homme modeste ne parle point de soy.

On ne voit point mieux le ridicule de la vanité, et combien elle est un vice honteux, qu'en ce qu'elle n'ose se montrer et qu'elle se cache souvent sous les apparences de son contraire.

La fausse modestie est le dernier raffinement de la

vanité; elle fait que l'homme vain ne paroît point tel, et se fait valoir au contraire par la vertu opposée au vice qui fait son caractere : c'est un mensonge. La fausse gloire est l'écüeil de la vanité; elle nous conduit à vouloir être estimez par des choses qui à la verité se trouvent en nous, mais qui sont frivoles et indignes qu'on les releve : c'est une erreur.

¶ Les hommes parlent de maniere, sur ce qui les regarde, qu'ils n'avoient d'eux-mêmes que de petits défauts, et encore ceux qui supposent en leurs personnes de beaux talens ou de grandes qualitez. Ainsi l'on se plaint de son peu de memoire, content d'ailleurs de son grand sens et de son bon jugement; l'on reçoit le reproche de la distraction et de la réverie, comme s'il nous accordoit le bel esprit : l'on dit de soy qu'on est mal adroit et qu'on ne peut rien faire de ses mains, fort consolé de la perte de ces petits talens par ceux de l'esprit, ou par les dons de l'ame que tout le monde nous connoît; l'on fait l'aveu de sa paresse en des termes qui signifient toujours son désintéressement, et que l'on est guéri de l'ambition : l'on ne rougit point de sa malpropreté qui n'est qu'une negligence pour les petites choses et qui semble supposer qu'on n'a d'application que pour les solides et essentielles. Un homme de guerre aime à dire que c'étoit par trop d'empressement ou par curiosité qu'il se trouva un cer-

tain jour à la tranchée ou en quelque autre poste très-perilleux, sans être de garde ny commandé, et il ajoute qu'il en fut repris de son general. De même une bonne tête ou un ferme genie qui se trouve né avec cette prudence que les autres hommes cherchent vainement à acquerir, qui a fortifié la trempe de son esprit par une grande experience; que le nombre, le poids, la diversité, la difficulté et l'importance des affaires occupent seulement et n'accablent point; qui, par l'étenduë de ses vûës et de sa penetration, se rend maître de tous les événemens; qui, bien loin de consulter toutes les reflexions qui sont écrites sur le gouvernement et la politique, est peut-être de ces ames sublimes nées pour regir les autres, et sur qui ces premieres regles ont été faites; qui est détourné par les grandes choses qu'il fait, des belles ou des agreables qu'il pourroit lire, et qui au contraire ne perd rien à retracer et à feüilleter, pour ainsi dire, sa vie et ses actions: un homme ainsi fait peut dire aisément et sans se commettre qu'il ne connoît aucun livre et qu'il ne lit jamais.

¶ On veut quelquefois cacher ses foibles ou en diminuer l'opinion par l'aveu libre que l'on en fait. Tel dit: je suis ignorant, qui ne sçait rien; un homme dit: je suis vieux, il passe soixante ans; un autre encore: je ne suis pas riche, et il est pauvre.

¶ La modestie n'est point, ou est confonduë avec une chose toute differente de soy, si on la prend pour un sentiment interieur qui avilit l'homme à ses propres yeux, et qui est une vertu surnaturelle qu'on appelle humilité. L'homme de sa nature pense hautement et superbement de luy-même, et ne pense ainsy que de luy-même; la modestie ne tend qu'à faire que personne n'en souffre; elle est une vertu du dehors qui regle ses yeux, sa démarche, ses paroles, son ton de voix, et qui le fait agir exterieurement avec les autres, comme s'il n'étoit pas vray qu'il les compte pour rien.

¶ Le monde est plein de gens qui, faisans exterieurement et par habitude la comparaison d'eux-mêmes avec les autres, decident toûjours en faveur de leur propre mérite, et agissent consequemment.

¶ Vous dites qu'il faut être modeste, les gens bien nez ne demandent pas mieux; faites seulement que les hommes n'empiettent pas sur ceux qui cedent par modestie, et ne brisent pas ceux qui plient.

De même l'on dit: il faut avoir des habits modestes; les personnes de mérite ne desirent rien davantage, mais le monde veut de la parure, on luy en donne; il est avide de la superfluité, on luy en montre; quelques-uns n'estiment les autres que par de beau linge ou par une riche étoffe, l'on ne refuse pas toûjours d'être estimé à ce prix: il y a des endroits où il faut se faire voir,

un galon d'or plus large ou plus étroit vous fait entrer ou refuser.

¶ Nôtre vanité et la trop grande estime que nous avons de nous-mêmes nous fait soupçonner dans les autres une fierté à nôtre égard qui y est quelquefois, et qui souvent n'y est pas : une personne modeste n'a point cette délicatesse.

¶ Comme il faut se défendre de cette vanité qui nous fait penser que les autres nous regardent avec curiosité et avec estime, et ne parlent ensemble que pour s'entretenir de nôtre mérite et faire nôtre éloge, aussi devons-nous avoir une certaine confiance qui nous empêche de croire qu'on ne se parle à l'oreille que pour dire du mal de nous, ou que l'on ne rit que pour s'en moquer.

¶ D'où vient qu'*Alcippe* me saluë aujourd'huy, me soûrit et se jette hors d'une portiere de peur de me manquer? je ne suis pas riche et je suis à pied, il doit dans les regles ne me pas voir : n'est-ce point pour être vû luy-même dans un même fond avec un grand?

¶ L'on est si rempli de soy-même, que tout s'y rapporte; l'on aime à être vû, à être montré, à être salué, même des inconnus; ils sont fiers s'ils l'oublient : l'on veut qu'ils nous devinent.

¶ Nous cherchons nôtre bonheur hors de nous-mêmes, et dans l'opinion des hommes que nous connois-

sons flatteurs, peu sinceres, sans équité, pleins d'envie, de caprices et de préventions : quelle bizarrerie !

¶ Il semble que l'on ne puisse rire que des choses ridicules : l'on voit néanmoins de certaines gens qui rient également des choses ridicules et de celles qui ne le sont pas. Si vous êtes sot et inconsidéré, et qu'il vous échape devant eux quelque impertinence, ils rient de vous ; si vous êtes sage, et que vous ne disiez que des choses raisonnables et du ton qu'il les faut dire, ils rient de même.

¶ Ceux qui nous ravissent les biens par la violence ou par l'injustice, et qui nous ôtent l'honneur par la calomnie, nous marquent assez leur haine pour nous ; mais ils ne nous prouvent pas également qu'ils ayent perdu à nôtre égard toute sorte d'estime : aussi ne sommes-nous pas incapables de quelque retour pour eux et de leur rendre un jour nôtre amitié. La moquerie, au contraire, est de toutes les injures celle qui se pardonne le moins ; elle est le langage du mépris, et l'une des manieres dont il se fait le mieux entendre ; elle attaque l'homme dans son dernier retranchement, qu'il est l'opinion qu'il a de soy-même ; elle veut le rendre ridicule à ses propres yeux, et ainsi elle le convainc de la plus mauvaise disposition où l'on puisse être pour luy, et le rend irreconciliable.

C'est une chose monstrueuse que le goût et la faci-

lité qui est en nous de railler, d'improver et de mépriser les autres, et tout ensemble la colere que nous ressentons contre ceux qui nous raillent, nous improvent et nous méprisent.

¶ La santé et les richesses ôtent aux hommes l'expérience du mal, leur inspirent la dureté pour leurs semblables, et les gens déjà chargez de leur propre misere sont ceux qui entrent davantage par la compassion dans celle d'autrui.

¶ Il semble qu'aux ames bien nées les fêtes, les spectacles, la symphonie rapprochent et font mieux sentir l'infortune de nos proches ou de nos amis.

¶ Une grande ame est au dessus de l'injure, de l'injustice, de la douleur, de la mocquerie, et elle seroit invulnerable si elle ne souffroit par la compassion.

¶ Il y a une espece de honte d'être heureux à la vûë de certaines miseres.

¶ On est prompt à connoître ses plus petits avantages et lent à penetrer ses défauts : on n'ignore point qu'on a de beaux sourcils, les ongles bien faits; on sçait à peine que l'on est borgne, on ne sçait point du tout que l'on manque d'esprit.

*Argyre* tire son gand pour montrer une belle main, et elle ne neglige pas de découvrir un petit soulier qui suppose qu'elle a le pied petit; elle rit des choses plaisantes ou serieuses pour faire voir de belles

dents; si elle montre son oreille, c'est qu'elle l'a bien faite; et si elle ne danse jamais, c'est qu'elle est peu contente de sa taille qu'elle a épaisse; elle entend tous ses interêts à l'exception d'un seul, elle parle toujours et n'a point d'esprit.

¶ Les hommes comptent presque pour rien toutes les vertus du cœur, et idolâtrant les talens du corps et de l'esprit: celui qui dit froidement de soy, et sans croire blesser la modestie, qu'il est bon, qu'il est constant, fidele, sincere, équitable, reconnoissant, n'ose dire qu'il est vif, qu'il a les dents belles et la peau douce: cela est trop fort.

Il est vray qu'il y a deux vertus que les hommes admirent, la bravoure et la liberalité, parce qu'il y a deux choses qu'ils estiment beaucoup et que ces vertus font negliger, la vie et l'argent: aussi personne n'avance de soy qu'il est brave ou liberal.

Personne ne dit de soy, et sur tout sans fondement, qu'il est beau, qu'il est genereux, qu'il est sublime: on a mis ces qualitez à un trop haut prix; on se contente de le penser.

¶ Quelque rapport qu'il paroisse de la jalousie à l'émulation, il y a entr'elles le même éloignement que celui qui se trouve entre le vice et la vertu.

La jalousie et l'émulation s'exercent sur le même objet, qui est le bien ou le merite des autres, avec cette



différence que celle-cy est un sentiment volontaire, courageux, sincere, qui rend l'ame feconde, qui la fait profiter des grands exemples, et la porte souvent au dessus de ce qu'elle admire; et que celle-là, au contraire, est un mouvement violent et comme un aveu contraint du mérite qui est hors d'elle; qu'elle va même jusques à nier la vertu dans les sujets où elle existe, ou qui, forcée de la reconnoître, luy refuse les éloges ou luy envie les récompenses; une passion sterile qui laisse l'homme dans l'état où elle le trouve, qui le remplit de luy-même, de l'idée de sa reputation; qui le rend froid et sec sur les actions ou sur les ouvrages d'autrui, qui fait qu'il s'étonne de voir dans le monde d'autres talens que les siens, ou d'autres hommes avec les mêmes talens dont il se pique: vice honteux, et qui par son excès rentre toujours dans la vanité et dans la présomption, et ne persuade pas tant à celui qui en est blessé qu'il a plus d'esprit et de mérite que les autres, qu'il luy fait croire qu'il a luy seul de l'esprit et du mérite.

L'émulation et la jalousie ne se rencontrent gueres que dans les personnes de même art, de mêmes talens et de même condition. Les plus vils artisans sont les plus sujets à la jalousie; ceux qui font profession des arts liberaux ou des belles lettres, les peintres, les musiciens, les orateurs, les poètes, tous ceux qui se mêlent

d'écrire, ne devoient être capables que d'émulation.

Toute jalousie n'est point exempte de quelque sorte d'envie, et souvent même ces deux passions se confondent. L'envie, au contraire, est quelquefois séparée de la jalousie, comme est celle qu'excitent dans nôtre ame les conditions fort élevées au dessus de la nôtre, les grandes fortunes, la faveur, le ministere.

L'envie et la haine s'unissent toujours et se fortifient l'une l'autre dans un même sujet, et elles ne sont reconnoissables entr'elles qu'en ce que l'une s'attache à la personne, l'autre à l'état et à la condition.

Un homme d'esprit n'est point jaloux d'un ouvrier qui a travaillé une bonne épée, ou d'un statuaire qui vient d'achever une belle figure : il sçait qu'il y a dans ces arts des regles et une methode qu'on ne devine point, qu'il y a des outils à manier dont il ne connoît ny l'usage, ny le nom, ny la figure ; et il luy suffit de penser qu'il n'a point fait l'apprentissage d'un certain métier pour se consoler de n'y être point maître. Il peut, au contraire, être susceptible d'envie et même de jalousie contre un ministre et contre ceux qui gouvernent, comme si la raison et le bon sens qui luy sont communs avec eux étoient les seuls instrumens qui servent à regir un Etat et à présider aux affaires publiques, et qu'ils dûssent suppléer aux regles, aux preceptes, à l'experience.

¶ L'on voit peu d'esprits entierement lourds et stupides; l'on en voit encore moins qui soient sublimes et transcendans; le commun des hommes nage entre ces deux extremitez : l'intervalle est rempli par un grand nombre de talens ordinaires, mais qui sont d'un grand usage, servent à la republique, et renferment en soy l'utile et l'agreable, comme le commerce, les finances, le détail des armées, la navigation, les arts, les métiers, l'heureuse memoire, l'esprit du jeu, celui de la société et de la conversation.

¶ Tout l'esprit qui est au monde est inutile à celui qui n'en a point; il n'a nulles vûes, et il est incapable de profiter de celles d'autrui.

¶ Le premier degré dans l'homme, après la raison, ce seroit de sentir qu'il l'a perduë; la folie même est incompatible avec cette connoissance; de même ce qu'il y auroit en nous de meilleur après l'esprit, ce seroit de connoître qu'il nous manque : par là on feroit l'impossible, on sçauroit sans esprit n'être pas un sot, ny un fat, ny un impertinent.

¶ Un homme qui n'a de l'esprit que dans une certaine mediocrité est serieux et tout d'une piece : il ne rit point, il ne badine jamais, il ne tire aucun fruit de la bagatelle; aussi incapable de s'élever aux grandes choses que de s'accommoder même par relâchement des plus petites, il sçait à peine jouer avec ses enfans.

¶ Tout le monde dit d'un fat qu'il est un fat, personne n'ose le luy dire à luy-même; il meurt sans le sçavoir et sans que personne se soit vangé.

¶ Quelle mesintelligence entre l'esprit et le cœur ! Le philosophe vit mal avec tous ses préceptes, et le politique rempli de vûes et de reflexions ne sçait pas se gouverner.

¶ L'esprit s'use comme toutes choses; les sciences sont alimens, elles le nourrissent et le consomment.

¶ Les petits sont quelquefois chargez de mille vertus inutiles; ils n'ont pas de quoy les mettre en œuvre.

¶ Il se trouve des hommes qui soustiennent facilement le poids de la faveur et de l'autorité, qui se familiarisent avec leur propre grandeur, et à qui la tête ne tourne point dans les postes les plus élevez. Ceux, au contraire, que la fortune aveugle, sans choix et sans discernement, a comme accablez de ses bienfaits, en jouissent avec orgueil et sans moderation; leurs yeux, leur démarche, leur ton de voix et leur accès marquent longtemps en eux l'admiration où ils sont d'eux-mêmes et de se voir si éminens, et ils deviennent si farouches que leur chute seule peut les apprivoiser.

¶ Un homme haut et robuste, qui a une poitrine large et de larges épaules, porte legerement et de bonne grace un lourd fardeau; il luy reste encore un bras de libre. Un nain seroit écrasé de la moitié de sa

charge. Ainsi les postes éminens rendent les grands hommes encore plus grands, et les petits beaucoup plus petits.

¶ Il y a des gens qui gagnent à être extraordinaires ; ils voguent, ils cinglent dans une mer où les autres échoüent et se brisent ; ils parviennent en blessant toutes les regles de parvenir ; ils tirent de leur irregularité et de leur folie tous les fruits d'une sagesse la plus consommée, hommes dévoués à d'autres hommes, aux grands à qui ils ont sacrifié, en qui ils ont placé leurs dernières esperances. Ils ne les servent point, mais ils les amusent ; les personnes de mérite et de service sont utiles aux grands, ceux-cy leur sont necessaires, ils blanchissent auprès d'eux dans la pratique des bons mots, qui leur tiennent lieu d'exploits dont ils attendent la récompense ; ils s'attirent, à force d'être plaisans, des emplois graves, et s'élevent par un continuel enjouement jusqu'au serieux des dignitez ; ils finissent enfin, et rencontrent inopinément un avenir qu'ils n'ont ny craint ny esperé. Ce qui reste d'eux sur la terre, c'est l'exemple de leur fortune, fatal à ceux qui voudroient le suivre.

¶ L'on exigeroit de certains personnages qui ont une fois été capables d'une action noble, heroïque, et qui a été scûë de toute la terre, que, sans paroître comme épusez par un si grand effort, ils eussent du

moins dans le reste de leur vie cette conduite sage et judicieuse qui se remarque même dans les hommes ordinaires, qu'ils ne tombassent point dans des petites indignes de la haute reputation qu'ils avoient acquise ; que, se mêlant moins dans le peuple, et ne luy laissant pas le loisir de les voir de prés, ils ne le fissent point passer de la curiosité et de l'admiration à l'indifference, et peut-être au mépris.

¶ Il coûte moins à certains hommes de s'enrichir de mille vertus que de se corriger d'un seul défaut ; ils sont même si malheureux que ce vice est souvent celui qui convenoit le moins à leur état, et qui pouvoit leur donner dans le monde plus de ridicule ; il affoiblit l'éclat de leurs grandes qualitez, empêche qu'ils ne soient des hommes parfaits et que leur reputation ne soit entiere. On ne leur demande point qu'ils soient plus éclairez et plus incorruptibles, qu'ils soient plus amis de l'ordre et de la discipline, plus fideles à leurs devoirs, plus zelez pour le bien public, plus graves : on veut seulement qu'ils ne soient point amoureux.

¶ Quelques hommes dans le cours de leur vie sont si differens d'eux-mêmes par le cœur et par l'esprit, qu'on est seur de se méprendre si l'on en juge seulement par ce qui a paru d'eux dans leur premiere jeunesse. Tels étoient pieux, sages, sçavans, qui, par cette molesse inseparable d'une trop riante fortune, ne

le sont plus. L'on en sçait d'autres qui ont commencé leur vie par les plaisirs et qui ont mis ce qu'ils avoient d'esprit à les connoître, que les disgraces ensuite ont rendu religieux, sages, temperans : ces derniers sont pour l'ordinaire de grands sujets, et sur qui l'on peut faire beaucoup de fond ; ils ont une probité éprouvée par la patience et par l'adversité ; ils entent sur cette extrême politesse que le commerce des femmes leur a donnée, et dont ils ne se défont jamais, un esprit de regle, de reflexion, et quelquefois une haute capacité, qu'ils doivent à la chambre et au loisir d'une mauvaise fortune.

Tout nôtre mal vient de ne pouvoir être seuls : de là le jeu, le luxe, la dissipation, le vin, les femmes, l'ignorance, la médisance, l'envie, l'oubli de soy-même et de Dieu.

¶ L'homme semble quelquefois ne se suffire pas à soy-même ; les tenebres, la solitude le troublent, le jettent dans des craintes frivoles et dans de vaines terreurs ; le moindre mal alors qui puisse luy arriver est de s'ennuyer.

¶ L'ennuy est entré dans le monde par la paresse ; elle a beaucoup de part dans la recherche que font les hommes des plaisirs, du jeu, de la société. Celuy qui aime le travail a assez de soy-même.

¶ La plûpart des hommes employent la meilleure partie de leur vie à rendre l'autre miserable.

¶ Il y a des ouvrages qui commencent par A et finissent par Z : le bon, le mauvais, le pire, tout y entre; rien en un certain genre n'est oublié. Quelle recherche, quelle affectation dans ces ouvrages! On les appelle des jeux d'esprit. De même il y a un jeu dans la conduite; on a commencé, il faut finir, on veut fournir toute la carrière. Il seroit mieux ou de changer ou de suspendre, mais il est plus rare et plus difficile de poursuivre: on poursuit, on s'anime par les contradictions; la vanité soutient, supplée à la raison qui cede et qui se desiste; on porte ce raffinement jusques dans les actions les plus vertueuses, dans celles mêmes où il entre de la religion.

¶ Il n'y a que nos devoirs qui nous coûtent, parce que, leur pratique ne regardant que les choses que nous sommes étroitement obligés de faire, elle n'est pas suivie de grands éloges, qui est tout ce qui nous excite aux actions louables et qui nous soutient dans nos entreprises. N\*\* aime une piété fastueuse qui luy attire l'intendance des besoins des pauvres, le rend dépositaire de leur patrimoine, et fait de sa maison un dépost public où se font les distributions; les gens à petits collets et les *sœurs grises* y ont une libre entrée; toute une ville voit ses aumônes et les publie: qui pourroit douter qu'il soit homme de bien, si ce n'est peut-être ses creanciers?



¶ *Geronte* meurt de caducité et sans avoir fait ce testament qu'il projettoit depuis trente années; dix têtes viennent *ab intestat* partager la succession. Il ne vivoit depuis long-temps que par les soins d'*Asterie*, sa femme, qui, jeune encore, s'étoit dévouée à sa personne, ne le perdoit pas de vûë, secouroit sa vieillesse, et luy a enfin fermé les yeux : il ne luy laisse pas assez de bien pour pouvoir se passer pour vivre d'un autre vieillard.

¶ Laisser perdre charges et benefices plutôt que de vendre ou de resigner même dans son extrême vieillesse, c'est se persuader qu'on n'est pas du nombre de ceux qui meurent; ou, si l'on croit que l'on peut mourir, c'est s'aimer soy-même et n'aimer que soy.

¶ *Fauste* est un dissolu, un prodigue, un libertin, un ingrat, un emporté, qu'*Aurele* son oncle n'a pû haïr ny desheriter.

*Frontin*, neveu d'*Aurele*, après vingt années d'une probité connuë et d'une complaisance aveugle pour ce vieillard, ne l'a pû fléchir en sa faveur, et ne tire de sa dépouille qu'une legere pension que *Fauste*, unique legataire, luy doit payer.

¶ Les haines sont si longues et si opiniâtrées, que le plus grand signe de mort dans un homme malade, c'est la reconciliation.

¶ L'on s'insinuë auprès de tous les hommes, ou en

les flattant dans les passions qui occupent leur ame, ou en compatissant aux infirmités qui affligent leur corps. En cela seul consistent les soins que l'on peut leur rendre : de là vient que celui qui se porte bien et qui desire peu de chose est moins facile à gouverner.

¶ La molesse et la volupté naissent avec l'homme et ne finissent qu'avec luy ; ny les heureux ny les tristes événemens ne l'en peuvent separer : c'est pour luy ou le fruit de la bonne fortune ou un dédommagement de la mauvaise.

¶ C'est une grande difformité dans la nature qu'un vieillard amoureux.

¶ Peu de gens se souviennent d'avoir été jeunes, et combien il leur étoit difficile d'être chastes et temperans. La premiere chose qui arrive aux hommes après avoir renoncé aux plaisirs, ou par bienséance, ou par lassitude, ou par regime, c'est de les condamner dans les autres. Il entre dans cette conduite une sorte d'attachement pour les choses mêmes que l'on vient de quitter ; l'on aimeroit qu'un bien qui n'est plus pour nous ne fût plus aussi pour le reste du monde : c'est un sentiment de jalousie.

¶ Ce n'est pas le besoin d'argent où les vieillards peuvent apprehender de tomber un jour qui les rend avarés, car il y en a de tels qui ont de si grands fonds qu'ils ne peuvent gueres avoir cette inquietude ; et

d'ailleurs comment pourroient-ils craindre de manquer dans leur caducité des commoditez de la vie, puis qu'ils s'en privent eux-mêmes volontairement pour satisfaire à leur avarice? Ce n'est point aussi l'envie de laisser de plus grandes richesses à leurs enfans, car il n'est pas naturel d'aimer quelque autre chose plus que soy-même, outre qu'il se trouve des avares qui n'ont point d'heritiers. Ce vice est plutôt l'effet de l'âge et de la complexion des vieillards, qui s'y abandonnent aussi naturellement qu'ils suivoient leurs plaisirs dans leur jeunesse, ou leur ambition dans l'âge viril. Il ne faut ny vigueur, ny jeunesse, ny santé, pour être avare; l'on n'a aussi nul besoin de s'empreser ou de se donner le moindre mouvement pour épargner ses revenus, il faut laisser seulement son bien dans ses coffres et se priver de tout. Cela est commode aux vieillards, à qui il faut une passion, parce qu'ils sont hommes.

¶ Il y a des gens qui sont mal logez, mal couchez, mal habillez et plus mal nourris, qui essayent les rigueurs des saisons, qui se privent eux-mêmes de la société des hommes et passent leurs jours dans la solitude, qui souffrent du present, du passé et de l'avenir, dont la vie est comme une penitence continuelle, et qui ont ainsi trouvé le secret d'aller à leur perte par le chemin le plus penible : ce sont les avares.

¶ Le souvenir de la jeunesse est tendre dans les

vieillards ; ils aiment les lieux où ils l'ont passée ; les personnes qu'ils ont commencé de connoître dans ce temps leur sont cheres ; ils affectent quelques mots du premier langage qu'ils ont parlé, ils tiennent pour l'ancienne maniere de chanter et pour la vieille danse ; ils vantent les modes qui regnoient alors dans les habits, les meubles et les équipages ; ils ne peuvent encore desapprouver des choses qui servoient à leurs passions, qui étoient si utiles à leurs plaisirs et qui en rappellent la memoire : comment pourroient-ils leur préférer de nouveaux usages et des modes toutes recentes, où ils n'ont nulle part, dont ils n'esperent rien, que les jeunes gens ont faites, et dont ils tirent à leur tour de si grands avantages contre la vieillesse.

¶ Une trop grande negligence, comme une excessive parure dans les vieillards, multiplient leurs rides et font mieux voir leur caducité.

¶ Un vieillard est fier, dédaigneux, et d'un commerce difficile s'il n'a beaucoup d'esprit.

¶ Un vieillard qui a vécu à la cour, qui a un grand sens et une memoire fidele, est un tresor inestimable ; il est plein de faits et de maximes : l'on y trouve l'histoire du siecle, revêtuë de circonstances très-curieuses et qui ne se lisent nulle part ; l'on y apprend des regles pour la conduite et pour les mœurs, qui sont toujours seures, parce qu'elles sont fondées sur l'experience.

¶ Les jeunes gens, à cause des passions qui les amusent, s'accoutument mieux de la solitude que les vieillards.

¶ *Philippe*, déjà vieux, raffine sur la propreté et sur la mollesse; il passe aux petites délicatesses; il s'est fait un art du boire, du manger, du repos et de l'exercice; les petites règles qu'il s'est prescrites et qui tendent toutes aux aises de sa personne, il les observe avec scrupule, et ne les rompt pas pour une maîtresse si le régime luy avoit permis d'en retenir; il s'est accablé de superfluité, que l'habitude enfin luy rend nécessaires; il double ainsi et renforce les liens qui l'attachent à la vie, et il veut employer ce qui luy en reste à en rendre la perte plus douloureuse. N'appréhendoit-il pas assez de mourir?

¶ *Gnathon* ne vit que pour soy, et tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étoient point. Non content de remplir à une table la première place, il occupe luy seul celle de deux autres; il oublie que le repas est pour luy et pour toute la compagnie, il se rend maître du plat, et fait son propre de chaque service; il ne s'attache à aucun des mets qu'il n'ait achevé d'essayer de tous; il voudroit pouvoir les savourer tous qui ont la fois: il ne se sert à table que de ses mains, il chemin le viande, les remanie, démembré, déchire, et manie les ¶ Le souviere qu'il faut que les conviez, s'ils veu- en use de ma

lent manger, mangent ses restes ; il ne leur épargne aucune de ces malpropretez dégoûtantes, capables d'ôter l'appetit aux plus affamez ; le jus et les sausses luy dégouttent du menton et de la barbe ; s'il enleve un ragoût de dessus un plat, il le répand en chemin dans un autre plat et sur la nappe, on le suit à la trace ; il mange haut et avec grand bruit, il roule les yeux en mangeant, la table est pour luy un ratelier ; il écure ses dents, et il continuë à manger. Il se fait, quelque part où il se trouve, une maniere d'établissement, et ne souffre pas d'être plus pressé au sermon ou au theatre que dans sa chambre ; il n'y a dans un carosse que les places du fond qui luy conviennent ; dans toute autre, si on veut l'en croire, il palit et tombe en foiblesse : s'il fait un voyage avec plusieurs, il les prévient dans les hôtelleries, et il sçait toûjours se conserver dans la meilleure chambre le meilleur lit ; il tourne tout à son usage ; ses valets, ceux d'autrui courent dans le même temps pour son service ; tout ce qu'il trouve sous sa main luy est propre, hardes, équipages. Il embarasse tout le monde, ne se contraint pour personne, ne plaint personne, ne connoît de maux que les siens, que sa repletion et sa bile ; ne pleure point la mort des autres, n'apprehende que la sienne, qu'il racheteroit volontiers de l'extinction du genre humain.

¶ *Cliton* n'a jamais eu en toute sa vie que deux af-

fares, qui est de dîner le matin et de souper le soir : il ne semble né que pour la digestion ; il n'a de même qu'un entretien, il dit les entrées qui ont été servies au dernier repas où il s'est trouvé, il dit combien il y a eu de potages, et quels potages ; il place ensuite le rost et les entremets, il se souvient exactement de quels plats on a relevé le premier service, il n'oublie pas *les hors d'œuvre*, le fruit et les assiettes ; il nomme tous les vins et toutes les liqueurs dont il a bû, il possède le langage des cuisines autant qu'il peut s'étendre, et il me fait envie de manger à une bonne table où il ne soit point ; il a sur tout un palais sûr, qui ne prend point le change, et il ne s'est jamais vû exposé à l'horrible inconvenient de manger un mauvais ragoût ou de boire d'un vin mediocre : c'est un personnage illustre dans son genre, et qui a porté le talent de se bien nourrir jusques où il pouvoit aller, on ne reverra plus un homme qui mange tant et qui mange si bien ; aussi est-il l'arbitre des bons morceaux, et il n'est gueres permis d'avoir du goût pour ce qu'il désapprouve. Mais il n'est plus, il s'est fait du moins porter à table jusqu'au dernier soupir : il donnoit à manger le jour qu'il est mort ; quelque part où il soit il mange, et, s'il revient au monde, c'est pour manger.

¶ *Ruffin* commence à grisonner, mais il est sain, il a un visage frais et un œil vif qui luy promettent en-

core vingt années de vie ; il est gay, *jovial*, familier, indifférent ; il rit de tout son cœur, et il rit tout seul et sans sujet ; il est content de soy, des siens, de sa petite fortune, il dit qu'il est heureux ; il perd son fils unique, jeune homme de grande espérance, et qui pouvoit un jour être l'honneur de sa famille ; il remet sur d'autres le soin de le pleurer, il dit : *Mon fils est mort, cela fera mourir sa mere*, et il est consolé : il n'a point de passions, il n'a ny amis ny ennemis, personne ne l'embarasse, tout le monde luy convient, tout luy est propre, il parle à celuy qu'il voit une premiere fois avec la même liberté et la même confiance qu'à ceux qu'il appelle de vieux amis, et il luy fait part bien-tôt de ses *quolibets* et de ses historiettes ; on l'aborde, on le quitte sans qu'il y fasse attention, et le même conte qu'il a commencé de faire à quelqu'un, il l'acheve à celuy qui prend sa place.

¶ N\*\* est moins affoibli par l'âge que par la maladie, car il ne passe point soixante-huit ans, mais il a la goutte, et il est sujet à une colique nephretique, il a le visage décharné, le teint verdâtre et qui menace ruine : il fait marnier sa terre, et il compte que de quinze ans entiers il ne sera obligé de la fumer ; il plante un jeune bois, et il espere qu'en moins de vingt années il luy donnera un beau couvert. Il fait bâtir dans la rue\*\* une maison de pierre de taille, rafermie



dans les encognures par des mains de fer, et dont il assure en toussant et avec une voix frêle et débile, qu'on ne verra jamais la fin; il se promène tous les jours dans ses ateliers sur le bras d'un valet qui le soulage, il montre à ses amis ce qu'il a fait, et il leur dit ce qu'il a dessein de faire. Ce n'est pas pour ses enfans qu'il bâtit, car il n'en a point, ny pour ses héritiers, personnes viles et qui se sont broüillées avec luy : c'est pour luy seul, et il mourra demain.

¶ *Antagoras* a un visage trivial et populaire, un suisse de paroisse ou le saint de pierre qui orne le grand autel n'est pas mieux connu que luy de toute la multitude : il parcourt le matin toutes les chambres et tous les greffes d'un parlement, et le soir les ruës et les carrefours d'une ville; il plaide depuis quarante ans, plus proche de sortir de la vie que de sortir d'affaires : il n'y a point eu au Palais depuis tout ce temps de causes celebres ou de procédures longues et embroüillées où il n'ait du moins intervenu; aussi a-t-il un nom fait pour remplir la bouche de l'avocat, et qui s'accorde avec le demandeur ou le défendeur comme le substantif et l'adjectif. Parent de tous et haï de tous, il n'y a gueres de familles dont il ne se plaigne et qui ne se plaignent de luy : appliqué successivement à saisir une terre, à s'opposer au sceau, à se servir d'un *committimus* ou à mettre un arrest à execution, outre qu'il as-

siste chaque jour à quelques assemblées de créanciers ; par tout syndic de directions, et perdant à toutes les banqueroutes, il a des heures de reste pour ses visites ; vieil meuble de ruelle, où il parle procès et dit des nouvelles : vous l'avez laissé dans une maison au Marais, vous le retrouvez au grand Faubourg, où il vous a prévenu, et où déjà il redit ses nouvelles et son procès : si vous plaidez vous-même, et que vous alliez le lendemain à la pointe de jour chez l'un de vos juges pour le solliciter, le juge attend pour vous donner audience qu'Antagoras soit expédié.

¶ Tels hommes passent une longue vie à se défendre des uns et à nuire aux autres, et ils meurent consumés de vieillesse, après avoir causé autant de maux qu'ils en ont soufferts.

¶ Il faut des saisies de terre et des enlevemens de meubles, des prisons et des supplices, je l'avouë ; mais, justice, loix et besoins à part, ce m'est une chose toujours nouvelle de contempler avec quelle ferocité les hommes traitent d'autres hommes.

¶ L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlez du soleil, attachez à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible ; ils ont comme une voix articulée, et quand ils se levent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine,

et en effet ils sont des hommes; il se retirent la nuit dans des tanieres où ils vivent de pain noir, d'eau et de racine : ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé.

¶ *Don Fernand*, dans sa province, est oisif, ignorant, médisant, querelleux, fourbe, intemperant, impertinent; mais il tire l'épée contre ses voisins, et pour un rien il expose sa vie; il a tué des hommes, il sera tué.

¶ Le noble de province, inutile à sa patrie, à sa famille et à luy-même; souvent sans toit, sans habits et sans aucun mérite, repete dix fois le jour qu'il est gentilhomme, traite les fourrures et les mortiers de bourgeoisie, occupé toute sa vie de ses parchemins et de ses titres qu'il ne changeroit pas contre les masses d'un chancelier.

¶ Il se fait généralement dans tous les hommes des combinaisons infinies de la puissance, de la faveur, du génie, des richesses, des dignitez, de la noblesse, de la force, de l'industrie, de la capacité, de la vertu, du vice, de la foiblesse, de la stupidité, de la pauvreté, de l'impuissance, de la roture et de la bassesse : ces choses, mêlées ensemble en mille manieres différentes et compensées l'une par l'autre en divers sujets, forment

aussi les divers états et les différentes conditions. Les hommes, d'ailleurs, qui tous savent le fort et le faible les uns des autres, agissent aussi réciproquement comme ils croient le devoir faire, connaissent ceux qui leur sont égaux, sentent la supériorité que quelques-uns ont sur eux, et celle qu'ils ont sur quelques autres; et de là naissent entr'eux ou la formalité, où le respect et la déférence, ou la fierté et le mépris : de cette source vient que dans les endroits publics, et où le monde se rassemble, on se trouve à tous momens entre celui que l'on cherche à aborder ou à saluer et cet autre que l'on feint de ne pas connaître et dont l'on veut encore moins se laisser joindre; que l'on se fait honneur de l'un et qu'on a honte de l'autre; qu'il arrive même que celui dont vous vous faites honneur, et que vous voulez retenir, est celui aussi qui est embarrassé de vous, et qui vous quitte; et que le même est souvent celui qui rougit d'autrui et dont on rougit, qui dédaigne icy et qui là est dédaigné; il est encore assez ordinaire de mépriser qui nous méprise. Quelle misère! et puis qu'il est vrai que dans un si étrange commerce, ce que l'on pense gagner d'un côté on le perd de l'autre, ne reviendrait-il pas au même de renoncer à toute hauteur et à toute fierté, qui convient si peu aux faibles hommes, et de composer ensemble, de se traiter tous avec une mutuelle bonté,

qui, avec l'avantage de n'être jamais mortifié, nous procureroit un aussi grand bien que celui de ne mortifier personne?

¶ Bien loin de s'effrayer, ou de rougir même du nom de philosophe, il n'y a personne au monde qui ne dût avoir une forte teinture de philosophie<sup>1</sup> : elle convient à tout le monde, la pratique en est utile à tous les âges, à tous les sexes et à toutes les conditions; elle nous console du bonheur d'autrui, des indignes préférences, des mauvais succès, du declin de nos forces ou de nôtre beauté; elle nous arme contre la pauvreté, la vieillesse, la maladie et la mort, contre les sots et les mauvais railleurs; elle nous fait vivre sans une femme, ou nous fait supporter celle avec qui nous vivons.

¶ Les hommes en un même jour ouvrent leur ame à de petites joyes et se laissent dominer par de petits chagrins; rien n'est plus inégal et moins suivi que ce qui se passe en si peu de temps dans leur cœur et dans leur esprit. Le remede à ce mal est de n'estimer les choses du monde précisément que ce qu'elles valent.

¶ Il est aussi difficile de trouver un homme vain qui se croye assez heureux, qu'un homme modeste qui se croye trop malheureux.

¶ Le destin du vigneron, du soldat et du tail-

1. L'on ne peut plus entendre que celle qui est dépendante de la religion chrétienne.

leur de pierre m'empêche de m'estimer malheureux par la fortune des princes ou des ministres qui me manque.

¶ Il n'y a pour l'homme qu'un vray malheur, qui est de se trouver en faute et d'avoir quelque chose à se reprocher.

¶ La plupart des hommes, pour arriver à leurs fins, sont plus capables d'un grand effort que d'une longue perseverance : leur paresse ou leur inconstance leur fait perdre le fruit des meilleurs commencemens ; ils se laissent souvent devancer par d'autres qui sont partis après eux, et qui marchent lentement, mais constamment.

¶ J'ose presque assurer que les hommes savent encore mieux prendre des mesures que les suivre, résoudre ce qu'il faut faire et ce qu'il faut dire, que de faire ou de dire ce qu'il faut : on se propose fermement, dans une affaire qu'on negocie, de taire une certaine chose, et ensuite, ou par passion, ou par une intemperance de langue, ou dans la chaleur de l'entretien, c'est la première qui échape.

¶ Les hommes agissent mollement dans les choses qui sont de leur devoir, pendant qu'ils se font un mérite, ou plutôt une vanité, de s'empresser pour celles qui leur sont étrangères, et qui ne conviennent ny à leur état ny à leur caractere.

La difference d'un homme qui se revêt d'un caractere étranger à luy-même, quand il rentre dans le sien, est celle d'un masque à un visage.

¶ *Thelephe* a de l'esprit, mais dix fois moins, de compte fait, qu'il ne présume d'en avoir : il est donc, dans ce qu'il dit, dans ce qu'il fait, dans ce qu'il médite et ce qu'il projette, dix fois au delà de ce qu'il a d'esprit, il n'est donc jamais dans ce qu'il a de force et d'étenduë; ce raisonnement est juste : il a comme une barriere qui le ferme, et qui devrait l'avertir de s'arrêter en deçà; mais il passe outre, il se jette hors de sa sphere; il trouve luy-même son endroit foible, et se montre par cet endroit; il parle de ce qu'il ne sçait point et de ce qu'il sçait mal; il entreprend au dessus de son pouvoir, il desire au delà de sa portée; il s'égale à ce qu'il y a de meilleur en tout genre; il a du bon et du louable qu'il offusque par l'affectation du grand ou du merveilleux; on voit clairement ce qu'il n'est pas, et il faut deviner ce qu'il est en effet. C'est un homme qui ne se mesure point, qui ne se connoît point : son caractere est de ne sçavoir pas se renfermer dans celui qui luy est propre, et qui est le sien.

¶ L'homme du meilleur esprit est inégal; il souffre des accroissemens et des diminutions; il entre en verve, mais il en sort : alors, s'il est sage, il parle peu, il n'écrit point, il ne cherche point à imaginer ny à plaire.

Chante-t-on avec un rhume? ne faut-il pas attendre que la voix revienne?

Le sot est *automate*, il est machine, il est ressort, le poids l'emporte, le fait mouvoir, le fait tourner et toujours, et dans le même sens, et avec la même égalité; il est uniforme, il ne se dément point : qui l'a vû une fois l'a vû dans tous les instans et dans toutes les periodes de sa vie; c'est tout au plus le bœuf qui meugle ou le merle qui sifle, il est fixé et déterminé par sa nature, et j'ose dire par son espece : ce qui paroît le moins en luy, c'est son ame; elle n'agit point, elle ne s'exerce point, elle se repose.

¶ Le sot ne meurt point, ou, si cela luy arrive selon nôtre maniere de parler, il est vray de dire qu'il gagne à mourir, et que, dans ce moment où les autres meurent, il commence à vivre; son ame alors pense, raisonne, infere, conclut, juge, prévoit, fait précisément tout ce qu'elle ne faisoit point; elle se trouve dégagée d'une masse de chair où elle étoit comme ensevelie sans fonction, sans mouvement, sans aucun du moins qui fût digne d'elle; je dirois presque qu'elle rougit de son propre corps et des organes brutes et imparfaits ausquels elle s'est vûë attachée si long-temps, et dont elle n'a pû faire qu'un sot ou qu'un stupide; elle va d'égal avec les grandes ames, avec celles qui font les bonnes têtes ou les hommes d'esprit. L'ame d'*Alain* ne

•



se démêle plus d'avec celles du grand CONDÉ, de RICHELIEU, de PASCAL et de LINGENDES.

¶ La fausse délicatesse dans les actions libres, dans les mœurs ou dans la conduite, n'est pas ainsi nommée parce qu'elle est feinte, mais parce qu'en effet elle s'exerce sur des choses et en des occasions qui n'en méritent point. La fausse délicatesse de goût et de complexion n'est telle, au contraire, que parce qu'elle est feinte ou affectée : c'est *Emilie* qui crie de toute sa force sur un petit peril qui ne luy fait pas de peur ; c'est une autre qui, par mignardise, palit à la vûë d'une souris, ou qui veut aimer les violettes et s'évanoûit aux tubeuses.

¶ Qui oseroit se promettre de contenter les hommes ? Un prince, quelque bon et quelque puissant qu'il fût, voudroit-il l'entreprendre ? Qu'il l'essaye, qu'il se fasse luy-même une affaire de leurs plaisirs ; qu'il ouvre son palais à ses courtisans, qu'il les admette jusques dans son domestique, que dans des lieux dont la vûë seule est un spectacle il leur fasse voir d'autres spectacles, qu'il leur donne le choix des jeux, des concerts et de tous les rafraichissemens, qu'il y ajoûte une chere splendide et une entiere liberté, qu'il entre avec eux en société des mêmes amusemens, que le grand homme devienne aimable et que le heros soit humain et familier, il n'aura pas assez fait. Les hommes s'ennuyent enfin des

mêmes choses qui les ont charmez dans leurs commencemens; ils deserteroient la *table des dieux*, et le *nectar* avec le temps leur devient insipide; ils n'hésitent pas de critiquer des choses qui sont parfaites; il y entre de la vanité et une mauvaise délicatesse; leur goût, si on les en croit, est encore au delà de toute l'affectation qu'on auroit à les satisfaire et d'une dépense toute royale que l'on feroit pour y réussir; il s'y mêle de la malignité, qui va jusques à vouloir affoiblir dans les autres la joye qu'ils auroient de les rendre contens. Ces mêmes gens, pour l'ordinaire si flatteurs et si complaisans, peuvent se démentir; quelquefois on ne les reconnoît plus, et l'on voit l'homme jusques dans le courtisan.

¶ L'affectation dans le geste, dans le parler et dans les manieres, est souvent une suite de l'oisiveté ou de l'indifférence, et il semble qu'un grand attachement ou de serieuses affaires jettent l'homme dans son naturel.

¶ Les hommes n'ont point de caracteres, ou, s'ils en ont, c'est celuy de n'en avoir aucun qui soit suivi, qui ne se démente point et où ils soient reconnoissables; ils souffrent beaucoup à être toujours les mêmes, à perseverer dans la regle ou dans le desordre, et, s'ils se délassent quelquefois d'une vertu par une autre vertu, ils se dégoûtent plus souvent d'un vice par un autre vice; ils ont des passions contraires et des foibles qui se

contredisent ; il leur coûte moins de joindre les extrêmes que d'avoir une conduite dont une partie naisse de l'autre ; ennemis de la moderation, ils outrent toutes choses, les bonnes et les mauvaises, dont ne pouvant ensuite supporter l'excès, ils l'adoucissent par le changement. *Adraste* étoit si corrompu et si libertin, qu'il luy a été moins difficile de suivre la mode et se faire devot ; il luy eût coûté davantage d'être homme de bien.

¶ D'où vient que les mêmes hommes, qui ont un flegme tout prêt pour recevoir indifferemment les plus grands desastres, s'échappent et ont une bile intarissable sur les plus petits inconveniens ? Ce n'est pas sagesse en eux qu'une telle conduite, car la vertu est égale et ne se dément point : c'est donc un vice, et quel autre que la vanité, qui ne se réveille et ne se recherche que dans les événemens où il y a de quoy faire parler le monde et beaucoup à gagner pour elle, mais qui se neglige sur tout le reste ?

¶ L'on se repent rarement de parler peu, très-souvent de trop parler : maxime usée et triviale que tout le monde sçait et que tout le monde ne pratique pas.

¶ C'est se vanter contre soy-même, et donner un trop grand avantage à ses ennemis, que de leur imputer des choses qui ne sont pas vrayes et de mentir pour les décrier.

¶ Si l'homme sçavoit rougir de soy, quels crimes non seulement cachez, mais publics et connus, ne s'épargneroit-il pas!

¶ Si certains hommes ne vont pas dans le bien jusques où ils pourroient aller, c'est par le vice de leur premiere instruction.

¶ Il y a dans quelques hommes une certaine mediocrité d'esprit qui contribuë à les rendre sages. •

¶ Il faut aux enfans les verges et la ferule; il faut aux hommes faits une couronne, un sceptre, un mortier, des fourrures, des faisceaux, des timbales, des hoquetons. La raison et la justice dénuées de tous leurs ornemens ny ne persuadent ny n'intimident : l'homme, qui est esprit, se mene par les yeux et les oreilles.

¶ *Timon*, ou le misantrope, peut avoir l'ame austere et farouche, mais exterieurement il est civil et *ceremonieux*; il ne s'échape pas, il ne s'apprivoise pas avec les hommes; au contraire, il les traite honnêtement et serieusement, il employe à leur égard tout ce qui peut éloigner leur familiarité, il ne veut pas les mieux connoître ny s'en faire des amis, semblable en ce sens à une femme qui est en visite chez une autre femme.

¶ La raison tient de la verité, elle est une; l'on n'y arrive que par un chemin, et l'on s'en écarte par mille; l'étude de la sagesse a moins d'étenduë que celle que l'on feroit des sots et des impertinens. Celuy qui n'a

vû que des hommes polis et raisonnables, ou ne connoît pas l'homme, ou ne le connoît qu'à demy; quelque diversité qui se trouve dans les complexions ou dans les mœurs, le commerce du monde et la politesse donnent les mêmes apparences, font qu'on se ressemble les uns aux autres par des dehors qui plaisent réciproquement, qui semblent communs à tous, et qui font croire qu'il n'y a rien ailleurs qui ne s'y rapporte. Celui, au contraire, qui se jette dans le peuple ou dans la province y fait bien-tôt, s'il a des yeux, d'étranges découvertes, y voit des choses qui luy sont nouvelles, dont il ne se doutoit pas, dont il ne pouvoit avoir le moindre soupçon; il avance par des expériences continues dans la connoissance de l'humanité, il calcule presque en combien de manières différentes l'homme peut être insupportable.

¶ Après avoir meurement approfondi les hommes et connu le faux de leurs pensées, de leurs sentimens, de leurs goûts et de leurs affections, l'on est réduit à dire qu'il y a moins à perdre pour eux par l'inconstance que par l'opiniâtreté.

¶ Combien d'ames foibles, molles et indifférentes, sans de grands défauts, et qui puissent fournir à la satire! Combien de sortes de ridicules répandus parmi les hommes, mais qui, par leur singularité, ne tirent point à conséquence et ne sont d'aucune ressource

pour l'instruction et pour la morale ! Ce sont des vices  
uniques qui ne sont pas contagieux et qui sont moins  
de l'humanité que de la personne.





## DES JUGEMENS

**R**IEN ne ressemble plus à la vive persuasion que le mauvais entêtement : de là les partis, les cabales, les heresies.

¶ L'on ne pense pas toujours constamment d'un même sujet : l'entêtement et le dégoût se suivent de près.

¶ Les grandes choses étonnent, et les petites rebutent; nous nous apprivoisons avec les unes et les autres par l'habitude.

¶ Deux choses toutes contraires nous préviennent également, l'habitude et la nouveauté.

¶ Il n'y a rien de plus bas et qui convienne mieux au peuple que de parler en des termes magnifiques de ceux mêmes dont l'on pensoit très-modestement avant leur élévation.

¶ La faveur des princes n'exclut pas le mérite, et ne le suppose pas aussi.

¶ Il est étonnant qu'avec tout l'orgueil dont nous sommes gonflés et la haute opinion que nous avons de nous-mêmes et de la bonté de notre jugement, nous néglignons de nous en servir pour prononcer sur le mérite des autres ; la vogue, la faveur populaire, celle du prince, nous entraînent comme un torrent : nous louons ce qui est loué bien plus que ce qui est louable.

¶ Je ne sçay s'il y a rien au monde qui coûte davantage à approuver et à louer que ce qui est plus digne d'approbation et de louange, et si la vertu, le mérite, la beauté, les bonnes actions, les beaux ouvrages, ont un effet plus naturel et plus sûr que l'envie, la jalousie et l'antipathie. Ce n'est pas d'un saint dont un devot<sup>1</sup> sçait dire du bien, mais d'un autre devot. Si une belle femme approuve la beauté d'une autre femme, on peut conclure qu'elle a mieux que ce qu'elle approuve ; si un poëte louë les vers d'un autre poëte, il y a à parier qu'ils sont mauvais et sans consequence.

¶ Les hommes ne se goûtent qu'à peine les uns les autres, n'ont qu'une foible pente à s'approuver réciproquement : action, conduite, pensée, expression, rien ne plaît, rien ne contente ; ils substituent, à la place de ce qu'on leur recite, de ce qu'on leur dit ou de ce

1. Faux devot.



qu'on leur lit, ce qu'ils auroient fait eux-mêmes en pareille conjoncture, ce qu'ils penseroient ou ce qu'ils écriroient sur un tel sujet, et ils sont si pleins de leurs idées qu'il n'y a plus de place pour celles d'autrui.

¶ Le commun des hommes est si enclin au dérèglement et à la bagatelle, et le monde est si plein d'exemples ou pernicious ou ridicules, que je croirois assez que l'esprit de singularité, s'il pouvoit avoir ses bornes et ne pas aller trop loin, approcheroit fort de la droite raison et d'une conduite régulière.

Il faut faire comme les autres : maxime suspecte, qui signifie presque toujours : il faut mal faire, dès qu'on l'étend au delà de ces choses purement extérieures qui n'ont pas de suite, qui dépendent de l'usage, de la mode ou des bien-séances.

¶ Si les hommes sont hommes plutôt qu'ours et pantheres, s'ils sont équitables, s'ils se font justice à eux-mêmes et qu'ils la rendent aux autres, que deviennent les loix, leur texte et le prodigieux accablement de leurs commentaires? que devient le *petitoire* et le *possessoire*, et tout ce qu'on appelle jurisprudence? où se reduisent même ceux qui doivent tout leur relief et toute leur enflure à l'autorité où ils sont établis de faire valoir ces mêmes loix? Si ces mêmes hommes ont de la droiture et de la sincérité, s'ils sont guéris de la prévention, où sont évanouies les disputes de l'école, la

scolastique et les controverses? S'ils sont temperans, chastes et moderez, que leur sert le mysterieux jargon de la medecine, et qui est une mine d'or pour ceux qui s'avisent de le parler? Legistes, docteurs, medecins, quelle chûte pour vous si nous pouvions tous nous donner le mot de devenir sages!

De combien de grands hommes, dans les differens exercices de la paix et de la guerre, auroit-on dû se passer! A quel point de perfection et de raffinement n'a-t-on pas porté de certains arts et de certaines sciences qui ne devoient point être necessaires, et qui sont dans le monde comme des remedes à tous les maux, dont nôtre malice est l'unique source!

Que de choses depuis VARRON que Varron a ignorées! Ne nous suffiroit-il pas même de n'être sçavant que comme PLATON ou comme SOCRATE?

¶ Tel à un sermon, à une musique ou dans une gallerie de peinture, a entendu à sa droite et à sa gauche, sur une chose précisément la même, des sentimens précisément opposez : cela me feroit dire volontiers que l'on peut hazarder dans tout genre d'ouvrages d'y mettre le bon et le mauvais; le bon plaît aux uns, et le mauvais aux autres; l'on ne risque gueres davantage d'y mettre le pire, il a ses partisans.

¶ Le phœnix de la poésie *chantante* renaît de ses cendres, il a vû mourir et revivre sa reputation en un

même jour; ce juge même si infaillible et si ferme dans ses jugemens, le public, a varié sur son sujet : ou il se trompe ou il s'est trompé; celui qui prononceroit aujourd'huy que Q\*\*, en un certain genre, est mauvais poëte parleroit presque aussi mal que s'il eût dit il y a quelque temps : *il est bon poëte.*

¶ C. P. étoit riche, et C. N. ne l'étoit pas; la *Pucelle* et *Rodogune* méritoient chacune une autre aventure : ainsi l'on a toujours demandé pourquoy dans telle ou telle profession celui-cy avoit fait sa fortune, et cet autre l'avoit manquée; et en cela les hommes cherchent la raison de leurs propres caprices, qui, dans les conjonctures pressantes de leurs affaires, de leurs plaisirs, de leur santé et de leur vie, leur font souvent laisser les meilleurs et prendre les pires.

¶ La condition des comediens étoit infame chez les Romains et honorable chez les Grecs : qu'est-elle chez nous? On pense d'eux comme les Romains, on vit avec eux comme les Grecs.

¶ Il suffisoit à *Bathylle* d'être pantomime pour être couru des dames romaines, à *Rhoé* de danser au theatre, à *Roscie* et à *Nerine* de représenter dans les chœurs, pour s'attirer une foule d'amans. La vanité et l'audace, suites d'une trop grande puissance, avoient ôté aux Romains le goût du secret et du mystere; ils se plaisoient à faire du theatre public celui de leurs amours;

ils n'étoient point jaloux de l'amphitheatre, et partageoient avec la multitude les charmes de leurs maîtresses ; leur goût n'alloit qu'à laisser voir qu'ils aimoient, non pas une belle personne ou une excellente comedienne, mais une comedienne.

¶ Rien ne découvre mieux dans quelle disposition sont les hommes à l'égard des sciences et des belles lettres, et de quelle utilité ils les croient dans la republique, que le prix qu'ils y ont mis et l'idée qu'ils se forment de ceux qui ont pris le parti de les cultiver. Il n'y a point d'art si mécanique ny de si vile condition où les avantages ne soient plus sûrs, plus prompts et plus solides. Le comedien couché dans son carosse jette de la bouë au visage de CORNEILLE qui est à pied. Chez plusieurs, sçavant et pedant sont synonymes.

¶ Souvent, où le riche parle et parle de doctrine, c'est aux doctes à se taire, à écouter, à applaudir, s'ils veulent du moins ne passer que pour doctes.

¶ Il y a une sorte de hardiesse à soutenir devant certains esprits la honte de l'érudition : l'on trouve chez eux une prévention toute établie contre les sçavans, à qui ils ôtent les manieres du monde, le sçavoir vivre, l'esprit de societé, et qu'ils renvoient ainsi dépouillez à leur cabinet et à leurs livres. Comme l'ignorance est un état paisible et qui ne coûte aucune peine, l'on s'y range en foule, et elle forme à la cour et à la

ville un nombreux parti qui l'emporte sur celui des sçavans. S'ils alleguent en leur faveur les noms d'ESTRÉES, de HARLAY, BOSSUET, SEGUIER, MONTAUSIER, WARDES, CHEVREUSE, NOVION, LA MOIGNON, SCUDERY<sup>1</sup>, PELISSON, et de tant d'autres personnages également doctes et polis; s'ils osent même citer les grands noms de CHARTRES, de CONDÉ, de CONTI, de BOURBON, du MAINE, de VENDÔME, comme de princes qui ont sçû joindre aux plus belles et aux plus hautes connoissances et l'atticisme des Grecs et l'urbanité des Romains, l'on ne feint point de leur dire que ce sont des exemples singuliers; et s'ils ont recours à de solides raisons, elles sont foibles contre la voix de la multitude. Il semble néanmoins que l'on devroit décider sur cela avec plus de précaution, et se donner seulement la peine de douter si ce même esprit, qui fait faire de si grands progrès dans les sciences, qui fait bien penser, bien juger, bien parler et bien écrire, ne pourroit point encore servir à être poli.

Il faut très-peu de fonds pour la politesse dans les manieres; il en faut beaucoup pour celle de l'esprit.

¶ « Il est sçavant, dit un politique, il est donc incapable d'affaires, je ne luy confierois l'état de ma garde-robe; » et il a raison. OSSAT, XIMENES, RICHELIEU, étoient sçavans: étoient-ils habiles? ont-ils passé pour

1. M<sup>lle</sup> de Scudery.

de bons ministres? « Il sçait le grec, continuë l'homme d'Etat, c'est un grimaud, c'est un philosophe. » Et en effet, une fruitiere à Athenes selon les apparences parloit grec, et par cette raison étoit philosophe : les BRIGNONS, les LAMOIGNONS, étoient de purs grimauds, qui en peut douter? ils sçavoient le grec. Quelle vision, quel délire au grand, au sage, au judicieux ANTONIN! de dire *qu'alors les peuples seroient heureux si l'empereur philosophoit, ou si le philosophe ou le grimaud venoit à l'empire.*

Les langues sont la clef ou l'entrée des sciences, et rien davantage; le mépris des unes tombe sur les autres : il ne s'agit point si les langues sont anciennes ou nouvelles, mortes ou vivantes, mais si elles sont grossieres ou polies, si les livres qu'elles ont formez sont d'un bon ou d'un mauvais goût. Supposons que nôtre langue pût un jour avoir le sort de la grecque et de la latine : seroit-on pedant, quelques siecles après qu'on ne la parleroit plus, pour lire MOLIERE ou LA FONTAINE?

¶ Je nomme *Euripile*, et vous dites : c'est un bel esprit; vous dites aussi de celui qui travaille une poutre : il est charpentier, et de celui qui refait un mur : il est maçon. Je vous demande quel est l'atelier où travaille cet homme de métier, ce bel esprit? quelle est son enseigne? à quel habit le reconnoît-on? quels sont

ses outils? est-ce le coin, sont-ce le marteau ou l'enclume? où fend-il, où cogne-t-il son ouvrage, où l'expose-t-il en vente? Un ouvrier se pique d'être ouvrier; Euripile se pique-t-il d'être bel esprit? S'il est tel, vous me peignez un fat qui met l'esprit en roture, une ame vile et mécanique, à qui ny ce qui est beau ny ce qui est esprit ne sçauroient s'appliquer serieusement; et s'il est vray qu'il ne se pique de rien, je vous entends: c'est un homme sage et qui a de l'esprit. Ne dites-vous pas encore du sçavantasse: il est bel esprit, et ainsi du mauvais poëte? Mais vous-même vous croyez-vous sans aucun esprit? et si vous en avez, c'est sans doute de celui qui est beau et convenable? vous voilà donc un bel esprit, ou s'il s'en faut peu que vous ne preniez ce nom pour une injure? Continuez, j'y consens, de le donner à Euripile, et d'employer cette ironie, comme les sots, sans le moindre discernement, ou comme les ignorans, qu'elle console d'une certaine culture qui leur manque et qu'ils ne voyent que dans les autres.

¶ Qu'on ne me parle jamais d'ancre, de papier, de plume, de style, d'imprimeur, d'imprimerie; qu'on ne se hazarde plus de me dire: « Vous écrivez si bien, *Antisthene*, continuez d'écrire; ne verrons-nous point de vous un *in folio*? traitez de toutes les vertus et de tous les vices dans un ouvrage suivi, methodique, qui n'ait

point de fin. » Ils devoient ajoûter : et nul cours. Je renonce à tout ce qui a été, qui est et qui sera livre. *Berylle* tombe en syncope à la vûë d'un chat, et moy à la vûë d'un livre. Suis-je mieux nourri et plus lourdement vêtu, suis-je dans ma chambre à l'abri du nord, ay-je un lit de plumes, après vingt ans entiers qu'on me debite dans la place ? J'ay un grand nom, dites-vous, et beaucoup de gloire : dites que j'ay beaucoup de vent qui ne sert à rien ; ay-je un grain de ce métal qui procure toutes choses ? Le vil praticien grossit son memoire, se fait rembourser des frais qu'il n'avance pas, et il a pour gendre un comte ou un magistrat. Un homme *rouge* ou *feuille-morte* devient commis, et bien-tôt, plus riche que son maître, il le laisse dans la roture, et avec de l'argent il devient noble. B\*\* s'enrichit à montrer dans un cercle des marionnettes, BB\*\* à vendre en bouteille l'eau de la riviere. Un autre charlatan arrive icy de delà les monts avec une malle : il n'est pas déchargé, que les pensions courent, et il est prêt de retourner d'où il arrive avec des mulets et des fourgons. *Mercur*e est *Mercur*e, et rien davantage, et l'or ne peut payer ses mediations et ses intrigues ; on y ajoûte la faveur et les distinctions. Et sans parler que des gains licites, on paye au thuillier sa thuille, et à l'ouvrier son temps et son ouvrage : paye-t-on à un auteur ce qu'il pense et ce qu'il écrit ? et s'il pense très-bien, le paye-t-on très-



largement? se meuble-t-il, s'annoblit-il à force de penser et d'écrire juste? Il faut que les hommes soient habillez, qu'ils soient rasez, il faut que, retirez dans leurs maisons ils ayent une porte qui ferme bien; est-il nécessaire qu'ils soient instruits? « Folie, simplicité, imbecillité! continuë Antisthene, de mettre l'enseigne d'auteur ou de philosophe : avoir, s'il se peut, un *office lucratif*, qui rende la vie aimable, qui fasse prêter à ses amis, et donner à ceux qui ne peuvent rendre; écrire alors par jeu, par oisiveté, et comme *Tityre* sifle ou joué de la flûte; cela, ou rien : j'écris à ces conditions, et je cede ainsi à la violence de ceux qui me prennent à la gorge et me disent : vous écrirez. Ils liront pour titre de mon nouveau livre : DU BEAU, DU BON, DU VRAY, DES IDÉES, DU PREMIER PRINCIPE, par *Antisthene, vendeur de marée.* »

¶ Si les ambassadeurs des princes étrangers étoient des singes instruits à marcher sur leurs pieds de derriere et à se faire entendre par interprète, nous ne pourrions pas marquer un plus grand étonnement que celui que nous donne la justesse de leurs réponses et le bon sens qui paroît quelquefois dans leurs discours. La prévention du país, jointe à l'orgueil de la nation, nous fait oublier que la raison est de tous les climats, et que l'on pense juste par tout où il y a des hommes; nous n'aimerions pas à être traités ainsi de ceux que nous

appelons barbares; et s'il y a en nous quelque barbarie, elle consiste à être épouvanté de voir d'autres peuples raisonner comme nous.

Tous les étrangers ne sont pas barbares, et tous nos compatriotes ne sont pas civilisés; de même toute campagne n'est pas agreste<sup>1</sup>, et toute ville n'est pas polie : il y a dans l'Europe un endroit d'une province maritime d'un grand royaume, où le villageois est doux et insinuant, le bourgeois, au contraire, et le magistrat grossier, et dont la rusticité est héréditaire.

¶ Avec un langage si pur, une si grande recherche dans nos habits, des mœurs si cultivées, de si belles loix et un visage blanc, nous sommes barbares pour quelques peuples.

¶ Si nous entendions dire des Orientaux qu'ils boivent ordinairement d'une liqueur qui leur monte à la tête, leur fait perdre la raison et les fait vomir, nous dirions : cela est bien barbare.

¶ Ce prelat se montre peu à la cour, il n'est de nul commerce, on ne le voit point avec des femmes; il ne joue ny à grande ny à petite prime, il n'assiste ny aux fêtes ny aux spectacles, il n'est point homme de cabale et il n'a point l'esprit d'intrigue; toujours dans son évêché, où il fait une résidence continuelle, il ne songe qu'à instruire son peuple par la parole et à

1. Ce terme s'entend icy metaphoriquement.

- l'édifier par son exemple ; il consume son bien en des aumônes et son corps par la penitence ; il n'a que l'esprit de regularité, et il est imitateur du zele et de la pieté des apôtres. Les temps sont changez, et il est menacé sous ce regne d'un titre plus éminent.

¶ Ne pourroit-on point faire comprendre aux personnes d'un certain caractere et d'une profession serieuse, pour ne rien dire de plus, qu'ils ne sont point obligez à faire dire d'eux qu'ils jouent, qu'ils chantent et qu'ils badinent comme les autres hommes, et qu'à les voir si plaisans et si agreables, on ne croiroit point qu'ils fussent d'ailleurs si reguliers et si severes? oseroit-on même leur insinuer qu'ils s'éloignent par de telles manieres de la politesse dont ils se piquent ; qu'elle assortit, au contraire, et conforme les dehors aux conditions ; qu'elle évite le contraste et de montrer le même homme sous des figures differentes, et qui font de luy un composé bizarre ou un grotesque ?

¶ Il ne faut pas juger des hommes comme d'un tableau ou d'une figure, sur une seule et premiere vûe ; il y a un interieur et un cœur qu'il faut approfondir : le voile de la modestie couvre le mérite, et le masque de l'hipocrisie cache la malignité ; il n'y a qu'un très-petit nombre de connoisseurs qui discerne et qui soit en droit de prononcer ; ce n'est que peu à peu, et forcez même par le temps et les occasions, que la vertu par-

faite et le vice consommé viennent enfin à se déclarer.

## FRAGMENT.

¶ ..... « Il disoit que l'esprit dans cette belle per-  
« sonne étoit un diamant bien mis en œuvre, et con-  
« tinuant de parler d'elle. C'est, ajoûtoit-il, comme  
« une nuance de raison et d'agrément qui occupe les  
« yeux et le cœur de ceux qui luy parlent, on ne sçait  
« si on l'aime ou si on l'admire; il y a en elle de quoy  
« faire une parfaite amie, il y a aussi de quoy vous  
« mener plus loin que l'amitié : trop jeune et trop  
« fleurie pour ne pas plaire, mais trop modeste pour  
« songer à plaire, elle ne tient compte aux hommes  
« que de leur mérite, et ne croit avoir que des amis :  
« pleine de vivacitez et capable de sentimens, elle sur-  
« prend et elle interesse; et sans rien ignorer de ce  
« qui peut entrer de plus délicat et de plus fin dans les  
« conversations, elle a encore ces saillies heureuses  
« qui, entr'autres plaisirs qu'elles font, dispensent tou-  
« jours de la repliche : elle vous parle comme celle  
« qui n'est pas sçavante, qui doute et qui cherche à  
« s'éclaircir, et elle vous écoute comme celle qui sçait  
« beaucoup, qui connoît le prix de ce que vous luy  
« dites, et auprès de qui vous ne perdez rien de  
« ce qui vous échape. Loin de s'appliquer à vous

« contredire avec esprit, et d'imiter *Elvire*, qui aime  
« mieux passer pour une femme vive que marquer  
« du bon sens et de la justesse, elle s'approprie vos  
« sentimens, elle les croit siens, elle les entend, elle  
« les embellit, vous êtes content de vous d'avoir pensé  
« si bien et d'avoir mieux dit encore que vous n'aviez  
« crû. Elle est toujours au dessus de la vanité, soit  
« qu'elle parle, soit qu'elle écrive, elle oublie les  
« traits où il faut des raisons, elle a déjà compris que  
« la simplicité est éloquence. S'il s'agit de servir quel-  
« qu'un et de vous jeter dans les mêmes intérêts,  
« laissant à *Elvire* les jolis discours et les belles lettres  
« qu'elle met à tous usages, *Artenice* n'emploie auprès  
« de vous que la sincérité, l'ardeur, l'empressement et  
« la persuasion. Ce qui domine en elle, c'est le plaisir  
« de la lecture, avec le goût des personnes de nom et  
« de reputation, moins pour en être connuë que pour  
« les connoître : on peut la louer d'avance de toute la  
« sagesse qu'elle aura un jour, et de tout le mérite  
« qu'elle se prépare par les années, puisqu'avec une  
« bonne conduite elle a de meilleures intentions, des  
« principes sûrs, utiles à celles qui sont comme elle  
« exposées aux soins et à la flatterie ; et qu'étant assez  
« particuliere sans pourtant être farouche, ayant même  
« un peu de penchant pour la retraite, il ne luy sçau-  
« roit peut-être manquer que les occasions, ou ce qu'on

« appelle un grand theatre pour y faire briller toutes  
« ses vertus. »

¶ Une belle femme est aimable dans son naturel, elle ne perd rien à être negligée, et sans autre parure que celle qu'elle tire de sa beauté et de sa jeunesse : une grace naïve éclatte sur son visage, anime ses moindres actions; il y auroit moins de peril à la voir avec tout l'attirail de l'ajustement et de la mode. De même un homme de bien est respectable par luy-même et indépendamment de tous les dehors dont il voudroit s'aider pour rendre sa personne plus grave et sa vertu plus spécieuse : un air reformé, une modestie outrée, la singularité de l'habit, une ample calotte, n'ajoutent rien à la probité, ne relevent pas le mérite; ils le fardent, et font peut-être qu'il est moins pur et moins ingenu.

Une gravité trop étudiée devient comique : ce sont comme des extremités qui se touchent et dont le milieu est dignité; cela ne s'appelle pas être grave, mais en jouer le personnage : celui qui songe à le devenir ne le sera jamais : ou la gravité n'est point, ou elle est naturelle, et il est moins difficile d'en descendre que d'y monter.

¶ Un homme de talent et de reputation, s'il est chagrin et austere, il effarouche les jeunes gens, les fait

penser mal de la vertu et la leur rend suspecte d'une trop grande reforme et d'une pratique trop ennuyeuse; s'il est au contraire d'un bon commerce, il leur est une leçon utile, il leur apprend qu'on peut vivre gayement et laborieusement, avoir des vûës sérieuses sans renoncer aux plaisirs honnêtes; il leur devient un exemple qu'on peut suivre.

¶ La phisionomie n'est pas une regle qui nous soit donnée pour juger des hommes : elle nous peut servir de conjecture.

¶ L'air spirituel est, dans les hommes, ce que la regularité des traits est dans les femmes; c'est le genre de beauté où les plus vains puissent aspirer.

¶ Un homme qui a beaucoup de mérite et d'esprit, et qui est connu pour tel, n'est pas laid, même avec des traits qui sont difformes; ou, s'il a de la laideur, elle ne fait pas son impression.

¶ Combien d'art pour rentrer dans la nature; combien de temps, de regles, d'attention et de travail pour danser avec la même liberté et la même grace que l'on sçait marcher, pour chanter comme on parle, parler et s'exprimer comme l'on pense, jeter autant de force, de vivacité, de passion et de persuasion dans un discours étudié et que l'on prononce dans le public, qu'on en a quelquefois naturellement et sans préparation dans les entretiens les plus familiers !

¶ Ceux qui, sans nous connoître assez, pensent mal de nous ne nous font pas de tort; ce n'est pas nous qu'ils attaquent, c'est le fantôme de leur imagination.

¶ Il y a de petites regles, des devoirs, des bienséances attachées aux lieux, aux temps, aux personnes, qui ne se devinent point à force d'esprit, et que l'usage apprend sans nulle peine : juger des hommes par les fautes qui leur échappent en ce genre avant qu'ils soient assez instruits, c'est en juger par leurs ongles ou par la pointe de leurs cheveux, c'est vouloir un jour être détrompé.

¶ Je ne sçay s'il est permis de juger des hommes par une faute qui est unique, et si un besoin extrême, ou une violente passion, ou un premier mouvement tirent à consequence.

¶ Le contraire des bruits qui courent des affaires ou des personnes est souvent la verité.

¶ Sans une grande roideur et une continuelle attention à toutes ses paroles, on est exposé à dire en moins d'une heure le ouï et le non sur une même chose ou sur une même personne, déterminé seulement par un esprit de société et de commerce qui entraîne naturellement à ne pas contredire celui-cy et celui-là qui en parlent differemment.

¶ Un homme partial est exposé à de petites mortifications; car, comme il est également impossible que



ceux qu'il favorise soient toujours heureux ou sages, et que ceux contre qui il se declare soient toujours en faute ou malheureux, il naist de là qu'il luy arrive souvent de perdre contenance dans le public, ou par le mauvais succès de ses amis, ou par une nouvelle gloire qu'acquierent ceux qu'il n'aime point.

¶ Un homme sujet à se laisser prévenir, s'il ose remplir une dignité ou seculiere, ou ecclesiastique, est un aveugle qui veut peindre, un muet qui s'est chargé d'une harangue, un sourd qui juge d'une symphonie; foibles images, et qui n'expriment qu'imparfaitement la misere de la prevention : il faut ajoûter qu'elle est un mal desesperé, incurable, qui infecte tous ceux qui s'approchent du malade, qui fait deserter les égaux, les inferieurs, les parens, les amis, jusqu'aux medecins; ils sont bien éloignez de le guérir, s'ils ne peuvent le faire convenir de sa maladie, ny des remedes, qui seroient d'écouter, de douter, de s'informer et de s'éclaircir : les flatteurs, les fourbes, les calomniateurs, ceux qui ne délient leur langue que pour le mensonge et l'interêt, sont les charlatans en qui il se confie, et qui luy font avaler tout ce qui leur plaît; ce sont eux aussi qui l'empoisonnent et qui le tuënt.

¶ La regle de DESCARTES, qui ne veut pas qu'on décide sur les moindres veritez avant qu'elles soient connuës clairement et distinctement, est assez belle et

assez juste pour devoir s'étendre au jugement que l'on fait des personnes.

¶ Rien ne nous vange mieux des mauvais jugemens que les hommes font de notre esprit, de nos mœurs et de nos manières, que l'indignité et le mauvais caractère de ceux qu'ils approuvent.

Du même fond dont on néglige un homme de mérite, l'on sçait encore admirer un sot.

¶ Un sot est celui qui n'a pas même ce qu'il faut d'esprit pour être fat.

¶ Un fat est celui que les sots croient un homme de mérite.

¶ L'impertinent est un fat outré. Le fat lasse, ennuye, dégoûte, rebutte; l'impertinent rebutte, aigrit, irrite, offense: il commence où l'autre finit.

Le fat est entre l'impertinent et le sot, il est composé de l'un et de l'autre.

¶ Les vices partent d'une dépravation du cœur; les défauts, d'un vice de tempérament; le ridicule, d'un défaut d'esprit.

¶ L'homme ridicule est celui qui, tant qu'il demeure tel, a les apparences du sot.

Le sot ne se tire jamais du ridicule, c'est son caractère; l'on y entre quelquefois avec de l'esprit, mais l'on en sort.

Une erreur de fait jette un homme sage dans le ridicule.

La sottise est dans le sot, la fatuité dans le fat, et l'impertinence dans l'impertinent : il semble que le ridicule reside tantôt dans celui qui en effet est ridicule, et tantôt dans l'imagination de ceux qui croient voir le ridicule où il n'est point et ne peut être.

¶ La grossiereté, la rusticité, la brutalité, peuvent être les vices d'un homme d'esprit.

¶ Le stupide est un sot qui ne parle point, en cela plus supportable que le sot qui parle.

¶ La même chose souvent est, dans la bouche d'un homme d'esprit, une naïveté ou un bon mot, et dans celle du sot, une sottise.

¶ Si le fat pouvoit craindre de mal parler, il sortiroit de son caractère.

¶ L'une des marques de la médiocrité de l'esprit est de toujours conter.

¶ Le sot est embarrassé de sa personne; le fat a l'air libre et assuré; l'impertinent passe à l'effronterie : le mérite a de la pudeur.

¶ Le suffisant est celui en qui la pratique de certains détails que l'on honore du nom d'affaires se trouve jointe à une très-grande médiocrité d'esprit.

Un grain d'esprit et une once d'affaires plus qu'il

n'en entre dans la composition du suffisant font l'important.

Pendant qu'on ne fait que rire de l'important, il n'a pas un autre nom; dès qu'on s'en plaint, c'est l'arrogant.

¶ L'honnête homme tient le milieu entre l'habile homme et l'homme de bien, quoyque dans une distance inégale de ses deux extrêmes.

La distance qu'il y a de l'honnête homme à l'habile homme s'affoiblit de jour à autre, et est sur le point de disparaître.

L'habile homme est celui qui cache ses passions, qui entend ses intérêts, qui y sacrifie beaucoup de choses, qui a sçu acquérir du bien ou en conserver.

L'honnête homme est celui qui ne vole pas sur les grands chemins et qui ne tuë personne, dont les vices enfin ne sont pas scandaleux.

On connoît assez qu'un homme de bien est honnête homme, mais il est plaisant d'imaginer que tout honnête homme n'est pas homme de bien.

L'homme de bien est celui qui n'est ny un saint ny un devot<sup>1</sup>, et qui s'est borné à n'avoir que de la vertu.

¶ Talent, goût, esprit, bon sens, choses différentes, non incompatibles.

1. Faux devot.

Entre le bon sens et le bon goût il y a la difference de la cause à son effet.

Entre esprit et talent il y a la proportion du tout à sa partie.

Appelleray-je homme d'esprit celui qui, borné et renfermé dans quelque art, ou même dans une certaine science qu'il exerce dans une grande perfection, ne montre hors de là ny jugement, ny memoire, ny vivacité, ny mœurs, ny conduite, qui ne m'entend pas, qui ne pense point, qui s'énonce mal; un musicien, par exemple, qui, après m'avoir comme enchanté par ses accords, semble s'être remis avec son luth dans un même étuy, ou n'être plus sans cet instrument qu'une machine démontée, à qui il manque quelque chose et dont il n'est pas permis de rien attendre?

Que diray-je encore de l'esprit du jeu? pourroit-on me le définir? ne faut-il ny prévoyance, ny finesse, ny habileté pour jouer l'ombre ou les échecs? et s'il en faut, pourquoy voit-on des imbecilles qui y excellent, et de très-beaux genies qui n'ont pû même atteindre la mediocrité, à qui une piece ou une carte dans les mains trouble la vûë et fait perdre contenance?

• Il y a dans le monde quelque chose, s'il se peut, de plus incomprehensible. Un homme paroît grossier, lourd, stupide, il ne sçait pas parler ny raconter ce qu'il vient de voir; s'il se met à écrire, c'est le modele

des bons contes, il fait parler les animaux, les arbres, les pierres, tout ce qui ne parle point : ce n'est que legereté, qu'élégance, que beau naturel et que délicatesse dans ses ouvrages.

Un autre est simple, timide, d'une ennuyeuse conversation ; il prend un mot pour un autre, et il ne juge de la bonté de sa pièce que par l'argent qui luy en revient, il ne sçait pas la reciter ny lire son écriture. Laissez-le s'élever par la composition, il n'est pas au dessous d'AUGUSTE, de POMPÉE, de NICOMEDE, d'HERACLIUS ; il est roy, et un grand roy, il est politique, il est philosophe ; il entreprend de faire parler des heros, de les faire agir ; il peint les Romains, ils sont plus grands et plus Romains dans ses vers que dans leur histoire.

- Voulez-vous quelque autre prodige ? concevez un homme facile, doux, complaisant, traitable, et tout d'un coup violent, colere, fougueux, capricieux ; imaginez-vous un homme simple, ingenu, credule, badin, volage, un enfant en cheveux gris ; mais permettez-luy de se recueillir, ou plutôt de se livrer à un genie qui agit en luy, j'ose dire, sans qu'il y prenne part et comme à son insçû : quelle verve ! quelle élévation ! quelles images ! quelle latinité ! Parlez-vous d'une même personne ? me direz-vous. Oüy, du même, de *Theodas*, et de luy seul. Il crie, il s'agite, il se roule à

terre, il se releve, il tonne, il éclate; et du milieu de cette tempête il sort une lumière qui brille et qui réjouit; disons-le sans figure: il parle comme un fou, et pense comme un homme sage; il dit ridiculement des choses vraies, et follement des choses sensées et raisonnables; on est surpris de voir naître et éclore le bon sens du sein de la bouffonnerie, parmi les grimaces et les contorsions. Qu'ajouteray-je davantage? il dit et il fait mieux qu'il ne sçait; ce sont en luy comme deux âmes qui ne se connoissent point, qui ne dépendent point l'une de l'autre, qui ont chacune leur tour, ou leurs fonctions toutes séparées. Il manqueroit un trait à cette peinture si surprenante si j'oublois de dire qu'il est tout à la fois avide et insatiable de louanges, prêt de se jeter aux yeux de ses critiques, et dans le fond assez docile pour profiter de leur censure. Je commence à me persuader moy-même que j'ay fait le portrait de deux personnages tout differens: il ne seroit pas même impossible d'en trouver un troisième dans Theodas; car il est bon homme, il est plaisant homme, et il est excellent homme.

¶ Après l'esprit de discernement, ce qu'il y a au monde de plus rare, ce sont les diamans et les perles.

¶ Tel, connu dans le monde par de grands talens, honoré et cheri par tout où il se trouve, est petit dans son domestique et aux yeux de ses proches, qu'il n'a pu

reduire à l'estimer; tel autre, au contraire, prophete dans son país, jouit d'une vogue qu'il a parmi les siens et qui est resserrée dans l'enceinte de sa maison, s'applaudit d'un mérite rare et singulier qui luy est accordé par sa famille dont il est l'idole, mais qu'il laisse chez soy toutes les fois qu'il sort, et qu'il ne porte nulle part.

¶ Tout le monde s'éleve contre un homme qui entre en reputation; à peine ceux qu'il croit ses amis luy pardonnent-ils un mérite naissant et une premiere vogue qui semble l'associer à la gloire dont ils sont déjà en possession : l'on ne se rend qu'à l'extrémité, et après que le prince s'est déclaré par les récompenses; tous alors se rapprochent de luy, et de ce jour-là seulement il prend son rang d'homme de mérite.

¶ Nous affectons souvent de louer avec exageration des hommes assez mediocres, et de les élever, s'il se pouvoit, jusqu'à la hauteur de ceux qui excellent, ou parce que nous sommes las d'admirer toujours les mêmes personnes, ou parce que leur gloire ainsi partagée offense moins nôtre vûë et nous devient plus douce et plus supportable.

¶ L'on voit des hommes que le vent de la faveur pousse d'abord à pleines voiles; ils perdent en un moment la terre de vûë et font leur route; tout leur rit, tout leur succede, action, ouvrage; tout est comblé



monstres, c'étoient des vices, mais peints au naturel ; on croyoit les voir, ils faisoient peur. Socrate s'éloignoit du Cinique, il épargnoit les personnes et blâmoit les mœurs qui étoient mauvaises.

¶ Celuy qui est riche par son sçavoir faire connoît un philosophe, ses preceptes, sa morale et sa conduite, et, n'imaginant pas dans tous les hommes une autre fin de toutes leurs actions que celle qu'il s'est proposée luy-même toute sa vie, dit en son cœur: « Je le plains, je le tiens échoüé, ce rigide censeur; il s'égare et il est hors de route; ce n'est pas ainsi que l'on prend le vent et que l'on arrive au délicieux port de la fortune » ; et selon ses principes il raisonne juste.

« Je pardonne, dit *Antisthius*, à ceux que j'ay loüez dans mon ouvrage s'ils m'oublient; qu'ay-je fait pour eux? ils étoient loüables. Je le pardonnerois moins à tous ceux dont j'ay attaqué les vices sans toucher à leurs personnes, s'ils me devoient un aussi grand bien que celuy d'être corrigez; mais, comme c'est un événement qu'on ne voit point, il suit de là que ny les uns ny les autres ne sont tenus de me faire du bien. »

« L'on peut, ajoute ce philosophe, envier ou refuser à mes écrits leur récompense; on ne sçauroit en diminuer la reputation; et si on le fait, qui m'empêchera de le mépriser? »

¶ Il est bon d'être philosophe, il n'est gueres utile

de passer pour tel ; il n'est pas permis de traiter quelqu'un de philosophe : ce sera toujours luy dire une injure, jusqu'à ce qu'il ait plû aux hommes d'en ordonner autrement, et, en restituant à un si beau nom son idée propre et convenable, de luy concilier toute l'estime qui luy est dûë.

¶ Il y a une philosophie qui nous élève au dessus de l'ambition et de la fortune, qui nous égale, que dis-je, qui nous place plus haut que les riches, que les grands et que les puissans ; qui nous fait negliger les postes et ceux qui les procurent ; qui nous exempte de desirer, de demander, de prier, de solliciter, d'importuner, et qui nous sauve même l'émotion et l'excessive joye d'être exaucez. Il y a une autre philosophie qui nous soumet et nous assujettit à toutes ces choses en faveur de nos proches ou de nos amis : c'est la meilleure.

¶ C'est abreger et s'épargner mille discussions que de penser de certaines gens qu'ils sont incapables de parler juste, et de condamner ce qu'ils disent, ce qu'ils ont dit et ce qu'ils diront.

¶ Nous n'approuvons les autres que par les rapports que nous sentons qu'ils ont avec nous-mêmes ; et il semble qu'estimer quelqu'un, c'est l'égaliser à soy.

¶ Les mêmes défauts qui dans les autres sont lourds et insupportables sont chez nous comme dans leur centre : ils ne pesent plus, on ne les sent pas ; tel parle

d'un autre et en fait un portrait affreux, qui ne voit pas qu'il se peint luy-même.

Rien ne nous corrigeroit plus promptement de nos défauts que si nous étions capables de les avoüer et de les reconnoître dans les autres : c'est dans cette juste distance que, nous paroissant tels qu'ils sont, ils se feroient haïr autant qu'ils le méritent.

¶ La sage conduite roule sur deux pivots : le passé et l'avenir. Celuy qui a la memoire fidele et une grande prévoyance est hors du peril de censurer dans les autres ce qu'il a peut-être fait luy-même, ou de condamner une action dans un pareil cas et dans toutes les circonstances où elle luy sera un jour inévitable.

¶ Le guerrier et le politique, non plus que le joueur habile, ne font pas le hazard, mais ils le préparent, ils l'attirent, et semblent presque le déterminer : non seulement ils sçavent ce que le sot et le poltron ignorent, je veux dire se servir du hazard quand il arrive; ils sçavent même profiter, par leurs précautions et leurs mesures, d'un tel ou d'un tel hazard ou de plusieurs tout à la fois : si ce point arrive, ils gagnent? si c'est cet autre, ils gagnent encore; un même point souvent les fait gagner de plusieurs manieres. Ces hommes sages peuvent être loüez de leur bonne fortune comme de leur bonne conduite, et le hazard doit être récompensé en eux comme la vertu.

¶ Je ne mets au dessus d'un grand politique que celui qui negligé de le devenir et qui se persuade de plus en plus que le monde ne mérite point qu'on s'en occupe.

¶ Il y a dans les meilleurs conseils de quoy déplaire : ils viennent d'ailleurs que de nôtre esprit, c'est assez pour être rejettez d'abord par présomption et par humeur, et suivis seulement par nécessité ou par reflexion.

¶ Quel bonheur surprenant a accompagné ce favori pendant tout le cours de sa vie ! quelle autre fortune mieux soutenue, sans interruption, sans la moindre disgrâce ! Les premiers postes, l'oreille du prince, d'immenses tresors, une santé parfaite et une mort douce ; mais quel étrange compte à rendre d'une vie passée dans la faveur, des conseils que l'on a donnez, de ceux qu'on a negligé de donner ou de suivre, des biens que l'on n'a point fait, des maux, au contraire, que l'on a fait, ou par soy-même ou par les autres ; en un mot, de toute sa prospérité !

¶ L'on gagne à mourir d'être loué de ceux qui nous survivent, souvent sans autre mérite que celui de n'être plus : le même éloge sert alors pour *Caton* et pour *Pison*.

Le bruit court que *Pison* est mort : c'est une grande perte, c'étoit un homme de bien et qui méritoit une longue vie ; il avoit de l'esprit et de l'agrément, de la

fermeté et du courage; il étoit sûr, genereux, fidele ; ajoutez : pourvû qu'il soit mort.

¶ La maniere dont on se récrie sur quelques-uns qui se distinguent par la bonne foy, le désintéressement et la probité, n'est pas tant leur éloge que le décreditement du genre humain.

¶ Tel soulage les miserables, qui neglige sa famille et laisse son fils dans l'indigence ; un autre élève un nouvel édifice, qui n'a pas encore payé les plombs d'une maison qui est achevée depuis dix années ; un troisiéme fait des presens et des largesses, et ruine ses creanciers. Je demande : la pitié, la liberalité, la magnificence, sont-ce les vertus d'un homme injuste ? ou plutôt si la bizarrerie et la vanité ne sont pas les causes de l'injustice.

¶ Une circonstance essentielle à la justice que l'on doit aux autres, c'est de la faire promptement et sans differer : la faire attendre, c'est injustice.

Ceux-là font bien, ou font ce qu'ils doivent, qui font ce qu'ils doivent. Celui qui dans toute sa conduite laisse long-temps dire de soy qu'il fera bien fait très-mal.

¶ L'on dit d'un grand qui tient table deux fois le jour et qui passe sa vie à faire digestion, qu'il meurt de faim, pour exprimer qu'il n'est pas riche ou que ses affaires sont fort mauvaises : c'est une figure, on le diroit plus à la lettre de ses creanciers.

¶ L'honnêteté, les égards et la politesse des personnes avancées en âge de l'un et de l'autre sexe me donnent bonne opinion de ce qu'on appelle le vieux temps.

¶ C'est un excès de confiance dans les parens d'esperer tout de la bonne éducation de leurs enfans, et une grande erreur de n'en attendre rien et de la négliger.

¶ Quand il seroit vray, ce que plusieurs disent, que l'éducation ne donne point à l'homme un autre cœur ny une autre complexion, qu'elle ne change rien dans son fond et ne touche qu'aux superficies, je ne laisserois pas de dire qu'elle ne luy est pas inutile.

¶ Il n'y a que de l'avantage pour celuy qui parle peu : la présomption est qu'il a de l'esprit ; et, s'il est vray qu'il n'en manque pas, la présomption est qu'il l'a excellent.

¶ Ne songer qu'à soy et au present, source d'erreur dans la politique.

¶ Le plus grand malheur, après celuy d'être convaincu d'un crime, est souvent d'avoir eu à s'en justifier. Tels arrests nous déchargent et nous renvoient absous, qui sont infirmez par la voix du peuple.

¶ Un homme est fidele à de certaines pratiques de religion, on le voit s'en acquitter avec exactitude ; personne ne le louë ny ne le desapprouve : on n'y pense pas. Tel autre y revient après les avoir negligées dix

années entieres; on se récrie, on l'exalte. Cela est libre; moy je le blâme d'un si long oubli de ses devoirs, et je le trouve heureux d'y être rentré.

¶ Le flatteur n'a pas assez bonne opinion de soy ny des autres.

¶ Tels sont oubliez dans la distribution des graces, et font dire d'eux: *pourquoy les oublier?* qui, si l'on s'en étoit souvenu, auroient fait dire: *pourquoy s'en souvenir?* D'où vient cette contrariété? Est-ce du caractere de ces personnes ou de l'incertitude de nos jugemens, ou même de tous les deux?

¶ L'on dit communément: Après un tel, qui sera chancelier? qui sera primat des Gaules? qui sera pape? On va plus loin: chacun, selon ses souhaits ou son caprice, fait sa promotion, qui est souvent de gens plus vieux et plus caducs que celui qui est en place; et comme il n'y a pas de raison qu'une dignité tuë celui qui s'en trouve revêtu, qu'elle sert au contraire à le rajeunir et à donner au corps et à l'esprit de nouvelles ressources, ce n'est pas un événement fort rare à un titulaire d'enterrer son successeur.

¶ La disgrâce éteint les haines. et les jalousies: celui-là peut bien faire qui ne nous aigrit plus par une grande faveur; il n'y a aucun mérite, il n'y a sorte de vertu qu'on ne luy pardonne; il seroit un heros impunément.

Rien n'est bien d'un homme disgracié : vertu, mérite, tout est dédaigné, ou mal expliqué, ou imputé à vice; qu'il ait un grand cœur, qu'il ne craigne ny le fer ny le feu, qu'il aille d'aussi bonne grace à l'ennemy que BAYARD et MONTREVEL<sup>1</sup>, c'est une bravache, on en plaisante : il n'a plus de quoy être un heros.

Je me contredis, il est vray; accusez-en les hommes dont je ne fais que rapporter les jugemens, je ne dis pas de differens hommes, je dis les mêmes qui jugent si differemment.

¶ Il ne faut pas vingt années accomplies pour voir changer les hommes d'opinion sur les choses les plus serieuses comme sur celles qui leur ont paru les plus seures et les plus vrayes. Je ne hazarderay pas d'avancer que le feu en soy et independamment de nos sensations n'a aucune chaleur, c'est à dire rien de semblable à ce que nous éprouvons en nous-mêmes à son approche, de peur que quelque jour il ne devienne aussi chaud qu'il a jamais été. J'assureray aussi peu qu'une ligne droite tombant sur une autre ligne droite fait deux angles droits ou égaux à deux droits, de peur que les hommes venant à y découvrir quelque chose de plus ou de moins, je ne sois raillé de ma proposition. Aussi dans un autre genre je diray à peine avec toute la France : VAUBAN est infaillible, on n'en appelle point; qui me

1. Marq. de Montrevel, Comm. Gen. D. L. C. Lieut. Gen.



garentiroit que dans peu de temps on n'insinuëra pas que même sur le siege, qui est son fort et où il décide souverainement, il erre quelquefois, sujet aux fautes comme *Antiphile*?

¶ Si vous en croyez des personnes aigries l'une contre l'autre et que la passion domine, l'homme docte est un *sçavantasse*; le magistrat un *bourgeois* ou un *praticien*; le financier un *maltotier*, et le gentilhomme un *gentillâtre*; mais il est étrange que de si mauvais noms que la colere et la haine ont sçû inventer deviennent familiers, et que le dédain, tout froid et tout paisible qu'il est, ose s'en servir.

¶ Vous vous agitez, vous vous donnez un grand mouvement, sur tout lorsque les ennemis commencent à fuir et que la victoire n'est plus douteuse, ou devant une ville après qu'elle a capitulé; vous aimez dans un combat ou pendant un siege à paroître en cent endroits pour n'être nulle part, à prévenir les ordres du general de peur de les suivre, et à chercher les occasions plutôt que de les attendre et les recevoir: vôtre valeur seroit-elle fausse?

¶ Faites garder aux hommes quelque poste où ils puissent être tuez, et où néanmoins ils ne soient pas tuez: ils aiment l'honneur et la vie.

¶ A voir comme les hommes aiment la vie, pouvoit-on soupçonner qu'ils aimassent quelque autre chose

plus que la vie, et que la gloire qu'ils préfèrent à la vie ne fût souvent qu'une certaine opinion d'eux-mêmes établie dans l'esprit de mille gens, ou qu'ils ne connoissent point, ou qu'ils n'estiment point.

¶ Ceux qui, ny guerriers ny courtisans, vont à la guerre et suivent la cour, qui ne font pas un siege, mais qui y assistent, ont bien-tôt épuisé leur curiosité sur une place de guerre, quelque surprenante qu'elle soit, sur la tranchée, sur l'effet des bombes et du canon, sur les coups de main comme sur l'ordre et le succès d'une attaque qu'ils entrevoyent. La resistance continuë, les pluyes surviennent, les fatigues croissent, on plonge dans la fange, on a à combattre les saisons et l'ennemi, on peut être forcé dans ses lignes et enfermé entre une ville et une armée : quelles extremitez ! On perd courage, on murmure : Est-ce un si grand inconvenient que de lever un siege ? le salut de l'Etat dépend-il d'une citadelle de plus ou de moins ? Ne faut-il pas, ajoûtent-ils, fléchir sous les ordres du ciel, qui semble se declarer contre nous, et remettre la partie à un autre temps ? Alors ils ne comprennent plus la fermeté, et, s'ils osoient dire, l'opiniâtreté du general qui se roidit contre les obstacles, qui s'anime par la difficulté de l'entreprise, qui veille la nuit et s'expose le jour pour la conduire à sa fin. A-t-on capitulé, ces hommes si découragez relevent l'importance de cette

conquête, en prédisent les suites, exagèrent la nécessité qu'il y avoit de la faire; le peril et la honte qui suivoient de s'en desister prouvent que l'armée qui nous couvroit des ennemis étoit invincible. Ils reviennent avec la cour, passent par les villes et les bourgades, fiers d'être regardez de la bourgeoisie qui est aux fenêtres, comme ceux mêmes qui ont pris la place; ils en triomphent par les chemins, ils se croient braves. Revenus chez eux, ils vous étourdissent de flancs, de redans, de ravelins, de fausse-braye, de courtines et de chemin couvert; ils rendent compte des endroits où *l'envie de voir* les a portez et où *il ne laissoit pas d'y avoir du peril*, des hazards qu'ils ont couru à leur retour d'être pris ou tuez par l'ennemi; ils taisent seulement qu'ils ont eu peur.

¶ C'est le plus petit inconvenient du monde que de demeurer court dans un sermon ou dans une harangue; il laisse à l'orateur ce qu'il a d'esprit, de bon sens, d'imagination, de mœurs et de doctrine, il ne luy ôte rien; mais on ne laisse pas de s'étonner que les hommes ayant voulu une fois y attacher une espece de honte et de ridicule s'exposent, par de longs et souvent d'inutiles discours, à en courir tout le risque.

¶ Ceux qui employent mal leur temps sont les premiers à se plaindre de sa briéveté: comme ils le consomment à s'habiller, à manger, à dormir, à de sots dis-

cours, à se resoudre sur ce qu'ils doivent faire, et souvent à ne rien faire, ils en manquent pour leurs affaires ou pour leurs plaisirs; ceux au contraire qui en font un meilleur usage en ont de reste.

Il n'y a point de ministre si occupé qui ne sçache perdre chaque jour deux heures de temps, cela va loin à la fin d'une longue vie; et si le mal est encore plus grand dans les autres conditions des hommes, quelle perte infinie ne se fait pas dans le monde d'une chose si précieuse, et dont l'on se plaint qu'on n'a point assez!

¶ Il y a des creatures de Dieu qu'on appelle des hommes, qui ont une ame qui est esprit, dont toute la vie est occupée et toute l'attention est réunie à scier du marbre : cela est bien simple, c'est bien peu de chose. Il y en a d'autres qui s'en étonnent, mais qui sont entierement inutiles, et qui passent les jours à ne rien faire : c'est encore moins que de scier du marbre.

¶ La plupart des hommes oublie si fort qu'ils ont une ame et se répandent en tant d'actions et d'exercices où il semble qu'elle est inutile, que l'on croit parler avantageusement de quelqu'un en disant qu'il pense. Cet éloge même est devenu vulgaire, qui pourtant ne met cet homme qu'au dessus du chien ou du cheval.

¶ A quoy vous divertissez-vous? à quoy passez-vous

le temps? vous demandent les sots et les gens d'esprit. Si je replique que c'est à ouvrir les yeux et à voir, à prêter l'oreille et à entendre, à avoir la santé, le repos, la liberté, ce n'est rien dire; les solides biens, les grands biens, les seuls biens ne sont pas comptez, ne se font pas sentir : jouëz-vous? masquez-vous? il faut répondre.

Est-ce un bien pour l'homme que la liberté si elle peut être trop grande et trop étenduë, telle enfin qu'elle ne serve qu'à luy faire desirer quelque chose, qui est d'avoir moins de liberté?

La liberté n'est pas oisiveté, c'est un usage libre du temps, c'est le choix du travail et de l'exercice; être libre, en un mot, n'est pas ne rien faire : c'est être seul arbitre de ce qu'on fait ou de ce qu'on ne fait point. Quel bien en ce sens que la liberté!

¶ CESAR n'étoit point trop vieux pour penser à la conquête de l'univers<sup>1</sup>; il n'avoit point d'autre beatitude à se faire que le cours d'une belle vie et un grand nom après sa mort; né fier, ambitieux, et se portant bien comme il faisoit, il ne pouvoit mieux employer son temps qu'à conquérir le monde. ALEXANDRE étoit bien jeune pour un dessein si sérieux; il est étonnant que dans ce premier âge les femmes ou le vin n'ayent plutôt rompu son entreprise.

¶ UN JEUNE PRINCE, D'UNE RACE AUGUSTE. L'AMOUR

1. V. les Pensées de M. Pascal, chap. 31, où il dit le contraire.

ET L'ESPERANCE DES PEUPLES. DONNÉ DU CIEL POUR PROLONGER LA FELICITÉ DE LA TERRE. PLUS GRAND QUE SES AYEUX. FILS D'UN HEROS QUI EST SON MODELE, A DEJA MONTRÉ A L'UNIVERS, PAR SES DIVINES QUALITEZ ET PAR UNE VERTU ANTICIPÉE, QUE LES ENFANS DES HEROS SONT PLUS PROCHES DE L'ESTRE QUE LES AUTRES HOMMES <sup>1</sup>.

¶ Si le monde dure seulement cent millions d'années, il est encore dans toute sa fraîcheur et ne fait presque que commencer; nous-mêmes nous touchons aux premiers hommes et aux patriarches, et qui pourra ne nous pas confondre avec eux dans des siècles si reculez? Mais, si l'on juge par le passé de l'avenir, quelles choses nouvelles nous sont inconnuës dans les arts, dans les sciences, dans la nature, et j'ose dire dans l'histoire! Quelles découvertes ne fera-t-on point! quelles différentes revolutions ne doivent pas arriver sur toute la face de la terre, dans les États et dans les empires! quelle ignorance est la nôtre, et quelle legere experience que celle de six ou sept mille ans!

¶ Il n'y a point de chemin trop long à qui marche lentement et sans se presser; il n'y a point d'avantages trop éloignez à qui s'y prépare par la patience.

¶ Ne faire sa cour à personne ny attendre de quel-

1. Contre la maxime latine et triviale.

qu'un qu'il vous fasse la sienne : douce situation , âge d'or, état de l'homme le plus naturel.

¶ Le monde est pour ceux qui suivent les cours ou qui peuplent les villes; la nature n'est que pour ceux qui habitent la campagne, eux seuls vivent, eux seuls du moins connoissent qu'ils vivent.

¶ Pourquoi me faire froid et vous plaindre de ce qui m'est échappé sur quelques jeunes gens qui peuplent les cours? Etes-vous vicieux, ô *Thrasille*? Je ne le sçavois pas, et vous me l'apprenez; ce que je sçay est que vous n'êtes plus jeune.

Et vous qui voulez être offensé personnellement de ce que j'ay dit de quelques grands, ne criez-vous point de la blessure d'un autre? Etes-vous dédaigneux, malfaisant, mauvais plaisant, flatteur, hypocrite? je l'ignorois, et ne pensois pas à vous, j'ay parlé des grands.

¶ L'esprit de modération et une certaine sagesse dans la conduite laissent les hommes dans l'obscurité; il leur faut de grandes vertus pour être connus et admirés, ou peut être de grands vices.

¶ Les hommes, sur la conduite des grands et des petits indifferemment, sont prévenus, charmez, enlevez par la réüssite; il s'en faut peu que le crime heureux ne soit loué comme la vertu même, et que le bonheur ne tienne lieu de toutes les vertus : c'est un noir atten-

tat, c'est une salle et odieuse entreprise que celle que le succès ne sauroit justifier.

¶ Les hommes seduits par de belles apparences et de spécieux prétextes goûtent aisément un projet d'ambition que quelques grands ont médité, ils en parlent avec intérêt, il leur plaît même par la hardiesse ou par la nouveauté que l'on luy impute, ils y sont déjà accoutumés et n'en attendent que le succès, lorsque, venant au contraire à avorter, ils décident avec confiance et sans nulle crainte de se tromper qu'il étoit téméraire et ne pouvoit réussir.

¶ Il y a de tels projets, d'un si grand éclat et d'une conséquence si vaste, qui font parler les hommes si long-temps, qui font tant esperer ou tant craindre selon les divers intérêts des peuples, que toute la gloire et toute la fortune d'un homme y sont commises; il ne peut pas avoir paru sur la scene avec un si bel appareil pour se retirer sans rien dire : quelques affreux perils qu'il commence à prévoir dans la suite de son entreprise, il faut qu'il l'entame; le moindre mal pour luy est de la manquer.

¶ Dans un méchant homme il n'y a pas de quoy faire un grand homme; louez ses vûës et ses projets, admirez sa conduite, exagerez son habileté à se servir des moyens les plus propres et les plus courts pour parvenir à ses fins; si ses fins sont mauvaises, la pru-



dence n'y a aucune part; et où manque la prudence, trouvez la grandeur si vous le pouvez.

¶ Un ennemi est mort, qui étoit à la tête d'une armée formidable, destinée à passer le Rhin; il sçavoit la guerre, et son experience pouvoit être secondée de la fortune : quels feux de joye a-t-on vûs, quelle fête publique? Il y a des hommes, au contraire, naturellement odieux, et dont l'aversion devient populaire : ce n'est point précisément par les progrès qu'ils font ny par la crainte de ceux qu'ils peuvent faire que la voix du peuple éclate à leur mort, et que tout tressaille, jusqu'aux enfans, dès que l'on murmure dans les places que la terre enfin en est délivrée.

¶ O temps! ô mœurs! s'écrie *Heraclite*, ô malheureux siecle! siecle rempli de mauvais exemples, où la vertu souffre, où le crime domine, où il triomphe! Je veux être un *Lycaon*, un *Ægyste*, l'occasion ne peut être meilleure ny les conjonctures plus favorables, si je desire du moins de fleurir et de prosperer. Un homme dit : « Je passeray la mer, je dépouilleray mon pere de son patrimoine, je le chasseray, luy, sa femme, son heritier, de ses terres et de ses Etats; » et comme il l'a dit, il l'a fait. Ce qu'il devoit apprehender, c'étoit le ressentiment de plusieurs rois qu'il outrage en la personne d'un seul roy; mais ils tiennent pour luy, ils luy ont presque dit : « Passez la mer, dépouillez vôtre pere,

montrez à tout l'univers qu'on peut chasser un roy de son royaume, ainsi qu'un petit seigneur de son château, ou un fermier de sa métairie; qu'il n'y ait plus de difference entre de simples particuliers et nous, nous sommes las de ces distinctions; apprenez au monde que ces peuples que Dieu a mis sous nos pieds peuvent nous abandonner, nous trahir, nous livrer, se livrer eux-mêmes à un étranger, et qu'ils ont moins à craindre de nous que nous d'eux et de leur puissance. » Qui pourroit voir des choses si tristes avec des yeux secs et une ame tranquille? Il n'y a point de charges qui n'ayent leurs privileges; il n'y a aucun titulaire qui ne parle, qui ne plaide, qui ne s'agite pour les défendre: la dignité royale seule n'a plus de privileges, les rois eux-mêmes y ont renoncé. Un seul, toujours bon et magnanime, ouvre ses bras à une famille malheureuse; tous les autres se liguent comme pour se vanger de luy et de l'appuy qu'il donne à une cause qui luy est commune: l'esprit de pique et de jalousie prévaut chez eux à l'interêt de l'honneur, de la religion et de leur état; est-ce assez? à leur interêt personnel et domestique; il y va, je ne dis pas de leur élection, mais de leur succession, de leurs droits comme hereditaires: enfin dans tout l'homme l'emporte sur le souverain. Un prince délivroit l'Europe, se délivroit luy-même d'un fatal ennemi, alloit jouir de la gloire d'avoir détruit un

grand empire; il la negligé pour une guerre douteuse. Ceux qui sont nez arbitres et mediateurs temporisent; et lors qu'ils pourroient avoir déjà employé utilement leur mediation, ils la promettent. « O pastres! continuë Heraclite, ô rustres qui habitez sous le chaume et dans les cabanes! si les événemens ne vont point jusqu'à vous; si vous n'avez point le cœur percé par la malice des hommes; si on ne parle plus d'hommes dans vos contrées, mais seulement de renards et de loups cerviers, recevez-moy parmi vous à manger vôtre pain noir et à boire l'eau de vos cisternes. »

¶ Petits hommes, hauts de six pieds, tout au plus de sept, qui vous enfermez aux foires comme geans, et comme des pieces rares dont il faut acheter la vüe dès que vous allez jusques à huit pieds; qui vous donnez sans pudeur de la *hautesse* et de l'*éminence*, qui est tout ce que l'on pourroit accorder à ces montagnes voisines du ciel et qui voyent les nuages se former au dessous d'elles; espece d'animaux glorieux et superbes, qui méprisez toute autre espece, qui ne faites pas même comparaison avec l'elephant et la baleine, approchez, hommes, répondez un peu à *Democrite*. Ne dites-vous pas en commun proverbe: *des loups ravissans, des lions furieux, malicieux comme un singe*? Et vous autres, qui êtes-vous? J'entends corner sans cesse à mes oreilles: *l'homme est un animal raisonnable*; qui vous a passé

cette définition, sont-ce les loups, les singes et les lions, ou si vous vous l'êtes accordée à vous-mêmes? C'est déjà une chose plaisante que vous donniez aux animaux vos confreres ce qu'il y a de pire, pour prendre pour vous ce qu'il y a de meilleur; laissez-les un peu se définir eux-mêmes, et vous verrez comme ils s'oublieront et comme vous serez traités. Je ne parle point, ô hommes, de vos legeretes, de vos folies et de vos caprices qui vous mettent au dessous de la taupe et de la tortuë, qui vont sagement leur petit train et qui suivent sans varier l'instinct de leur nature; mais écoutez-moy un moment. Vous dites d'un tiercelet de faucon qui est fort leger et qui fait une belle descente sur la perdrix: voilà un bon oiseau; et d'un lévrier qui prend un lièvre corps à corps: c'est un bon lévrier; je consens aussi que vous disiez d'un homme qui court le sanglier, qui le met aux abois, qui l'atteint et qui le perce: voilà un brave homme. Mais si vous voyez deux chiens qui s'aboyent, qui s'affrontent, qui se mordent et se déchirent, vous dites: voilà de sots animaux, et vous prenez un bâton pour les separer. Que si l'on vous disoit que tous les chats d'un grand païs se sont assemblez par milliers dans une plaine, et qu'après avoir miaulé tout leur saoul, ils se sont jettez avec fureur les uns sur les autres et ont joué ensemble de la dent et de la griffe; que de cette mêlée il est demeuré

de part et d'autre neuf à dix mille chats sur la place, qui ont infecté l'air à dix lieuës de là par leur puanteur, ne diriez-vous pas : voilà le plus abominable *sabat* dont on ait jamais oüy parler? Et si les loups en faisoient de même, quels hurlemens, quelle boucherie! Et si les uns ou les autres vous disoient qu'ils aiment la gloire, concluriez-vous de ce discours qu'ils la mettent à se trouver à ce beau rendez-vous, à détruire ainsi et à aneantir leur propre espece? ou, après l'avoir conclu, ne ririez-vous pas de tout vôtre cœur de l'ingenuité de ces pauvres bêtes? Vous avez déjà, en animaux raisonnables, et pour vous distinguer de ceux qui ne se servent que de leurs dents et de leurs ongles, imaginé les lances, les piques, les dards, les sabres et les cimenteres, et à mon gré fort judicieusement, car avec vos seules mains que pouviez-vous faire les uns aux autres que vous arracher les cheveux, vous égratigner au visage, ou tout au plus vous arracher les yeux de la tête? Au lieu que vous voilà munis d'instrumens commodes, qui vous servent à vous faire reciproquement de larges playes d'où peut couler vôtre sang jusqu'à la dernière goutte sans que vous puissiez craindre d'en échaper; mais, comme vous devenez d'année à autre plus raisonnables, vous avez bien encheri sur cette vieille maniere de vous exterminer : vous avez de petits globes qui vous tuënt tout d'un coup s'ils peuvent seu-

lement vous atteindre à la tête ou à la poitrine; vous en avez d'autres plus pesans et plus massifs qui vous coupent en deux parts ou qui vous éventrent, sans compter ceux qui tombent sur vos toits, enfoncent les planchers, vont du grenier à la cave, en enlèvent les voûtes, et font sauter en l'air avec vos maisons vos femmes qui sont en couche, l'enfant et la nourrice; et c'est là encore où gît la gloire, elle aime le *remuëmenage*, et elle est personne d'un grand fracas. Vous avez d'ailleurs des armes défensives, et dans les bonnes règles vous devez en guerre être habillez de fer, ce qui est sans mentir une jolie parure, et qui me fait souvenir de ces quatre puces celebres que montrait autrefois un charlatan subtil ouvrier, dans une phiole où il avoit trouvé le secret de les faire vivre; il leur avoit mis à chacune une salade en tête, leur avoit passé un corps de cuirasse, mis des brassarts, des genoüilleres, la lance sur la cuisse, rien ne leur manquoit, et en cet équipage elles alloient par sauts et par bonds dans leur bouteille. Feignez un homme de la taille du mont *Athos*, pourquoi non? une ame seroit-elle embarrassée d'animer un tel corps? elle en seroit plus au large. Si cet homme avoit la vûë assez subtile pour vous découvrir quelque part sur la terre avec vos armes offensives et défensives, que croyez-vous qu'il penseroit de petits marmouzets ainsi équipez, et de ce que vous appelez

guerre, cavalerie, infanterie, un memorable siege, une fameuse journée? N'entendray-je donc plus bourdonner d'autre chose parmi vous? le monde ne se divise-t-il plus qu'en regimens et en compagnies? tout est-il devenu bataillon ou escadron? *Il a pris une ville, il en a pris une seconde, puis une troisième; il a gagné une bataille, deux batailles; il chasse l'ennemi, il vainc sur mer, il vainc sur terre*: est-ce de quelqu'un de vous autres, est-ce d'un geant, d'un Athos que vous parlez? Vous avez sur tout un homme pâle et livide, qui n'a pas sur soy dix onces de chair et que l'on croiroit jeter à terre du moindre souffle; il fait neanmoins plus de bruit que quatre autres et met tout en combustion : il vient de pêcher en eau trouble une isle toute entiere; ailleurs, à la verité, il est battu et poursuivi, mais il se sauve par les *marais*, et ne veut écouter ny paix ny treve. Il a montré de bonne heure ce qu'il sçavoit faire, il a mordu le sein de sa nourrice; elle en est morte, la pauvre femme! Je m'entends, il suffit; en un mot, il étoit né sujet, et il ne l'est plus; au contraire, il est le maître, et ceux qu'il a domptez et mis sous le joug vont à la charruë et labourent de bon courage; ils semblent même apprehender, les bonnes gens! de pouvoir se délier un jour et de devenir libres, car ils ont étendu la corroye et allongé le fouët de celuy qui les fait marcher; ils n'oublient rien pour accroître leur servitude :

ils luy font passer l'eau pour se faire d'autres vassaux et s'acquérir de nouveaux domaines; il s'agit, il est vray, de prendre son pere et sa mere par les épaules, et de les jetter hors de leur maison, et ils l'aident dans une si honnête entreprise : les gens de delà l'eau et ceux d'en deçà se cottisent et mettent chacun du leur pour se le rendre à eux tous de jour en jour plus redoutable; les *Pictes* et les *Saxons* imposent silence aux *Bataves*, et ceux-cy aux *Pictes* et aux *Saxons*; tous se peuvent vanter d'être ses humbles esclaves, et autant qu'ils le souhaitent. Mais qu'entends-je de certains personnages qui ont des couronnes, je ne dis pas des comtes ou des marquis dont la terre fourmille, mais des princes et des souverains. Ils viennent trouver cet homme dès qu'il a sifflé, ils se découvrent dès son anti-chambre, et ils ne parlent que quand on les interroge; sont-ce là ces mêmes princes si pointilleux, si formalistes sur leurs rangs et sur leurs préséances, et qui consomment pour les regler les mois entiers dans une diette? Que fera ce nouvel *Arconte* pour payer une si aveugle soumission et pour répondre à une si haute idée qu'on a de luy? S'il se livre une bataille, il doit la gagner, et en personne; si l'ennemi fait un siege, il doit le luy faire lever, et avec honte, à moins que tout l'Ocean ne soit entre luy et l'ennemi; il ne sçauroit moins faire en faveur de ses courtisans : *Cesar* luy-même ne doit-il pas



venir en grossir le nombre ? il en attend du moins d'importans services ; car ou l'Arconte échouëra avec ses alliez, ce qui est plus difficile qu'impossible à concevoir, ou, s'il réussit et que rien ne luy resiste, le voilà tout porté avec ses alliez, jaloux de la religion et de la puissance de Cesar, pour fondre sur luy, pour luy enlever l'aigle et le reduire luy et son heritier à la *fasce d'argent* et aux pais hereditaires. Enfin c'en est fait, ils se sont tous livrez à luy volontairement, à celuy-peut-être de qui ils devoient se défier davantage. *Esopé* ne leur diroit-il pas : *La gent volatile d'une certaine contrée prend l'allarme et s'effraye du voisinage du lyon, dont le seul rugissement luy fait peur ; elle se refugie auprès de la bête, qui luy fait parler d'accommodement et le prend sous sa protection, qui se termine enfin à les croquer tous l'un après l'autre.*





## DE LA MODE.

**U**NE chose folle et qui découvre bien nôtre petitesse, c'est l'assujettissement aux modes quand on l'étend à ce qui concerne le goût, le vivre, la santé et la conscience. La viande noire est hors de mode, et par cette raison insipide; ce seroit pécher contre la mode que de guérir de la fièvre par la saignée : de même l'on ne mouroit plus depuis longtemps par *Theotime*; ses tendres exhortations ne sauroient plus que le peuple, et *Theotime* a vû son successeur.

¶ La curiosité n'est pas un goût pour ce qui est bon ou ce qui est beau, mais pour ce qui est rare, unique, pour ce qu'on a et ce que les autres n'ont point. Ce n'est pas un attachement à ce qui est parfait, mais à ce qui est couru, à ce qui est à la mode. Ce n'est pas un

amusement, mais une passion, et souvent si violente qu'elle ne cede à l'amour et à l'ambition que par la petitesse de son objet. Ce n'est pas une passion qu'on a généralement pour les choses rares et qui ont cours, mais qu'on a seulement pour une certaine chose qui est rare et pourtant à la mode.

Le fleuriste a un jardin dans un faubourg, il y court au lever du soleil et il en revient à son coucher; vous le voyez planté, et qui a pris racine au milieu de ses tulippes et devant la *solitaire*; il ouvre de grands yeux, il frotte ses mains, il se baisse, il la voit de plus près, il ne l'a jamais vûë si belle, il a le cœur épanoui de joye; il la quitte pour l'*orientale*, de là il va à la *veuve*, il passe au *drap d'or*, de celle-cy à l'*agate*, d'où il revient enfin à la *solitaire*, où il se fixe, où il se lasse, où il s'assit, où il oublie de dîner; aussi est-elle nuancée, bordée, huilée, à pieces emportées; elle a un beau vase ou un beau calice; il la contemple, il l'admire; DIEU et la nature sont en tout cela ce qu'il n'admire point, il ne va pas plus loin que l'oignon de sa tulippe, qu'il ne livreroit pas pour mille écus, et qu'il donnera pour rien quand les tulippes seront negligées et que les œillets auront prévalu. Cet homme raisonnable, qui a une ame, qui a un culte et une religion, revient chez soy fatigué, affamé, mais fort content de sa journée: il a vû des tulippes.

Parlez à cet autre de la richesse des moissons, d'une ample recolte, d'une bonne vendange, il est curieux de fruits, vous n'articulez pas, vous ne vous faites pas entendre; parlez-luy de figues et de melons, dites que les poiriers rompent de fruit cette année, que les pesches ont donné avec abondance, c'est pour luy un idiome inconnu, il s'attache aux seuls pruniers, il ne vous répond pas; ne l'entretenez pas même de vos pruniers, il n'a de l'amour que pour une certaine espece, toute autre que vous luy nommez le fait sourire et se moquer; il vous mene à l'arbre, cüeille artistement cette prune exquise, il l'ouvre, vous en donne une moitié et prend l'autre, « Quelle chair, dit-il, goûtez-vous cela? cela est-il divin? voilà ce que vous ne trouverez pas ailleurs. » Et là-dessus ses narines s'enflent, il cache avec peine sa joye et sa vanité par quelques dehors de modestie. O l'homme divin, en effet! homme qu'on ne peut jamais assez louer et admirer! homme dont il sera parlé dans plusieurs siecles; que je voye sa taille et son visage pendant qu'il vit, que j'observe les traits et la contenance d'un homme qui seul entre les mortels possede une telle prune!

Un troisiéme que vous allez voir vous parle des curieux ses confreres, et sur tout de *Diognete*. « Je l'admire, dit-il, et je le comprends moins que jamais. » Pensez-vous qu'il cherche à s'instruire par les medailles

et qu'il les regarde comme des preuves parlantes de certains faits et des monumens fixes et indubitables de l'ancienne histoire? rien moins; vous croyez peut-être que toute la peine qu'il se donne pour recouvrer une *teste* vient du plaisir qu'il se fait de ne voir pas une suite d'empereurs interrompue? c'est encore moins : Diognete sçait d'une medaille le *frust*, le *feloux* et la *fleur de coin*; il a une tablette dont toutes les places sont garnies à l'exception d'une seule, ce vuide luy blesse la vûë, et c'est précisément et à la lettre pour le remplir qu'il employe son bien et sa vie.

« Vous voulez, ajoûte *Democede*, voir mes estampes. » Et bien-tôt il les étale et vous les montre; vous en rencontrez une qui n'est ny noire, ny nette, ny dessinée, et d'ailleurs moins propre à être gardée dans un cabinet qu'à tapisser un jour de fête le petit-pont ou la rue neuve; il convient qu'elle est mal gravée, plus mal dessinée, mais il assure qu'elle est d'un Italien qui a travaillé peu, qu'elle n'a presque pas été tirée, que c'est la seule qui soit en France de ce dessein, qu'il l'a achetée très-cher, et qu'il ne la changeroit pas pour ce qu'il a de meilleur. « J'ay, continuë-t-il, une sensible affliction, et qui m'obligera de renoncer aux estampes pour le reste de mes jours; j'ay tout *Calot* hormis une seule, qui n'est pas à la verité de ses bons ouvrages, au contraire, c'est un des moindres, mais qui m'acheve-

roit Calot; je travaille depuis vingt ans à recouvrer cette estampe, et je desespere enfin d'y réussir : cela est bien rude. »

Tel autre fait la satire de ces gens qui s'engagent par inquietude ou par curiosité dans de longs voyages, qui ne font ny memoires ny relations, qui ne portent point de tablettes, qui vont pour voir et qui ne voient pas, ou qui oublient ce qu'ils ont vû, qui desirent seulement de connoître de nouvelles tours ou de nouveaux clochers, et de passer des rivieres qu'on n'appelle ny la Seine ny la Loire; qui sortent de leur patrie pour y retourner, qui aiment à être absens, qui veulent un jour être revenus de loin : et ce satyrique parle juste et se fait écouter.

Mais quand il ajoûte que les livres en apprennent plus que les voyages, et qu'il m'a fait comprendre par ses discours qu'il a une bibliotheque, je souhaite de la voir, je vais trouver cet homme qui me reçoit dans une maison où, dès l'escalier, je tombe en foiblesse d'une odeur de maroquin noir dont ses livres sont tous couverts; il a beau me crier aux oreilles, pour me ranimer, qu'ils sont dorez sur tranche, ornez de filets d'or et de la bonne édition, me nommer les meilleurs l'un après l'autre, dire que sa gallerie est remplie, à quelques endroits prés qui sont peints de maniere qu'on les prend pour de vrais livres arrangez sur des tablettes, et que

l'œil s'y trompe; ajouter qu'il ne lit jamais, qu'il ne met pas le pied dans cette galerie, qu'il y viendra pour me faire plaisir, je le remercie de sa complaisance, et ne veux non plus que luy voir sa tannerie, qu'il appelle bibliotheque.

Quelques-uns, par une intemperance de sçavoir et par ne pouvoir se resoudre à renoncer à aucune sorte de connoissance, les embrassent toutes et n'en possèdent aucune; ils aiment mieux sçavoir beaucoup que de sçavoir bien, et être foibles et superficiels dans diverses sciences que d'être sûrs et profonds dans une seule; ils trouvent en toutes rencontres celui qui est leur maître et qui les redresse; ils sont les duppes de leur vaine curiosité, et ne peuvent au plus, par de longs et penibles efforts, que se tirer d'une ignorance crasse.

D'autres ont la clef des sciences, où ils n'entrent jamais; ils passent leur vie à déchiffrer les langues orientales et les langues du Nort, celles des deux Indes, celles des deux pôles et celle qui se parle dans la lune; les idiomes les plus inutiles avec les caracteres les plus bizarres et les plus magiques sont précisément ce qui réveille leur passion et qui excite leur travail; ils plaignent ceux qui se bornent ingenuëment à sçavoir leur langue, ou au plus la grecque et la latine: ces gens lisent toutes les histoires et ignorent l'histoire, ils parcourent tous les livres et ne profitent d'aucun; c'est en

eux une sterilité de faits et de principes qui ne peut être plus grande, mais à la vérité la meilleure recolte et la richesse la plus abondante de mots et de paroles qui puisse s'imaginer; ils plient sous le faix, leur memoire en est accablée pendant que leur esprit demeure vuide.

Un bourgeois aime les bâtimens, il se fait bâtir un hôtel si beau, si riche et si orné qu'il est inhabitable; la maître, honteux de s'y loger, ne pouvant peut-être se resoudre à le louer à un prince ou à un homme d'affaires, se retire au galetas, où il acheve sa vie, pendant que l'enfilade et les planchers de rapport sont en proye aux Anglois et aux Allemans qui voyagent et qui viennent là du Palais Royal, du Palais L... G... et du Luxembourg; on heurte sans fin à cette belle porte; tous demandent à voir la maison, et personne à voir monsieur.

On en sçait d'autres qui ont des filles devant leurs yeux à qui ils ne peuvent pas donner une dot, que dis-je? elles ne sont pas vêtues, à peine nourries; qui se refusent un tour de lit et du linge blanc, qui sont pauvres, et la source de leur misere n'est pas fort loin: c'est un garde-meuble chargé et embarrassé de bustes rares, déjà poudreux et couverts d'ordures, dont la vente les mettroit au large, mais qu'ils ne peuvent se resoudre à mettre en vente.

*Diphile* commence par un oiseau et finit par mille;



sa maison n'en est pas égayée, mais empestée : la cour, la sale, l'escalier, le vestibule, les chambres, le cabinet, tout est voliere; ce n'est plus un ramage, c'est un vacarme, les vents d'automne et les eaux dans leurs plus grandes cruës ne font pas un bruit si perçant et si aigu; on ne s'entend non plus parler les uns les autres que dans ces chambres où il faut attendre, pour faire le compliment d'entrée, que les petits chiens aient abboyé. Ce n'est plus pour Diphile un agreable amusement, c'est une affaire laborieuse et à laquelle à peine il peut suffire; il passe les jours, ces jours qui échappent et qui ne reviennent plus, à verser du grain et à nettoyer des ordures; il donne pension à un homme qui n'a point d'autre ministere que de siffler des serins au flageolet et de faire couver des *canaries*; il est vray que ce qu'il dépense d'un côté, il l'épargne de l'autre, car ses enfans sont sans maîtres et sans éducation; il se renferme le soir fatigué de son propre plaisir, sans pouvoir jouir du moindre repos que ses oiseaux ne reposent, et que ce petit peuple, qu'il n'aime que parce qu'il chante, ne cesse de chanter; il retrouve ses oiseaux dans son sommeil, luy-même il est oiseau, il est huppé, il gazouille, il perche; il réve la nuit qu'il muë ou qu'il couve.

Qui pourroit épuiser tous les differens genres de curieux? Devineriez-vous, à entendre parler celui-cy de

son *leopard*<sup>1</sup>, de sa *plume*<sup>2</sup>, de sa *musique*<sup>3</sup>, les vanter comme ce qu'il y a sur la terre de plus singulier et de plus merveilleux, qu'il veut vendre ses coquilles? Pourquoi non, s'il les achete au poids de l'or?

Cet autre aime les insectes, il en fait tous les jours de nouvelles emplettes; c'est sur tout le premier homme de l'Europe pour les papillons, il en a de toutes les tailles et de toutes les couleurs. Quel temps prenez-vous pour luy rendre visite? il est plongé dans une amere douleur, il a l'humeur noire, chagrine, et dont toute sa famille souffre : aussi a-t-il fait une perte irréparable; approchez, regardez ce qu'il vous montre sur son doigt, qui n'a plus de vie et qui vient d'expirer : c'est une chenille, et quelle chenille!

¶ Le duel est le triomphe de la mode et l'endroit où elle a exercé sa tyrannie avec plus d'éclat; cet usage n'a pas laissé au poltron la liberté de vivre, il l'a mené se faire tuer par un plus brave que soy et l'a confondu avec un homme de cœur; il a attaché de l'honneur et de la gloire à une action folle et extravagante; il a été approuvé par la présence des rois, il y a eu quelquefois une espece de religion à le pratiquer; il a décidé de l'innocence des hommes, des accusations fausses ou véritables sur des crimes capitaux; il s'étoit enfin si profondément enraciné dans l'opinion des peuples, et s'é-

1. 2. 3. Noms de coquillage.

toit si fort saisi de leur cœur et de leur esprit, qu'un des plus beaux endroits de la vie d'un très-grand roy a été de les guérir de cette folie.

¶ Tel a été à la mode ou pour le commandement des armées et la negociation, ou pour l'éloquence de la chaire, ou pour les vers, qui n'y est plus. Y a-t-il des hommes qui dégènerent de ce qu'ils furent autrefois? Est-ce leur mérite qui est usé ou le goût que l'on avoit pour eux?

¶ Un homme à la mode dure peu, car les modes passent; s'il est par hazard homme de mérite, il n'est pas aneanti, et il subsiste encore par quelque endroit; également estimable, il est seulement moins estimé.

La vertu a cela d'heureux qu'elle se suffit à elle-même, et qu'elle sçait se passer d'admirateurs, de partisans et de protecteurs; le manque d'appuy et d'approbation non seulement ne luy nuit pas, mais il la conserve, l'épure et la rend parfaite; qu'elle soit à la mode, qu'elle n'y soit plus, elle demeure vertu.

¶ Si vous dites aux hommes, et sur tout aux grands, qu'un tel a de la vertu, ils vous disent: « Qu'il la garde »; qu'il a bien de l'esprit, de celui sur tout qui plaît et qui amuse, ils vous répondent: « Tant mieux pour luy »; qu'il a l'esprit fort cultivé, qu'il sçait beaucoup, ils vous demandent quelle heure il est ou quel temps il fait. Mais si vous leur apprenez qu'il y a un *Tigillin*

qui *soufle* ou qui *jette en sable* un verre d'eau de vie, et, chose merveilleuse ! qui y revient à plusieurs fois en un repas, alors ils disent : « Où est-il ? amenez-le-moy, demain, ce soir ; me l'amenez-vous ? » On le leur amène ; et cet homme propre à parer les avenues d'une foire et à être montré en chambre pour de l'argent, ils l'admettent dans leur familiarité.

¶ Il n'y a rien qui mette plus subitement un homme à la mode et qui le souleve davantage que le grand jeu : cela va du pair avec la crapule ; je voudrais bien voir un homme poli, enjoué, spirituel, fût-il un CATTULE ou son disciple, faire quelque comparaison avec celui qui vient de perdre huit cens pistoles en une seance.

¶ Une personne à la mode ressemble à une *fleur bleuë* qui croît de soy-même dans les sillons, où elle étouffe les épics, diminue la moisson et tient la place de quelque chose de meilleur ; qui n'a de prix et de beauté que ce qu'elle emprunte d'un caprice léger qui naît et qui tombe presque dans le même instant : aujourd'huy elle est couruë, les femmes s'en parent ; demain elle est negligée et renduë au peuple.

Une personne de mérite, au contraire, est une fleur qu'on ne désigne pas par sa couleur, mais que l'on nomme par son nom, que l'on cultive par sa beauté ou par son odeur ; l'une des graces de la nature, l'une de

ces choses qui embellissent le monde, qui est de tous les temps et d'une vogue ancienne et populaire; que nos peres ont estimée, et que nous estimons après nos peres; à qui le dégoût ou l'antipathie de quelques-uns ne sçauroient nuire : un lys, une rose.

¶ L'on voit *Eustrate* assis dans sa nacelle, où il jouït d'un air pur et d'un ciel serein; il avance d'un bon vent et qui a toutes les apparences de devoir durer, mais il tombe tout d'un coup, le ciel se couvre, l'orage se declare, un tourbillon enveloppe la nacelle, elle est submergée; on voit *Eustrate* revenir sur l'eau et faire quelques efforts, on espere qu'il pourra du moins se sauver et venir à bord; mais une vague l'enfonce, on le tient perdu; il paroît une seconde fois, et les esperances se réveillent, lorsqu'un flot survient et l'abîme; on ne le revoit plus, il est noyé.

¶ VOITURE et SARRAZIN étoient nez pour leur siecle, et ils ont paru dans un temps où il semble qu'ils étoient attendus; s'ils s'étoient moins pressez de venir, ils arrivoient trop tard, et j'ose douter qu'ils fussent tels aujourd'huy qu'ils ont été alors : les conversations legeres, les cercles, la fine plaisanterie, les lettres enjouées et familiares, les petites parties où l'on étoit admis seulement avec de l'esprit, tout a disparu. Et qu'on ne dise point qu'ils les feroient revivre; ce que je puis faire en faveur de leur esprit est de convenir que

peut-être ils excelleroient dans un autre genre; mais les femmes sont de nos jours ou devotes, ou coquettes, ou joüeuses, ou ambitieuses, quelques-unes même tout cela à la fois; le goût de la faveur, le jeu, les galans, les directeurs ont pris la place, et la défendent contre les gens d'esprit.

¶ Un homme fat et ridicule porte un long chapeau, un pourpoint à ailerons, des chausses à éguillettes et des bottines; il rêve la veille par où et comment il pourra se faire remarquer le jour qui suit. Un philosophe se laisse habiller par son tailleur; il y a autant de foiblesse à fuir la mode qu'à l'affecter.

¶ L'on blâme une mode qui, divisant la taille des hommes en deux parties égales, en prend une toute entiere pour le buste, et laisse l'autre pour le reste du corps; l'on condamne celle qui fait de la tête des femmes la base d'un édifice à plusieurs étages, dont l'ordre et la structure changent selon leurs caprices; qui éloigne les cheveux du visage, bien qu'ils ne croissent que pour l'accompagner, qui les releve et les herisse à la maniere des bacchantes, et semble avoir pourvû à ce que les femmes changent leur phisionomie douce et modeste en une autre qui soit fiere et audacieuse. On se récrie enfin contre une telle ou une telle mode, qui cependant, toute bizarre qu'elle est, pare et embellit pendant qu'elle dure, et dont l'on tire tout

l'avantage qu'on en peut esperer, qui est de plaire. Il me paroît qu'on devoit seulement admirer l'inconstance et la legereté des hommes, qui attachent successivement les agrémens et la bienséance à des choses tout opposées, qui employent pour le comique et pour la mascarade ce qui leur a servi de parure grave et d'ornemens les plus sérieux, et que si peu de temps en fasse la différence.

¶ N.. est riche, elle mange bien, elle dort bien; mais les coëffures changent, et lorsqu'elle y pense le moins et qu'elle se croit heureuse, la sienne est hors de mode.

¶ *Iphis* voit à l'église un soulier d'une nouvelle mode, il regarde le sien et en rougit, il ne se croit plus habillé; il étoit venu à la messe pour s'y montrer; et il se cache; le voilà retenu par le pied dans sa chambre tout le reste du jour. Il a la main douce, et il l'entretient avec une pâte de senteur; il a soin de rire pour montrer ses dents; il fait la petite bouche et il n'y a gueres de momens où il ne veuille sourire; il regarde ses jambes, il se voit au miroir; l'on ne peut être plus content de personne qu'il l'est de luy-même; il s'est acquis une voix claire et délicate, et heureusement il parle gras; il a un mouvement de tête et je ne sçay quel adoucissement dans les yeux dont il n'oublie pas de s'embellir; il a une démarche molle et le plus joli

maintien qu'il est capable de se procurer; il met du rouge, mais rarement, il n'en fait pas habitude; il est vray aussi qu'il porte des chausses et un chapeau, et qu'il n'a ny boucles d'oreilles ny colier de perles; aussi ne l'ay-je pas mis dans le chapitre des femmes.

¶ Ces mêmes modes que les hommes suivent si volontiers pour leurs personnes, ils affectent de les negliger dans leurs portraits, comme s'ils sentoient ou qu'ils prévissent l'indécence et le ridicule où elles peuvent tomber dès qu'elles auront perdu ce qu'on appelle la fleur ou l'agrément de la nouveauté; ils leur préfèrent une parure arbitraire, une draperie indifferente, fantaisies du peintre qui ne sont prises ny sur l'air ny sur le visage, qui ne rappellent ny les mœurs ny la personne; ils aiment des attitudes forcées ou immodestes, une maniere dure, sauvage, étrangere, qui font un capitain d'un jeune abbé, et un Matamor d'un homme de robe; une Diane d'une femme de ville, comme d'une femme simple et timide une amazone ou une Pallas; une Laïs d'une honnête fille; un Scyte, un Attila d'un prince qui est bon et magnanime.

Une mode a à peine détruit une autre mode qu'elle est abolie par une plus nouvelle, qui cede elle-même à celle qui la suit et qui ne sera pas la dernière : telle est nôtre legereté. Pendant ces revolutions un siecle s'est écoulé qui a mis toutes ces parures au rang des choses



passées et qui ne sont plus; la mode alors la plus curieuse et qui fait plus de plaisir à voir, c'est la plus ancienne; aidée du temps et des années, elle a le même agrément dans les portraits qu'a la saye ou l'habit, romain sur les theatres, qu'ont la mante <sup>1</sup>, le voile <sup>2</sup> et la tiare <sup>3</sup> dans nos tapisseries et dans nos peintures.

Nos peres nous ont transmis avec la connoissance de leurs personnes celle de leurs habits, de leurs coëffures, de leurs armes <sup>4</sup> et des autres ornemens qu'ils ont aimez pendant leur vie : nous ne sçaurions bien reconnoître cette sorte de bienfait qu'en traitant de même nos descendans.

¶ Le courtisan autrefois avoit ses cheveux, étoit en chausses et en pourpoint, portoit de larges canons, et il étoit libertin : cela ne sied plus; il porte une perruque, l'habit serré, le bas uni, et il est devot, tout se regle par la mode.

¶ Celuy qui depuis quelque temps à la cour étoit devot, et par là contre toute raison peu éloigné du ridicule, pouvoit-il esperer de devenir à la mode?

¶ De quoy n'est point capable un courtisan dans la vûe de sa fortune, si pour ne la pas manquer il devient devot.

¶ Les couleurs sont préparées, et la toile est toute

1. 2. 3. Habits des Orientaux.

4. Offensives et défensives.

prête; mais comment le fixer, cet homme inquiet, léger, inconstant, qui change de mille et mille figures? je le peins devot, et je crois l'avoir attrapé, mais il m'échape, et déjà il est libertin. Qu'il demeure du moins dans cette mauvaise situation, et je sauray le prendre dans un point de dérèglement de cœur et d'esprit où il sera reconnoissable; mais la mode presse, il est devot.

¶ Celuy qui a penetré la cour connoît ce que c'est que vertu et ce que c'est que devotion <sup>1</sup>, il ne peut plus s'y tromper.

¶ Negliger Vêpres comme une chose antique et hors de mode, garder sa place soy-même pour le salut, sçavoir les êtres de la chapelle, connoître le flanc, sçavoir où l'on est vû et où l'on n'est pas vû; réver dans l'église à Dieu et à ses affaires, y recevoir des visites, y donner des ordres et des commissions, y attendre les réponses, avoir un directeur mieux écouté que l'évangile; tirer toute sa sainteté et tout son relief de la reputation de son directeur, dédaigner ceux dont le directeur a moins de vogue et convenir à peine de leur salut; n'aimer de la parole de Dieu que ce qui s'en prêche chez soy ou par son directeur, préférer sa messe aux autres messes et les sacremens donnez de sa main à ceux qui ont moins de cette circonstance; ne se repaître que de livres

1. Fausse devotion.

de spiritualité, comme s'il n'y avoit ny evangiles ny eptres des Apôtres, ny morale des Peres; lire ou parler un jargon inconnu aux premiers siecles; circonstantier à confesse les défauts d'autruy, y pallier les siens; s'accuser de ses souffrances, de sa patience; dire comme un peché son peu de progrès dans l'héroïsme; être en liaison secrette avec de certaines gens contre certains autres, n'estimer que soy et sa cabale, avoir pour suspecte la vertu même; goûter, savourer la prospérité et la faveur, n'en vouloir que pour soy, ne point aider au mérite, faire servir la piété à son ambition, aller à son salut par le chemin de la fortune et des dignitez; c'est du moins jusqu'à ce jour le plus bel effort de la devotion du temps.

Un devot <sup>1</sup> est celuy qui sous un roy athée seroit devot.

¶ Les devots <sup>2</sup> ne connoissent de crimes que l'incontinence, parlons plus précisément, que le bruit ou les dehors de l'incontinence: si *Pherecide* passe pour être guéri des femmes, ou *Pherenice* pour être fidele à son mari, ce leur est assez; laissez-les joüer un jeu ruineux, faire perdre leurs creanciers, se réjouïr du malheur d'autruy et en profiter, idolatrer les grands, mépriser les petits, s'enyvrrer de leur propre mérite, secher d'en-

1. Faux devot.

2. Faux devots

vie, mentir, médire, cabaler, nuire, c'est leur état; voulez-vous qu'ils empiètent sur celui des gens de bien, qui avec les vices cachez fuyent encore l'orgueil et l'injustice?

¶ Quand un courtisan sera humble, guéri du faste et de l'ambition; qu'il n'établira point sa fortune sur la ruine de ses concurrens, qu'il sera équitable, soulagera ses vassaux, payera ses creanciers; qu'il ne sera ny fourbe ny médisant, qu'il renoncera aux grands repas et aux amours illegitimes, qu'il priera autrement que des lévres, et même hors de la presence du prince; quand d'ailleurs il ne sera point d'un abord farouche et difficile, qu'il n'aura point le visage austere et la mine triste, qu'il ne sera point paresseux et contemplatif, qu'il sçaura rendre par une scrupuleuse attention divers emplois très-compatibles, qu'il pourra et qu'il voudra même tourner son esprit et ses soins aux grandes et laborieuses affaires, à celles sur tout d'une suite la plus étendue pour les peuples et pour tout l'Etat; quand son caractere me fera craindre de le nommer en cet endroit, et que sa modestie l'empêchera, si je ne le nomme pas, de s'y reconnoître, alors je diray de ce personnage: il est devot, ou plutôt c'est un homme donné à son siecle pour le modele d'une vertu sincere et pour le discernement de l'hypocrite.

¶ *Onuphre* n'a pour tout lit qu'une housse de serge

grise, mais il couche sur le coton et sur le duvet; de même il est habillé simplement, mais commodément, je veux dire d'une étoffe fort legere en esté et d'une autre fort moëlleuse pendant l'hyver; il porte des chemises très-déliées qu'il a un très-grand soin de bien cacher. Il ne dit point *ma haire* et *ma discipline*; au contraire, il passeroit pour ce qu'il est, pour un hypocrite, et il veut passer pour ce qu'il n'est pas, pour un hommé devot; il est vray qu'il fait en sorte que l'on croit, sans qu'il le dise, qu'il porte une haire et qu'il se donne la discipline. Il y a quelques livres répandus dans sa chambre indifferemment : ouvrez-les, c'est le *Combat spirituel*, le *Chrétien interieur* et l'*Année sainte*; d'autres livres sont sous la clef. S'il marche par la ville et qu'il découvre de loin un homme devant qui il est nécessaire qu'il soit devot; les yeux baissez, la démarche lente et modeste, l'air recüeilli, luy sont familiers, il jouë son rôle. S'il entre dans une eglise, il observe d'abord de qui il peut être vû et, selon la découverte qu'il vient de faire, il se met à genoux et prie, ou il ne songe ny à se mettre à genoux ny à prier. Arrive-t-il vers luy un homme de bien et d'autorité qui le verra et qui peut l'entendre, non seulement il prie, mais il médite, il pousse des élans et des soûpirs; si l'homme de bien se retire, celui-cy, qui le voit partir, s'appaise et ne souffle pas. Il entre une autre fois dans un lieu saint,

perce la foule, choisit un endroit pour se recueillir et où tout le monde voit qu'il s'humilie; s'il entend des courtisans qui parlent, qui rient et qui sont à la chappelle avec moins de silence que dans l'antichambre, il fait plus de bruit qu'eux pour les faire taire, il reprend sa meditation, qui est toujours la comparaison qu'il fait de ces personnes avec luy-même et où il trouve son compte. Il évite une eglise deserte et solitaire, où il pourroit entendre deux messes de suite, le sermon, Vêpres et Complies, tout cela entre Dieu et luy, et sans que personne luy en scût gré; il aime la paroisse, il frequente les temples où se fait un grand concours : on n'y manque point son coup, on y est vû. Il choisit deux ou trois jours dans toute l'année, où à propos de rien il jeûne ou fait abstinence; mais à la fin de l'hyver il tousse, il a une mauvaise poitrine, il a des vapeurs, il a eu la fièvre; il se fait prier, presser, quereller pour rompre le carême dès son commencement, et il en vient là par complaisance. Si Onuphre est nommé arbitre dans une querelle de parens ou dans un procès de famille, il est pour les plus forts, je veux dire pour les plus riches, et il ne se persuade point que celui ou celle qui a beaucoup de bien puisse avoir tort. S'il se trouve bien d'un homme opulent, à qui il a scû imposer, dont il est le parasite et dont il peut tirer de grands secours, il ne cajolle point sa femme, il ne luy fait du moins ny

avance ny declaration ; il s'enfuira , il luy laissera son manteau , s'il n'est aussi sûr d'elle que de luy-même ; il est encore plus éloigné d'employer pour la flater et pour la seduire le jargon de la devotion <sup>1</sup> ; ce n'est point par habitude qu'il le parle , mais avec dessein , et selon qu'il luy est utile , et jamais quand il ne serviroit qu'à le rendre très-ridicule . Il sçait où se trouvent des femmes plus sociables et plus dociles que celle de son ami , il ne les abandonne pas pour long-temps , quand ce ne seroit que pour faire dire de soy dans le public qu'il fait des retraites : qui en effet pourroit en douter quand on le revoit paroître avec un visage extenué et d'un homme qui ne se ménage point ? Les femmes , d'ailleurs , qui fleurissent et qui prospèrent à l'ombre de la devotion <sup>2</sup> luy conviennent , seulement avec cette petite difference qu'il negligé celles qui ont vieilli et qu'il cultivate les jeunes , et entre celles-cy les plus belles et les mieux faites : c'est son attrait . Elles vont , et il va ; elles reviennent , et il revient ; elles demeurent , et il demeure ; c'est en tous lieux et à toutes les heures qu'il a la consolation de les voir . Qui pourroit n'en être pas édifié ? elles sont devotes , et il est devot . Il n'oublie pas de tirer avantage de l'aveuglement de son ami et de la prévention où il l'a jetté en sa faveur : tantôt il luy em-

1. Fausse devotion.

2. Fausse devotion.

prunte de l'argent, tantôt il fait si bien que cet ami luy en offre; il se fait reprocher de n'avoir pas recours à ses amis dans ses besoins; quelquefois il ne veut pas recevoir une obole sans donner un billet qu'il est bien sûr de ne jamais retirer; il dit une autre fois et d'une certaine maniere que rien ne luy manque, et c'est lors qu'il ne luy faut qu'une petite somme; il vante quelque autre fois publiquement la generosité de cet homme pour le piquer d'honneur et le conduire à luy faire une grande largesse; il ne pense point à profiter de toute sa succession ny à s'attirer une donation generale de tous ses biens, s'il s'agit sur tout de les enlever à un fils, le legitime heritier; un homme devot n'est ny avare, ny violent, ny injuste, ny même interessé. Onuphre n'est pas devot, mais il veut être crû tel et, par une parfaite quoy que fausse imitation de la pieté, ménager sourdement ses interêts; aussi ne se jouë-t-il pas à la ligne directe, et il ne s'insinuë jamais dans une famille où se trouvent tout à la fois une fille à pourvoir et un fils à établir: il y a là des droits trop forts et trop inviolables, on ne les traverse point sans faire de l'éclat, et il l'apprehende, sans qu'une pareille entreprise vienne aux oreilles du prince, à qui il dérobe sa marche par la crainte qu'il a d'être découvert et de paroître ce qu'il est. Il en veut à la ligne collaterale, on l'attaque plus impunément; il est la terreur des cousins et des cou-



sines, du neveu et de la niece, le flatteur et l'ami déclaré de tous les oncles qui ont fait fortune; il se donne pour l'heritier legitime de tout vieillard qui meurt riche et sans enfans, et il faut que celui-cy le desherite s'il veut que ses parens recueillent sa succession. Si Onuphre ne trouve pas jour à les en frustrer à fonds, il leur en ôte du moins une bonne partie : une petite calomnie, moins que cela, une legere médisance luy suffit pour ce pieux dessein, et c'est le talent qu'il possède à un plus haut degré de perfection; il se fait même souvent un point de conduite de ne le pas laisser inutile; il y a des gens, selon luy, qu'on est obligé en conscience de décrier, et ces gens sont ceux qu'il n'aime point, à qui il veut nuire, et dont il desire la dépouille; il vient à ses fins sans se donner même la peine d'ouvrir la bouche; on luy parle d'*Eudoxe*, il sourit ou il soupire; on l'interroge, on insiste, il ne répond rien, et il a raison, il en a assez dit.

¶ Riez, *Zelie*, soyez badine et folâtre à votre ordinaire, qu'est devenuë votre joye? « Je suis riche, dites-vous, me voilà au large et je commence à respirer. » Riez plus haut, *Zelie*, éclatez : que sert une meilleure fortune si elle amene avec soy le serieux et la tristesse? Imitez les grands qui sont nez dans le sein de l'opulence, ils rient quelquefois, ils cedent à leur temperament; suivez le vôtre, ne faites pas dire de vous

qu'une nouvelle place ou que quelque mille livres de rente de plus ou de moins vous font passer d'une extrémité à l'autre : « Je tiens, dites-vous, à la faveur par un endroit. » Je m'en doutois, Zélie, mais, croyez-moy, ne laissez pas de rire et même de me sourire en passant, comme autrefois; ne craignez rien, je n'en seray ny plus libre ny plus familier avec vous, je n'auray pas une moindre opinion de vous et de vôtre poste, je croiray également que vous êtes riche et en faveur. « Je suis devote, » ajoutez-vous. C'est assez, Zélie, et je dois me souvenir que ce n'est plus la serenité et la joye que le sentiment d'une bonne conscience étale sur le visage; les passions tristes et austeres ont pris le dessus et se répandent sur les dehors : elles menent plus loin, et l'on ne s'étonne plus de voir que la devotion <sup>1</sup> sçache encore mieux que la beauté et la jeunesse rendre une femme fiere et dédaigneuse.

¶ L'on a été loin depuis un siecle dans les arts et dans les sciences, qui toutes ont esté poussées à un grand point de raffinement, jusques à celle du salut que l'on a reduite en regle et en methode, et augmentée de tout ce que l'esprit des hommes pouvoit inventer de plus beau et de plus sublime. La devotion <sup>2</sup> et la geometrie ont leurs façons de parler, ou ce qu'on ap-

1. Fausse devotion.

2. Fausse devotion.

pelle les termes de l'art ; celui qui ne les sçait pas n'est ny devot ny geometre : les premiers devots, ceux mêmes qui ont été diriges par les Apôtres, ignoroient ces termes, simples gens qui n'avoient que la foy et les œuvres, et qui se reduisoient à croire et à bien vivre.

¶ C'est une chose délicate à un prince religieux de reformer la cour et de la rendre pieuse : instruit jusques où le courtisan veut luy plaire et aux dépens de quoy il feroit sa fortune, il le ménage avec prudence, il tolere, il dissimule, de peur de le jeter dans l'hypocrisie ou le sacrilege ; il attend plus de Dieu et du temps que de son zele et de son industrie.

¶ C'est une pratique ancienne dans les cours de donner des pensions et de distribuer des graces à un musicien, à un maître de danse, à un farceur, à un joueur de flute, à un flateur, à un complaisant ; ils ont un mérite fixe et des talens sûrs et connus qui amusent les grands, et qui les délassent de leur grandeur. On sçait que Favier est beau danseur, et que Lorenzani fait de beaux motets ; qui sçait au contraire si l'homme devot a de la vertu ? il n'y a rien pour luy sur la cassette ny à l'épargne, et avec raison, c'est un métier aisé à contrefaire, qui, s'il étoit récompensé, exposeroit le prince à mettre en honneur la dissimulation et la fourberie, et à payer pension à l'hypocrite.

¶ L'on espere que la devotion de la cour ne laissera pas d'inspirer la residence.

¶ Je ne doute point que la vraye devotion ne soit la source du repos; elle fait supporter la vie et rend la mort douce, on n'en tire pas tant de l'hypocrisie.

¶ Chaque heure en soy, comme à notre égard, est unique; est-elle écoulée une fois, elle a peri entierement, les millions de siecles ne la rameneront pas; les jours, les mois, les années s'enfoncent et se perdent sans retour dans l'abîme des temps; le temps même sera détruit; ce n'est qu'un point dans les espaces immenses de l'éternité, et il sera effacé. Il y a de legeres et frivoles circonstances du temps qui ne sont point stables, qui passent et que j'appelle des modes, la grandeur, la faveur, les richesses, la puissancé, l'autorité, l'indépendance, le plaisir, les joyes, la superfluité. Que deviendront ces modes quand le temps même aura disparu? La vertu seule, si peu à la mode, va au delà des temps.





## DE QUELQUES USAGES.

**I**l y a des gens qui n'ont pas le moyen d'être nobles.

Il y en a de tels que, s'ils eussent obtenu six mois de delay de leurs creanciers, ils étoient nobles <sup>1</sup>.

Quelques autres se couchent roturiers et se levent nobles <sup>2</sup>.

Combien de nobles dont le pere et les aînez sont roturiers !

¶ Tel abandonne son pere qui est connu, et dont l'on cite le greffe ou la boutique, pour se retrancher sur son ayeul, qui, mort depuis long-temps, est inconnu et hors de prise ; il montre ensuite un gros revenu, une

1. 2. Veterans.

grande charge, de belles alliances, et pour être noble il ne luy manque que des titres.

¶ Réhabilitations, mot en usage dans les tribunaux, qui a fait vieillir et rendu gothique celui de lettres de noblesse, autrefois si françois et si usité : se faire réhabiliter suppose qu'un homme devenu riche originairement est noble, qu'il est d'une nécessité plus que morale qu'il le soit ; qu'à la vérité son père a pû déroger ou par la charruë, ou par la houë, ou par la malle, ou par les livrées, mais qu'il ne s'agit pour luy que de rentrer dans les premiers droits de ses ancêtres et de continuer les armes de sa maison, les mêmes pourtant qu'il a fabriquées, et tout autres que celles de sa vaisselle d'étain ; qu'en un mot les lettres de noblesse ne luy conviennent plus, qu'elles n'honorent que le roturier, c'est à dire celui qui cherche encore le secret de devenir riche.

¶ Un homme du peuple, à force d'assurer qu'il a vû un prodige, se persuade fausement qu'il a vû un prodige ; celui qui continuë de cacher son âge pense enfin luy-même être aussi jeune qu'il veut le faire croire aux autres : de même le roturier qui dit par habitude qu'il tire son origine de quelque ancien baron ou de quelque châtelain dont il est vray qu'il ne descend pas, a le plaisir de croire qu'il en descend.

¶ Quelle est la roture un peu heureuse et établie à

qui il manque des armes, et dans ces armes une pièce honorable, des suppôts, un cimier, une devise, et peut-être le cry de guerre? qu'est devenuë la distinction des casques et des *heaumes*? Le nom et l'usage en sont abolis, il ne s'agit plus de les porter de front ou de côté, ouverts ou fermez, et ceux-cy de tant ou de tant de grilles; on n'aime pas les minuties, on passe droit aux couronnes, cela est plus simple, on s'en croit digne, on se les adjuge. Il reste encore aux meilleurs bourgeois une certaine pudeur qui les empêche de se parer d'une couronne de marquis, trop satisfaits de la comtale; quelques-uns même ne vont pas la chercher fort loin, et la font passer de leur enseigne à leur carosse.

¶ Il suffit de n'être point né dans une ville, mais sous une chaumière répanduë dans la campagne ou sous une ruine qui trempe dans un marécage, et qu'on appelle château, pour être crû noble sur sa parole.

¶ Un bon gentilhomme veut passer pour un petit seigneur, et il y parvient; un grand seigneur affecte la principauté, et il use de tant de précautions qu'à force de beaux noms, de disputes sur le rang et les préseances, de nouvelles armes et d'une genealogie que d'HOSIER ne luy a pas faite, il devient enfin un petit prince.

¶ Les grands en toutes choses se forment et se mourent sur de plus grands, qui de leur part, pour n'avoir

rien de commun avec leurs inferieurs, renoncent volontiers à toutes les rubriques d'honneurs et de distinctions dont leur condition se trouve chargée, et préfèrent à cette servitude une vie plus libre et plus commode ; ceux qui suivent leur piste observent déjà par émulation cette simplicité et cette modestie ; tous ainsi se reduiront par hauteur à vivre naturellement et comme le peuple. Horrible inconvenient !

¶ Certaines gens portent trois noms de peur d'en manquer : ils en ont pour la campagne et pour la ville, pour les lieux de leur service ou de leur employ ; d'autres ont un seul nom dissyllabe qu'ils annoblissent par des particules dés que leur fortune devient meilleure : celui-cy par la suppression d'une syllabe fait de son nom obscur un nom illustre ; celui-là par le changement d'une lettre en une autre se travestit, et de *Syrus* devient *Cyrus* ; plusieurs suppriment leurs noms qu'ils pourroient conserver sans honte pour en adopter de plus beaux, où ils n'ont qu'à perdre par la comparaison que l'on fait toujours d'eux qui les portent avec les grands hommes qui les ont portez ; il s'en trouve enfin qui, nez à l'ombre des clochers de Paris, veulent être Flamans ou Italiens, comme si la roture n'étoit pas de tout país, allongent leurs noms françois d'une terminaison étrangere, et croient que venir de bon lieu c'est venir de loin.



¶ Le besoin d'argent a reconcilié la noblesse avec la roture, et a fait évanouïr la preuve des quatre quartiers.

¶ A combien d'enfans seroit utile la loy qui décideroit que c'est le ventre qui annoblit! mais à combien d'autres seroit-elle contraire!

¶ Il y a peu de familles dans le monde qui ne touchent aux plus grands princes par une extrémité, et par l'autre au simple peuple.

¶ Il n'y a rien à perdre à être noble : franchises, immunités, exemptions, privileges, que manque-t-il à ceux qui ont un titre? Croyez-vous que ce soit pour la noblesse que des solitaires<sup>1</sup> se sont faits nobles? Ils ne sont pas si vains : c'est pour le profit qu'ils en reçoivent ; cela ne leur sied-il pas mieux que d'entrer dans les gabelles? je ne dis pas à chacun en particulier, leurs vœux s'y opposent, je dis même à la communauté.

¶ Je le declare nettement, afin que l'on s'y prépare, et que personne un jour n'en soit surpris : s'il arrive jamais que quelque grand me trouve digne de ses soins ; si je fais enfin une belle fortune, il y a un Geofroy de la Bruyere que toutes les croniques rangent au nombre des plus grands seigneurs de France qui suivirent GODEFROY DE BOUILLON à la conquête de la

1. Maison religieuse secretaire du Roy.

terre sainte : voilà alors de qui je descends en ligne directe.

¶ Si la noblesse est vertu, elle se perd par tout ce qui n'est pas vertueux ; et si elle n'est pas vertu, c'est peu de chose.

¶ Il y a des choses qui, ramenées à leurs principes et à leur première institution, sont étonnantes et incompréhensibles. Qui peut concevoir en effet que certains abbés à qui il ne manque rien de l'ajustement, de la mollesse et de la vanité des sexes et des conditions, qui entrent auprès des femmes en concurrence avec le marquis et le financier, et qui l'emportent sur tous les deux, qu'eux-mêmes soient originairement et dans l'étimologie de leur nom les pères et les chefs de saints moines et d'humbles solitaires, et qu'ils en devraient être l'exemple ? Quelle force, quel empire, quelle tyrannie de l'usage ! Et sans parler de plus grands désordres, ne doit-on pas craindre de voir un jour un jeune abbé en velours gris et à ramages comme une éminence, ou avec des mouches et du rouge comme une femme.

¶ Que les sauteuses des dieux, la Venus, le Ganymède et les autres nuditez du Carache, aient été faites pour des princes de l'Eglise, et qui se disent successeurs des apôtres, le palais Farnese en est la preuve.

¶ Les belles choses le sont moins hors de leur place ;

les bienséances mettent la perfection, et la raison met les bienséances. Ainsi l'on n'entend point une gigue à la chapelle, ny dans un sermon des tons de theatre; l'on ne voit point d'images profanes<sup>1</sup> dans les temples, un CHRIST, par exemple, et le Jugement de Paris dans le même sanctuaire, ny à des personnes consacrées à l'église le train et l'équipage d'un cavalier.

¶ Declareray-je donc ce que je pense de ce qu'on appelle dans le monde un beau salut, la decoration souvent prophane, les places retenuës et payées, des<sup>2</sup> livres distribuez comme au theatre, les entrevûës et les rendez-vous frequens, le murmure et les causeries étourdissantes, quelqu'un monté sur une tribune qui y parle familièrement, sechement, et sans autre zele que de rassembler le peuple, l'amuser, jusqu'à ce qu'un orchestre, le diray-je? et des voix qui concertent depuis long-temps, se fassent entendre? Est-ce à moy à m'écrier que le zele de la maison du Seigneur me consume, et à tirer le voile leger qui couvre les mysteres témoins d'une telle indecence? Quoy! parce qu'on ne danse pas encore aux TT\*\*, me forcera-t-on d'appeler tout ce spectacle office d'église?

¶ L'on ne voit point faire de vœux ny de pelerinages pour obtenir d'un saint d'avoir l'esprit plus doux,

1. Tapisseries.

2. Le motet traduit en vers françois par L. L\*\*.

l'ame plus reconnoissante, d'être plus équitable et moins mal-faisant, d'être guéri de la vanité, de l'inquietude et de la mauvaise raillerie.

¶ Quelle idée plus bizarre que de se représenter une foule de chrétiens de l'un et de l'autre sexe qui se rassemblent à certains jours dans une salle pour y applaudir à une troupe d'excommuniés, qui ne le sont que par le plaisir qu'ils leur donnent, et qui est déjà payé d'avance ! Il me semble qu'il faudroit ou fermer les théâtres, ou prononcer moins severement sur l'état des comédiens.

¶ Dans ces jours qu'on appelle saints le moine confesse, pendant que le curé tonne en chaire contre le moine et ses adhérens ; telle femme pieuse sort de l'autel qui entend au prône qu'elle vient de faire un sacrilège. N'y a-t-il point dans l'Eglise une puissance à qui il appartienne ou de faire taire le pasteur, ou de suspendre pour un temps le pouvoir du *barnabite* ?

¶ Il y a plus de retribution dans les paroisses pour un mariage que pour un baptême, et plus pour un baptême que pour la confession : l'on diroit que ce soit un tau sur les sacremens, qui semblent par là être appréciés. Ce n'est rien au fond que cet usage, et ceux qui reçoivent pour les choses saintes ne croient point les vendre, comme ceux qui donnent ne pensent point à les acheter. Ce sont peut-être des apparences

qu'on pourroit épargner aux simples et aux indevots.

¶ Un pasteur frais et en parfaite santé, en linge fin et en point de Venise, a sa place dans l'œuvre auprès les pourpres et les fourrures; il y acheve sa digestion, pendant que le feüillant ou le recollet quitte sa cellule et son desert, où il est lié par ses vœux et par la bien-seance, pour venir le prêcher, luy et ses oüailles, et en recevoir le salaire, comme d'une piece d'étoffe. Vous m'interrompez, et vous dites : Quelle censure! et combien elle est nouvelle et peu attenduë! Ne voudriez-vous point interdire à ce pasteur et à son troupeau la parole divine et le pain de l'Evangile? Au contraire, je voudrois qu'il le distribuât luy-même le matin, le soir, dans les temples, dans les maisons, dans les places, sur les toïts, et que nul ne prétendît à un employ si grand, si laborieux, qu'avec des intentions, des talens et des poulmons capables de luy mériter les belles offrandes et les riches retributions qui y sont attachées. Je suis forcé, il est vray, d'excuser un curé sur cette conduite par un usage reçû, qu'il trouvé établi et qu'il laissera à son successeur; mais c'est cet usage bizarre et dénué de fondement et d'apparence que je ne puis approuver, et que je goûte encore moins que celui de se faire payer quatre fois des mêmes obseques, pour soy, pour ses droits, pour sa presence, pour son assistance.

¶ Tite, par vingt années de service dans une seconde place, n'est pas encore digne de la première qui est vacante : ni ses talens, ni sa doctrine, ni une vie exemplaire, ni les vœux des paroissiens, ne sauraient l'y faire asseoir ; il naît de dessous terre un autre clerc<sup>1</sup> pour la remplir : Tite est reculé ou congédié ; il ne se plaint pas : c'est l'usage.

¶ Moy, dit le cheffecier, je suis maître du chœur ; qui me forcera d'aller à matines ? Mon prédécesseur n'y alloit point ; suis-je de pire condition ? dois-je laisser avilir ma dignité entre mes mains ou la laisser telle que je l'ay reçûë ? Ce n'est point, dit l'ecolatre, mon intérêt qui me mene, mais celui de la prebende ; il seroit bien dur qu'un grand chanoine fût sujet au chœur pendant que le trésorier, l'archidiacre, le pénitencier et le grand-vicaire s'en croient exempts. Je suis bien fondé, dit le prevost, à demander la retribution sans me trouver à l'office ; il y a vingt années entières que je suis en possession de dormir les nuits, je veux finir comme j'ay commencé, et l'on ne me verra point déroger à mon titre ; que me serviroit d'être à la tête d'un chapitre ? mon exemple ne tire point à conséquence. Enfin c'est entr'eux tous à qui ne louëra point Dieu, à qui fera voir par un long usage qu'il n'est point obligé de le faire ; l'émulation de ne se point ren-

1. Ecclesiastique.

dre aux offices divins ne sçauroit être plus vive ni plus ardente. Les cloches sonnent dans une nuit tranquille, et leur melodie, qui réveille les chantres et les enfans de chœur, endort les chanoines, les plonge dans un sommeil doux et facile et qui ne leur procure que de beaux songes; ils se levent tard et vont à l'église se faire payer d'avoir dormi.

¶ Qui pourroit s'imaginer, si l'expérience ne nous le mettoit devant les yeux, quelle peine ont les hommes à se resoudre d'eux-mêmes à leur propre felicité, et qu'on ait besoin de gens d'un certain habit, qui par un discours préparé, tendre et pathétique, par de certaines inflexions de voix, par des larmes, par des mouvemens qui les mettent en sueur et qui les jettent dans l'épuisement, fassent enfin consentir un homme chrétien et raisonnable, dont la maladie est sans ressource, à ne se point perdre et à faire son salut?

¶ La fille d'*Aristippe* est malade et en peril; elle envoie vers son pere, veut se reconcilier avec luy et mourir dans ses bonnes graces: cet homme si sage, le conseil de toute une ville, fera-t-il de luy-même cette démarche si raisonnable, y entraînera-t-il sa femme? ne faudra-t-il point pour les remuer tous deux la machine du directeur?

¶ Une mere, je ne dis pas qui cede et qui se rend à la vocation de sa fille, mais qui la fait religieuse, se

charge d'une ame avec la sienne, en répond à Dieu même, en est la caution : afin qu'une telle mere ne se perde pas, il faut que sa fille se sauve.

¶ Un homme joué et se ruine : il marie néanmoins l'aînée de ses deux filles de ce qu'il a pu sauver des mains d'un *Ambreville*; la cadette est sur le point de faire ses vœux, qui n'a point d'autre vocation que le jeu de son pere.

¶ Il s'est trouvé des filles qui avoient de la vertu, de la santé, de la ferveur et une bonne vocation, mais qui n'étoient pas assez riches pour faire dans une riche abbaye vœu de pauvreté.

¶ Celle qui délibere sur le choix d'une abbaye ou d'un simple monastere pour s'y enfermer agite l'ancienne question de l'état populaire et du despotique.

¶ Faire une folie et se marier *par amourette*, c'est épouser *Melite* qui est jeune, belle, sage, œconome, qui plaît, qui vous aime, qui a moins de bien qu'*Ægine* qu'on vous propose, et qui avec une riche dot apporte de riches dispositions à la consumer, et tout votre fond avec sa dot.

¶ Il étoit délicat autrefois de se marier, c'étoit un long établissement, une affaire serieuse, et qui méritoit qu'on y pensât : l'on étoit pendant toute sa vie le mari de sa femme, bonne ou mauvaise; même table, même demeure, même lit; l'on n'en étoit point quitte pour



une pension; avec des enfans et un ménage complet l'on n'avoit pas les apparences et les délices du célibat.

¶ Qu'on évite d'être vû seul avec une femme qui n'est point la sienne, voilà une pudeur qui est bien placée; qu'on sente quelque peine à se trouver dans le monde avec des personnes dont la reputation est attaquée, cela n'est pas incomprehensible. Mais quelle mauvaise honte fait rougir un homme de sa propre femme, et l'empêche de paroître dans le public avec celle qu'il s'est choisie pour sa compagne inseparable, qui doit faire sa joye, ses délices et toute sa société; avec celle qu'il aime et qu'il estime, qui est son ornement, dont l'esprit, le mérite, la vertu, l'alliance luy font honneur? Que ne commence-t-il par rougir de son mariage!

Je connois la force de la coûtume et jusqu'où elle maîtrise les esprits et contraint les mœurs, dans les choses même les plus dénuées de raison et de fondement; je sens néanmoins que j'aurois l'impudence de me promener au Cours et d'y passer en revêtë avec une personne qui seroit ma femme.

¶ Ce n'est pas une honte ny une faute à un jeune homme que d'épouser une femme avancée en âge; c'est quelquefois prudence, c'est précaution. L'infamie est de se joüer de sa bienfaictrice par des traitemens indignes, et qui luy découvrent qu'elle est la duppe d'un hy-

pocrite et d'un ingrat : si la fiction est excusable, c'est où il faut feindre de l'amitié ; s'il est permis de tromper, c'est dans une occasion où il y auroit de la dureté à être sincère. « Mais elle vit long-temps. » Aviez-vous stipulé qu'elle mourût après avoir signé votre fortune et l'acquit de toutes vos dettes ? n'a-t-elle plus après ce grand ouvrage qu'à retenir son haleine, qu'à prendre de l'opium ou de la ciguë ? a-t-elle tort de vivre ? Si même vous mourez avant celle dont vous aviez déjà réglé les funeraillles, à qui vous destiniez la grosse sonnerie et les beaux ornements, en est-elle responsable ?

¶ Il y a depuis long-temps dans le monde une manière<sup>1</sup> de faire valoir son bien qui continuë toujours d'être pratiquée par d'honnêtes gens et d'être condamnée par d'habiles docteurs.

¶ On a toujours vû dans la republique de certaines charges<sup>2</sup> qui semblent n'avoir été imaginées la première fois que pour enrichir un seul aux dépens de plusieurs : les fonds ou l'argent des particuliers y coule sans fin et sans interruption ; diray-je qu'il n'en revient plus ou qu'il n'en revient que tard ? C'est un gouffre, c'est une mer qui reçoit les eaux des fleuves et qui ne les rend pas, ou, si elle les rend, c'est par des conduits secrets et souterrains, sans qu'il y paroisse ou

1. Billets et obligations.

2. Greffe, consignation.

qu'elle en soit moins grosse et moins enflée; ce n'est qu'après en avoir jouï long-temps et qu'elle ne peut plus les retenir.

¶ Le fonds perdu, autrefois si sûr, si religieux et si inviolable, est devenu avec le temps, et par les soins de ceux qui en étoient chargez, un bien perdu : quel autre secret de doubler mes revenus et de thesauriser ? entre-ray-je dans le huitième denier ou dans les aydes ? se-ray-je avare, partisan ou administrateur ?

¶ Vous avez une piece d'argent, ou même une piece d'or, ce n'est pas assez, c'est le nombre qui opere; faites-en, si vous pouvez, un amas considerable et qui s'élève en pyramide, et je me charge du reste. Vous n'avez ni naissance ni esprit, ni talens ni experience, qu'importe ! ne diminuez rien de vôtre monceau, et je vous placeraï si haut que vous vous couvrirez devant vôtre maître si vous en avez; il sera même fort éminent si, avec vôtre métal qui de jour à autre se multiplie, je ne fais en sorte qu'il se découvre devant vous.

¶ *Orante* plaide depuis dix ans entiers en reglement de juges pour une affaire juste, capitale et où il y va de toute sa fortune; elle sçaura peut-être dans cinq années quels seront ses juges et dans quel tribunal elle doit plaider le reste de sa vie.

¶ L'on applaudit à la coûtume qui s'est introduite dans les tribunaux d'interrompre les avocats au milieu

de leur action, de les empêcher d'être éloquentes et d'avoir de l'esprit, de les ramener au fait et aux preuves toutes seches qui établissent leurs causes et le droit de leurs parties; et cette pratique si severe, qui laisse aux orateurs le regret de n'avoir pas prononcé les plus beaux traits de leurs discours, qui bannit l'éloquence du seul endroit où elle est en sa place, et va faire du parlement une muette jurisdiction, on l'autorise par une raison solide et sans replique, qui est celle de l'expédition; il est seulement à desirer qu'elle fût moins oubliée en toute autre rencontre, qu'elle réglât au contraire les bureaux comme les audiences, et qu'on cherchât une fin [aux ecritures<sup>1</sup>, comme on a fait aux plaidoyers.

¶ Le devoir des juges est de rendre la justice, leur métier de la differer; quelques-uns sçavent leur devoir et font leur métier.

¶ Celui qui sollicite son juge ne luy fait pas honneur; car, ou il se défie de ses lumieres et même de sa probité, ou il cherche à le prévenir, ou il luy demande une injustice.

¶ Il se trouve des juges auprès de qui la faveur, l'autorité, les droits de l'amitié et de l'alliance nuisent à une bonne cause, et qu'une trop grande affectation de passer pour incorruptibles expose à être injustes.

1. Procés par écrit.

¶ Le magistrat coquet ou galant est pire dans les consequences que le dissolu; celui-cy cache son commerce et ses liaisons, et l'on ne sçait souvent par où aller jusqu'à luy; celui-là est ouvert par mille foibles qui sont connus, et l'on y arrive par toutes les femmes à qui il veut plaire.

¶ Il s'en faut peu que la religion et la justice n'aillent de pair dans la republique, et que la magistrature ne consacre les hommes comme la prêtrise: l'homme de robe ne sçauroit gueres danser au bal, paroître aux theatres, renoncer aux habits simples et modestes, sans consentir à son propre avilissement; et il est étrange qu'il ait falu une loy pour regler son exterieur et le contraindre ainsi à être grave et plus respecté.

¶ Il n'y a aucun métier qui n'ait son apprentissage; et en montant des moindres conditions jusques aux plus grandes, on remarque dans toutes un temps de pratique et d'exercice qui prépare aux emplois, où les fautes sont sans consequence, et menent au contraire à la perfection. La guerre même, qui ne semble naître et durer que par la confusion et le desordre, a ses preceptes; on ne se massacre pas par pelotons et par troupes en raze campagne sans l'avoir appris, et l'on s'y tué methodiquement, il y a l'école de la guerre: où est l'école du magistrat? Il y a un usage, des loix, des

coûtumes : où est le temps, et le temps assez long, que l'on employe à les digerer et à s'en instruire? L'essay et l'apprentissage d'un jeune adolescent qui passe de la ferule à la pourpre, et dont la consignation a fait un juge, est de décider souverainement des vies et des fortunes des hommes.

¶ La principale partie de l'orateur, c'est la probité; sans elle il degene en declamateur, il déguise ou il exagere les faits, il cite faux, il calomnie, il épouse la passion et les haines de ceux pour qui il parle; et il est de la classe de ces avocats dont le proverbe dit qu'ils sont payez pour dire des injures.

¶ Il est vray, dit-on, cette somme luy est dûë et ce droit luy est acquis; mais je l'attends à cette petite formalité : s'il l'oublie, il n'y revient plus, et *consequement* il perd sa somme, ou il est *incontestablement* déchû de son droit; or il oubliera cette formalité. Voilà ce que j'appelle une conscience de praticien.

¶ Une belle maxime pour le palais, utile au public, remplie de raison, de sagesse et d'équité, ce seroit précisément la contradictoire de celle qui dit que la forme emporte le fond.

¶ La Question est une invention merveilleuse et tout à fait sûre pour perdre un innocent qui a la complexion foible, et sauver un coupable qui est né robuste.

¶ Un coupable puni est un exemple pour la canaille; un innocent condamné est l'affaire de tous les honnêtes gens.

Je diray presque de moy : je ne seray pas voleur ou meurtrier ; je ne seray pas un jour puni comme tel, c'est parler bien hardiment.

Une condition lamentable est celle d'un homme innocent à qui la précipitation et la procédure ont trouvé un crime; celle même de son juge peut-elle l'être davantage ?

¶ Si l'on me racontoit qu'il s'est trouvé autrefois un prevost ou l'un de ces magistrats créés pour poursuivre les voleurs et les exterminer, qui les connoissoit tous depuis long-temps de nom et de visage, sçavoit leurs vols, j'entends l'espece, le nombre et la quantité, penetrait si avant dans toutes ces profondeurs, et étoit si initié dans tous ces affreux mysteres, qu'il sçût rendre à un homme de credit un bijou qu'on luy avoit pris dans la foule au sortir d'une assemblée, et dont il étoit sur le point de faire de l'éclat ; que le parlement intervint dans cette affaire et fit le procès à cet officier, je regarderois cet événement comme l'une de ces choses dont l'histoire se charge et à qui le temps ôte la croyance. Comment donc pourrois-je croire qu'on doive présumer par des faits recens, connus et circonstanciez, qu'une connivence si pernicieuse dure en-

core, qu'elle ait même tourné en jeu et passé en coutume ?

¶ Combien d'hommes qui sont forts contre les foibles, fermes et inflexibles aux sollicitations du simple peuple, sans nuls égards pour les petits, rigides et severes dans les minuties, qui refusent les petits presens, qui n'écoutent ni leurs parens ni leurs amis, et que les femmes seules peuvent corrompre !

¶ Il n'est pas absolument impossible qu'une personne qui se trouve dans une grande faveur perde un procès.

¶ Les mourans qui parlent dans leurs testamens peuvent s'attendre à être écoulez comme des oracles : chacun les tire de son côté et les interprete à sa maniere, je veux dire selon ses desirs ou ses interêts.

¶ Il est vray qu'il y a des hommes dont on peut dire que la mort fixe moins la derniere volonté qu'elle ne leur ôte avec la vie l'irresolution et l'inquietude : un dépit, pendant qu'ils vivent, les fait tester ; ils s'appaisent et déchirent leur minute, la voilà en cendre. Ils n'ont pas moins de testamens dans leur cassette que d'almanachs sur leur table, ils les comptent par les années ; un second se trouve détruit par un troisième, qui est aneanti luy-même par un autre mieux digéré, et celui-cy encore par un cinquième *olographe* ; mais si le moment, ou la malice, ou l'autorité manque à celui



qui a intérêt de le supprimer, il faut qu'il en essaye les clauses et les conditions, car *appert*-il mieux des dispositions des hommes les plus inconstans que par un dernier acte, signé de leur main, et après lequel ils n'ont pas du moins eû le loisir de vouloir tout le contraire.

¶ S'il n'y avoit point de testamens pour regler le droit des heritiers, je ne sçay si l'on auroit besoin de tribunaux pour regler les differends des hommes; les juges seroient presque reduits à la triste fonction d'envoyer au gibet les voleurs et les incendiaires. Qui voit-on dans les lanternes des chambres, au parquet, à la porte ou dans la salle du magistrat? des heritiers *ab intestat*? Non, les loix ont pourvû à leurs partages; on y voit les testamentaires qui plaident en explication d'une clause ou d'un article, les personnes exheredées, ceux qui se plaignent d'un testament fait avec loisir, avec maturité, par un homme grave, habile, consciencieux, et qui a été aidé d'un bon conseil; d'un acte où le praticien n'a rien *obmis* de son jargon et de ses finesses ordinaires; il est signé du testateur et des témoins publics, il est paraphé, et c'est en cet état qu'il est cassé et déclaré nul.

¶ *Titius* assiste à la lecture d'un testament avec des yeux rouges et humides, et le cœur serré de la perte de celui dont il espere recueillir la succession : un article luy donne la charge, un autre les rentes de la ville, un

troisième le rend maître d'une terre à la campagne; il y a une clause qui bien entendu luy accorde une maison située au milieu de Paris; comme elle se trouve, et avec les meubles; son affliction augmente, les larmes luy coulent des yeux. Le moyen de les contenir? il se voit officier, logé aux champs et à la ville, meublé de même, il se voit une bonne table et un carosse : *y avoit-il au monde un plus honnête homme que le défunt, un meilleur homme?* Il y a un codicile, il faut le lire : il fait *Mævius* legataire universel, et il renvoye Titius dans son faubourg, sans rentes, sans titres, et le met à pied; il essuye ses larmes, c'est à *Mævius* à s'affliger.

¶ La loy qui défend de tuer un homme n'embrasse-t-elle pas dans cette défense le fer, le poison, le feu, l'eau, les embûches, la force ouverte, tous les moyens enfin qui peuvent servir à l'homicide? La loy qui ôte aux maris et aux femmes le pouvoir de se donner reciproquement n'a-t-elle connu que les voyes directes et immediates de donner? a-t-elle manqué de prévoir les indirectes? a-t-elle introduit les fideicommiss, ou si même elles les tolere? Avec une femme qui nous est chere et qui nous survit, legue-t-on son bien à un ami fidele par un sentiment de reconnoissance pour luy, ou plutôt par une extrême confiance et par la certitude qu'on a du bon usage qu'il sçaura faire de ce qu'on luy legue? Donne-t-on à celuy que l'on peut soupçonner de ne de-

voir pas rendre à la personne à qui en effet l'on veut donner? faut-il se parler, faut-il s'écrire, est-il besoin de pacte ou de sermens pour former cette collusion? les hommes ne sentent-ils pas en ce rencontre ce qu'ils peuvent esperer les uns des autres? Et si, au contraire, la propriété d'un tel bien est dévoluë au fideicommissaire, pourquoy perd-il sa reputation à le retenir? sur quoy fonde-t-on la satyre et les vaudevilles? Voudroit-on le comparer au dépositaire qui trahit le dépost, à un domestique qui vole l'argent que son maître luy envoie porter? On auroit tort : y a-t-il de l'infamie à ne pas faire une liberalité, et à conserver pour soy ce qui est à soy? Étrange embarras, horrible poids que le fideicommissaire! si par la reverence des loix on se l'approprie, il ne faut plus passer pour homme de bien; si par le respect d'un ami mort l'on suit ses intentions en le rendant à sa veuve, on est confidentiaire, on blesse la loy : elle quadre donc bien mal avec l'opinion des hommes, cela peut être; et il ne me convient pas de dire icy : la loy peche, ny les hommes se trompent.

¶ J'entends dire de quelques particuliers ou de quelques compagnies : tel et tel corps se contestent l'un à l'autre la préseance; le mortier et la pairie se disputent le pas. Il me paroît que celuy des deux qui évite de se rencontrer aux assemblées est celuy qui cede, et qui, sentant son foible, juge luy-même en faveur de son concurrent.

¶ *Typhon* fournit un grand de chiens et de chevaux, que ne luy fournit-il point ! sa protection le rend audacieux, il est impunément dans sa province tout ce qui luy plaît d'être, assassin, parjure ; il brûle ses voisins, et il n'a pas besoin d'asyle : il faut enfin que le prince se mêle luy-même de sa punition.

¶ Ragoûts, liqueurs, entrées, entremets, tous mots qui devoient être barbares et inintelligibles en nôtre langue ; et s'il est vray qu'ils ne devoient pas être d'usage en pleine paix, où ils ne servent qu'à entretenir le luxe et la gourmandise, comment peuvent-ils être entendus dans le temps de la guerre et d'une misere publique, à la vûe de l'ennemi, à la veille d'un combat, pendant un siege ? Où est-il parlé de la table de *Scipion* ou de celle de *Marius* ? ay-je lû quelque part que *Miltiade*, qu'*Epaminondas*, qu'*Agésilas* ayent fait une chere délicate ? Je voudrois qu'on ne fit mention de la délicatesse, de la propreté et de la sumptuosité des generaux qu'après n'avoir plus rien à dire sur leur sujet, et s'être épuisé sur les circonstances d'une bataille gagnée et d'une ville prise ; j'aimerois même qu'ils voulussent se priver de cet éloge.

¶ *Hermippe* est l'esclave de ce qu'il appelle ses petites commoditez, il leur sacrifie l'usage reçû, la coutume, les modes, la bienséance ; il les cherche en toutes choses, il quitte une moindre pour une plus grande, il

ne néglige aucune de celles qui sont praticables, il s'en fait une étude, et il ne se passe aucun jour qu'il ne fasse en ce genre une découverte; il laisse aux autres hommes le dîner et le souper, à peine en admet-il les termes; il mange quand il a faim, et les mets seulement où son appetit le porte; il voit faire son lit, quelle main assez adroite ou assez heureuse pourroit le faire dormir comme il veut dormir? il sort rarement de chez soy, il aime la chambre, où il n'est ni oisif ni laborieux, où il n'agit point, où il *tracasse*, et dans l'équipage d'un homme qui a pris medecine. On dépend servilement d'un serrurier et d'un menuisier, selon ses besoins; pour luy, s'il faut limer, il a une lime, une scie s'il faut scier, et des tenailles s'il faut arracher; imaginez, s'il est possible, quelques outils qu'il n'ait pas et meilleurs, et plus commodes à son gré que ceux mêmes dont les ouvriers se servent; il en a de nouveaux et d'inconnus, qui n'ont point de nom, productions de son esprit, et dont il a presque oublié l'usage; nul ne se peut comparer à luy pour faire en peu de temps et sans peine un travail fort inutile. Il faisoit dix pas pour aller de son lit dans sa garde-robe, il n'en fait plus que neuf par la maniere dont il a sçu tourner sa chambre: combien de pas épargnez dans le cours d'une vie! Ailleurs l'on tourne la clef, l'on pousse contre ou l'on tire à soy, et une porte s'ouvre, quelle fatigue! voilà un

mouvement de trop qu'il sçait s'épargner : et comment ? c'est un mystere qu'il ne revele point : il est à la verité un grand maître pour le ressort et pour la mécanique, pour celle du moins dont tout le monde se passe. Hermippe tire le jour de son appartement d'ailleurs que de la fenètre, il a trouvé le secret de monter et de descendre autrement que par l'escalier, et il cherche celuy d'entrer et de sortir plus commodément que par la porte.

¶ Il y a déjà long-temps que l'on improuve les medecins et que l'on s'en sert ; le theatre et la satyre ne touchent point à leurs pensions : ils dotent leurs filles, placent leurs fils aux parlemens et dans la prelature, et les railleurs eux-mêmes fournissent l'argent. Ceux qui se portent bien deviennent malades, il leur faut des gens dont le métier soit de les assurer qu'ils ne mourront point : tant que les hommes pourront mourir et qu'ils aimeront à vivre, le medecin sera raillé et bien payé.

¶ Un bon medecin est celuy qui a des remedes spécifiques, ou, s'il en manque, qui permet à ceux qui les ont de guérir son malade.

¶ La temerité des charlatans, et leurs tristes succès qui en sont les suites, font valoir la medecine et les medecins : si ceux-cy laissent mourir, les autres tuënt.

¶ *Carro Carri* débarque avec une recette qu'il ap-

pelle un prompt remede, et qui quelquefois est un poison lent : c'est un bien de famille, mais amelioré en ses mains ; de specifique qu'il étoit contre la colique, il guérit de la fièvre quarte, de la pleuresie, de l'hydro-pisie, de l'apoplexie, de l'épilepsie ; forcez un peu vôtre memoire, nommez une maladie, la premiere qui vous viendra en l'esprit : l'hémorragie, dites-vous ? il la guérit : il ne ressuscite personne, il est vray, il ne rend pas la vie aux hommes, mais il les conduit necessairement jusqu'à la decrepitude, et ce n'est que par hazard que son pere et son ayeul, qui avoient ce secret, sont morts fort jeunes. Les medecins reçoivent pour leurs visites ce qu'on leur donne, quelques-uns se contentent d'un remerciement ; Carro Carri est si sûr de son remede et de l'effet qui en doit suivre, qu'il n'hésite pas de s'en faire payer d'avance et de recevoir avant que de donner. Si le mal est incurable, tant mieux, il n'en est que plus digne de son application et de son remede ; commencez par luy livrer quelques sacs de mille frans, passez-luy un contrat de constitution, donnez-luy une de vos terres, la plus petite, et ne soyez pas ensuite plus inquiet que luy de vôtre guérison. L'émulation de cet homme a peuplé le monde de noms en O et en I, noms venerables, qui imposent aux malades et aux maladies. Vos medecins, Fagon, et de toutes les facultez, avoüez-le, ne guerissent pas

toujours ny sûrement; ceux au contraire qui ont hérité de leurs peres la medecine pratique, et à qui l'expérience est échûë par succession, promettent toujours et avec sermens qu'on guérira : qu'il est doux aux hommes de tout esperer d'une maladie mortelle, et de se porter encore passablement bien à l'agonie! La mort surprend agreablement et sans s'être fait craindre; on la sent plutôt qu'on n'a songé à s'y préparer et à s'y resoudre. O FAGON ESCULAPE! faites regner sur toute la terre le quinquina et l'emetique; conduisez à sa perfection la science des simples, qui sont donnés aux hommes pour prolonger leur vie; observez dans les cures, avec plus de précision et de sagesse que personne n'a encore fait, le climat, les temps, les simptômes et les complexions; guérissez de la maniere seule qu'il convient à chacun d'être guéri; chassez des corps, où rien ne vous est caché de leur œconomie, les maladies les plus obscures et les plus inveterées; n'attendez pas sur celles de l'esprit, elles sont incurables; laissez à *Corinne*, à *Lesbie*, à *Canidie*, à *Trimalcion* et à *Carpus* la passion ou la fureur des charlatans.

¶ L'on souffre dans la republique les chiromantiens et les devins, ceux qui font l'horoscope et qui tirent la figure, ceux qui connoissent le passé par le mouvement du *Sas*, ceux qui font voir dans un miroir ou dans un vase d'eau la claire verité; et ces gens sont



en effet de quelque usage : ils prédisent aux hommes qu'ils feront fortune, aux filles qu'elles epouseront leurs amans; consolent les enfans dont les peres ne meurent point, et charment l'inquietude des jeunes femmes qui ont de vieux maris; ils trompent enfin à très-vil prix ceux qui cherchent à être trompez.

¶ Que penser de la magie et du sortilege? La theorie en est obscure, les principes vagues, incertains, et qui approchent du visionnaire; mais il y a des faits embarassans, affirmez par des hommes graves qui les ont vûs ou qui les ont appris de personnes qui leur ressemblent. Les admettre tous ou les nier tous paroît un égal inconvenient, et j'ose dire qu'en cela, comme dans toutes les choses extraordinaires et qui sortent des communes regles, il y a un parti à trouver entre les ames credules et les esprits forts.

¶ L'on ne peut gueres charger l'enfance de la connoissance de trop de langues, et il me semble que l'on devrait mettre toute son application à l'en instruire; elles sont utiles à toutes les conditions des hommes, et elles leur ouvrent également l'entrée ou à une profonde ou à une facile et agreable érudition. Si l'on remet cette étude si penible à un âge un peu plus avancé, et qu'on appelle la jeunesse, ou l'on n'a pas la force de l'embrasser par choix, ou l'on n'a pas celle d'y perseverer; et si l'on y persevere, c'est consumer à la re-

cherche des langues le même temps qui est consacré à l'usage que l'on en doit faire; c'est borner à la science des mots un âge qui veut déjà aller plus loin et qui demande des choses; c'est au moins avoir perdu les premières et les plus belles années de sa vie. Un si grand fond ne se peut bien faire que lorsque tout s'imprime dans l'ame naturellement et profondément; que la memoire est neuve, prompte et fidele; que l'esprit et le cœur sont encore vuides de passions, de soins et de desirs, et que l'on est déterminé à de longs travaux par ceux de qui l'on dépend. Je suis persuadé que le petit nombre d'habiles ou le grand nombre de gens superficiels vient de l'oubli de cette pratique.

¶ L'étude des textes ne peut jamais être assez recommandée : c'est le chemin le plus court, le plus sûr et le plus agreable pour tout genre d'érudition. Ayez les choses de la premiere main; puisez à la source; maniez, remaniez le texte; apprenez-le de memoire; citez-le dans les occasions; songez sur tout à en penetrer le sens dans toute son étenduë et dans ses circonstances; conciliez un auteur original, ajustez ses principes, tirez vous-même les conclusions. Les premiers commentateurs se sont trouvez dans le cas où je desire que vous soyez; n'empruntez leurs lumieres et ne suivez leurs vûës qu'où les vôtres seroient trop courtes : leurs explications ne sont pas à vous, et peuvent aisé-

ment vous échaper; vos observations, au contraire, naissent de vôtre esprit et y demeurent; vous les retrouvez plus ordinairement dans la conversation, dans la consultation et dans la dispute : ayez le plaisir de voir que vous n'êtes arrêté dans la lecture que par les difficultez qui sont invincibles, où les commentateurs et les scolastes eux-mêmes demeurent court, si fertiles d'ailleurs, si abondans et si chargez d'une vaine et fastueuse érudition dans les endroits clairs, et qui ne font de peine ny à eux ny aux autres; achevez ainsi de vous convaincre par cette methode d'étudier que c'est la paresse des hommes qui a encouragé le pedantisme à grossir plutôt qu'à enrichir les bibliotheques, à faire perir le texte sous le poids des commentaires, et qu'elle a en cela agi contre soy-même et contre ses plus chers interêts, en multipliant les lectures, les recherches et le travail qu'elle cherchoit à éviter.

¶ Qui regle les hommes dans leur maniere de vivre et d'user des alimens? La santé et le regime? Cela est douteux : une nation entiere mange les viandes après les fruits; une autre fait tout le contraire; quelques-uns commencent leurs repas par de certains fruits et les finissent par d'autres. Est-ce raison? est-ce usage? Est-ce par un soin de leur santé que les hommes s'habillent jusqu'au menton, portent des fraises et des collets, eux qui ont eu si long-temps la poitrine décou-

verte? est-ce par bienséance, sur tout dans un temps où ils avoient trouvé le secret de paroître nuds tout habillez? Et d'ailleurs les femmes qui montrent leur gorge et leurs épaules sont-elles d'une complexion moins délicate que les hommes, ou moins sujettes qu'eux aux bienséances? Quelle est la pudeur qui engage celles-cy à couvrir leurs jambes et presque leurs pieds, et qui leur permet d'avoir les brads nuds au dessus du coude? Qui avoit mis autrefois dans l'esprit des hommes qu'on étoit à la guerre ou pour se défendre, ou pour attaquer, et qui leur avoit insinué l'usage des armes offensives et des défensives? Qui les oblige aujourd'huy de renoncer à celles-cy, et, pendant qu'ils se bottent pour aller au bal, de soutenir sans armes et en pourpoint des travailleurs, exposez à tout le feu d'une contrescarpe? Nos peres, qui ne jugeoient pas une telle conduite utile au prince et à la patrie, étoient-ils sages ou insensez? et nous-mêmes, quels heros celebrons-nous dans notre histoire? un Guesclin, un Clisson, un Foix, un Boucicaut, qui tous ont porté l'armet et endossé une cuirasse.

Qui pourroit rendre raison de la fortune de certains mots et de la proscription de quelques autres? *Ains* a péri : la voyelle qui le commence et si propre pour l'éli-sion n'a pû le sauver; il a cédé à un autre monosyllabe <sup>1</sup>

1. Mais.

et qui n'est au plus que son anagramme. *Certes* est beau dans sa vieillesse, et a encore de la force sur son déclin; la poésie le réclame, et nôtre langue doit beaucoup aux écrivains qui le disent en prose et qui se commettent pour luy dans leurs ouvrages. *Maint* est un mot qu'on ne devoit jamais abandonner, et par la facilité qu'il y avoit à le couler dans le style, et par son origine, qui est françoise. *Moult*, quoyque latin, étoit dans son temps d'un même mérite, et je ne vois pas par où *beaucoup* l'emporte sur luy. Quelle persécution le *car* n'a-t-il pas essuyée! et s'il n'eût trouvé de la protection parmi les gens polis, n'étoit-il pas banni honteusement d'une langue à qui il a rendu de si longs services, sans qu'on sçût quel mot luy substituer! *Cil* a été dans ses beaux jours le plus joli mot de la langue françoise; il est douloureux pour les poëtes qu'il ait vieilli. *Douloureux* ne vient pas plus naturellement de *douleur* que de *chaleur* vient *chaleureux* ou *chaloureux*. Celuy-cy se passe, bien que ce fût une richesse pour la langue, et qu'il se dise fort juste où *chaud* ne s'emploie qu'improprement. *Valeur* devoit aussi nous conserver *valeureux*; *haine*, *haineux*; *peine*, *peineux*; *fruit*, *fructueux*; *pitié*, *piteux*; *joye*, *jovial*; *foy*, *feal*; *cour*, *courtois*; *giste*, *gisant*; *haleine*, *halené*; *vanterie*, *van-tart*; *mensonge*, *mensonger*; *coûtume*, *coûtumier*; comme *part* maintient *partial*; *point*, *pointu* et *pointil-*

*leux*; *ton*, *tonant*; *son*, *sonore*; *frein*, *effrené*; *front*, *effronté*; *ris*, *ridicule*; *loy*, *loyal*; *cœur*, *cordial*; *bien*, *benin*; *mal*, *malicieux*. *Heur* se plaçoit où *bonheur* ne sçauroit entrer; il a fait *heureux*, qui est si françois, et il a cessé de l'être. Si quelques poètes s'en sont servis, c'est moins par choix que par la contrainte de la mesure. *Issuë* prospere, et vient d'*issir*, qui est aboli. *Fin* subsiste sans consequence pour *finer*, qui vient de luy, pendant que *cesse* et *cesser* regnent également. *Verd* ne fait plus *verdoyer*, ny *fête* *fêtoyer*, ny *larme* *larmoyer*, ny *deuil* *se douloir*, *se condouloir*, ny *joye* *s'éjouir*, bien qu'il fasse toûjours *se réjouir*, *se conjouir*; ainsi qu'*orgueil* *s'enorgueillir*. On a dit *gent*, le corps *gent*: ce mot si facile non seulement est tombé, l'on voit même qu'il a entraîné *gentil* dans sa chute. On dit *diffamé*, qui dérive de *fame*, qui ne s'entend plus. On dit *curieux*, dérivé de *cure*, qui est hors d'usage. Il y avoit à gagner de dire *si que* pour *de sorte que* ou *de maniere que*; *de moy*, au lieu de *pour moy* ou *de quant à moy*; de dire: *je sçay que c'est qu'un mal*, plutôt que *je sçay ce que c'est qu'un mal*, soit par l'analogie latine, soit par l'avantage qu'il y a souvent à avoir un mot de moins à placer dans l'oraison. L'usage a préféré *par consequent* à *par consequence*, et *en consequence* à *en consequent*, *façons de faire* à *manieres de faire*, et *manieres d'agir* à *façons d'agir*... Dans les verbes, *travailler* à *ouvrer*,

être *accoutumé* à *souloir*, *convenir* à *duire*, *faire du bruit* à *bruire*, *injurier* à *vilainer*, *picquer* à *poindre*, *faire res-souvenir* à *ramentevoir*..... Et dans les noms *pensées* à *pensers*, un si beau mot et dont le vers se trouvoit si bien ; *grandes actions* à *proïesses*, *louanges* à *loz*, *méchanceté* à *mauvaistié*, *porte* à *huis*, *navire* à *nef*, *armée* à *ost*, *monastere* à *monstier*, *prairies* à *prées*... Tous mots qui pouvoient durer ensemble d'une égale beauté et rendre une langue plus abondante. L'usage a, par l'addition, la suppression, le changement ou le dérangement de quelques lettres, fait *frelater* de *fralater*, *prouver* de *preuver*, *profit* de *proufit*, *froment* de *froument*, *profil* de *pourfil*, *provision* de *pourveoir*, *promener* de *pourmener*, et *promenade* de *pourmenade*. Le même usage fait, selon l'occasion, d'*habile*, d'*utile*, de *facile*, de *docile*, de *mobile* et de *fertile*, sans y rien changer, des genres differens ; au contraire de *vil*, *vile* ; *subtil*, *subtile*, selon leur terminaison masculins ou féminins. Il a alteré les terminaisons anciennes : de *scel* il a fait *sceau* ; de *mantel*, *manteau* ; de *capel*, *chapeau* ; de *coutel*, *couteau* ; de *hamel*, *hameau* ; de *damoisel*, *damoiseau* ; de *jouvancel*, *jouvanceau*, et cela sans que l'on voye gueres ce que la langue françoise gagne à ces differences et à ces changemens. Est-ce donc faire pour le progrès d'une langue que de déferer à l'usage ? Seroit-il mieux de secoüer le joug de son empire si

despotique? Faudroit-il dans une langue vivante écouter la seule raison, qui prévient les équivoques, suit la racine des mots et le rapport qu'ils ont avec les langues originaires dont ils sont sortis, si la raison d'ailleurs veut qu'on suive l'usage?

Si nos ancêtres ont mieux écrit que nous, ou si nous l'emportons sur eux par le choix des mots, par le tour et l'expression, par la clarté et la brièveté du discours, c'est une question souvent agitée, toujours indecise : on ne la terminera point en comparant, comme l'on fait quelquefois, un froid écrivain de l'autre siècle aux plus célèbres de celui-ci, ou les vers de Laurent, payé pour ne plus écrire, à ceux de MAROT et de DESPORTES. Il faudroit, pour prononcer juste sur cette matière, opposer siècle à siècle et excellent ouvrage à excellent ouvrage, par exemple les meilleurs rondeaux de BENSERADE ou de VOITURE à ces deux-ci, qu'une tradition nous a conservés sans nous en marquer le temps ny l'auteur :

**B** IEN à propos s'en vint Ogier en France  
 Pour le país de mescreans monder :  
 Ja n'est besoin de conter sa vaillance,  
 Puisqu'ennemis n'osoient le regarder.

Or quand il eut tout mis en assurance,  
 De voyager il voulut s'enharder,



*En Paradis trouva l'eau de jouvance,  
Dont il se sçeut de vieillesse engarder  
Bien à propos.*

*Puis par cette eau son corps tout decrepite  
Transmué fut par maniere subite  
En jeune gars, frais, gracieux et droit.*

*Grand dommage est que cecy soit sornettes,  
Filles connoy qui ne sont pas jeunettes,  
A qui cette eau de jouvance viendroit  
Bien à propos.*

**D**E cettuy preux maints grands clers ont écrit  
Qu'onques dangier n'étonna son courage;  
Abusé fut par le malin esprit  
Qu'il épousa sous féminin visage.

*Si piteux cas à la fin découvrit  
Sans un seul brin de peur ny de dommage,  
Dont grand renom par tout le monde acquit,  
Si qu'on tenoit tres honneste langage  
De cettuy preux.*

*Bien-tost après fille de roy s'éprit  
De son amour, qui voulentiers s'offrit  
Au bon Richard en second mariage.*

*Donc s'il vaut mieux de diable ou femme avoir,  
Et qui des deux brüit plus en ménage,  
Ceulx qui voudront, si le pourront sçavoir  
De cettuy preux.*



## DE LA CHAIRE.

**L**E discours chrétien est devenu un spectacle. Cette tristesse evangelique qui en est l'ame ne s'y remarque plus ; elle est suppléée par les avantages de la mine, par les inflexions de la voix, par la regularité du geste, par le choix des mots et par les longues énumérations. On n'écoute plus serieusement la parole sainte ; c'est une sorte d'amusement entre mille autres, c'est un jeu où il y a de l'émulation et des parieurs.

¶ L'éloquence profane est transposée, pour ainsi dire, du bareau, où LE MAITRE, PUCELLE et FOURCROY l'ont fait regner, et où elle n'est plus d'usage, à la chaire où elle ne doit pas être.

¶ L'on fait assaut d'éloquence jusqu'au pied de l'autel et en la presence des mysteres : celui qui écoute

s'établit juge de celui qui prêche pour condamner ou pour applaudir, et n'est pas plus converti par le discours qu'il favorise que par celui auquel il est contraire. L'orateur plaît aux uns, déplaît aux autres, et convient avec tous en une chose : que, comme il ne cherche point à les rendre meilleurs, ils ne pensent pas aussi à le devenir.

¶ Un apprentif est docile, il écoute son maître, il profite de ses leçons, et il devient maître; l'homme indocile critique le discours du predicateur comme le livre du philosophe, et il ne devient ny chrétien ny raisonnable.

¶ Jusqu'à ce qu'il revienne un homme qui, avec un style nourri des saintes Écritures, explique au peuple la parole divine uniment et familièrement, les orateurs et les declamateurs seront suivis.

¶ Les citations profanes, les froides allusions, le mauvais pathétique, les antitheses, les figures outrées ont fini; les portraits finiront et feront place à une simple explication de l'Évangile, jointe aux mouvemens qui inspirent la conversion.

¶ Cet homme que je souhaittois impatiemment, et que je ne daignois pas esperer de nôtre siecle, est enfin venu; les courtisans, à force de goût et de connoître les bienséances, luy ont applaudi; ils ont, chose incroyable! abandonné la chapelle du roy pour venir

entendre avec le peuple la parole de Dieu annoncée par cet homme apostolique<sup>1</sup>. La ville n'a pas été de l'avis de la cour : où il a prêché, les paroissiens ont déserté, jusqu'aux marguilliers ont disparu ; les pasteurs ont tenu ferme, mais les oüailles se sont dispersées, et les orateurs voisins en ont grossi leur auditoire. Je devois le prévoir, et ne pas dire qu'un tel homme n'avoit qu'à se montrer pour être suivi, et qu'à parler pour être écouté : ne sçavois-je pas quelle est dans les hommes et en toutes choses la force indomptable de l'habitude ? Depuis trente années on prête l'oreille aux rheteurs, aux declamateurs, aux *enumerateurs* ; on court ceux qui peignent en grand ou en miniature ; il n'y a pas long-temps qu'ils avoient des chûtes ou des transitions ingénieuses, quelquefois même si vives et si aiguës qu'elles pouvoient passer pour epigrammes ; ils les ont adoucies, je l'avouë, et ce ne sont plus que des madrigaux. Ils ont toujours d'une nécessité indispensable et geometrique trois sujets admirables de vos attentions ; ils prouveront une telle chose dans la premiere partie de leur discours, cette autre dans la seconde partie, et cette autre encore dans la troisième. Ainsi vous serez convaincu d'abord d'une certaine verité, et c'est leur premier point ; d'une autre verité, et c'est leur second point ; et puis d'une troisième verité, et c'est leur troisième point : de sorte

1. Le P. Seraph. Cap.

que la première réflexion vous instruira d'un principe des plus fondamentaux de votre religion ; la seconde, d'un autre principe qui ne l'est pas moins ; et la dernière réflexion, d'un troisième et dernier principe le plus important de tous, qui est remis pourtant faute de loisir à une autre fois ; enfin, pour reprendre et abréger cette division et former un plan..... Encore ! dites-vous, et quelles préparations pour un discours de trois quarts d'heure qui leur reste à faire ! Plus ils cherchent à le digérer et à l'éclaircir, plus ils m'embroüillent. Je vous crois sans peine, et c'est l'effet le plus naturel de tout cet amas d'idées qui reviennent à la même, dont ils chargent sans pitié la mémoire de leurs auditeurs ; il semble, à les voir s'opiniâtrer à cet usage, que la grâce de la conversion soit attachée à ces énormes partitions. Comment néanmoins seroit-on converti par de tels apôtres, si l'on ne peut qu'à peine les entendre articuler, les suivre et ne les pas perdre de vue ? Je leur demanderois volontiers qu'au milieu de leur course impétueuse ils voulussent plusieurs fois reprendre haleine, souffler un peu et laisser souffler leurs auditeurs. Vains discours, paroles perduës ! le temps des homélies n'est plus ; les Basiles, les Chrysostomes ne le ramèneroient pas ; on passeroit en d'autres diocèses pour être hors de la portée de leur voix et de leurs familières instructions. Le commun des hommes aime les

phrases et les périodes, admire ce qu'il n'entend pas, se suppose instruit, content de décider entre un premier et un second point, ou entre le dernier sermon et le penultième.

¶ Il y a moins d'un siècle qu'un livre françois étoit un certain nombre de pages latines où l'on découvroit quelques lignes ou quelques mots en nôtre langue. Les passages, les traits et les citations n'en étoient pas demeurés là. Ovide et Catulle achevoient de décider des mariages et des testamens, et venoient avec les Pandectes au secours de la veuve et des pupilles; le sacré et le profane ne se quittoient point, ils s'étoient glissés ensemble jusques dans la chaire; S. Cyrille, Horace, S. Cyprien, Lucrece, parloient alternativement; les poètes étoient de l'avis de S. Augustin et de tous les peres; on parloit latin, et long-temps devant des femmes et des marguilliers on a parlé grec: il faisoit sçavoir prodigieusement pour prêcher si mal. Autre temps, autre usage; le texte est encore latin, tout le discours est françois et d'un beau françois, l'Evangile même n'est pas cité: il faut sçavoir aujourd'huy très-peu de chose pour bien prêcher.

¶ L'on a enfin banni la scolastique de toutes les chaires des grandes villes, et on l'a releguée dans les bourgs et dans les villages pour l'instruction et pour le salut du laboureur ou du vigneron.

¶ C'est avoir de l'esprit que de plaire au peuple dans un sermon par un style fleuri, une morale enjouée, des figures réitérées, des traits brillans et de vives descriptions; mais ce n'est point en avoir assez. Un meilleur esprit negligé ces ornemens étrangers, indignes de servir à l'Évangile; il prêche simplement, fortement, chrétiennement.

¶ L'orateur fait de si belles images de certains desordres, y fait entrer des circonstances si délicates, met tant d'esprit, de tour et de raffinement dans celui qui pèche, que, si je n'ay pas de pente à vouloir ressembler à ses portraits, j'ay besoin du moins que quelque apôtre, avec un style plus chrétien, me dégoûte des vices dont l'on m'avoit fait une peinture si agreable.

¶ Un beau sermon est un discours oratoire qui est dans toutes ses regles, purgé de tous ses défauts, conforme aux préceptes de l'éloquence humaine, et paré de tous les ornemens de la rhétorique. Ceux qui entendent finement n'en perdent pas le moindre trait ny une seule pensée; ils suivent sans peine l'orateur dans toutes les énumérations où il se promene, comme dans toutes les élévations où il se jette : ce n'est une énigme que pour le peuple.

¶ Le solide et l'admirable discours que celui qu'on vient d'entendre! Les points de religion les plus essentiels, comme les plus pressans motifs de conversion, y

ont été traités; quel grand effet n'a-t-il pas dû faire sur l'esprit et dans l'ame de tous les auditeurs! Les voilà rendus, ils en sont émus et touchés au point de résoudre dans leur cœur, sur ce sermon de *Theodore*, qu'il est encore plus beau que le dernier qu'il a prêché.

¶ La morale douce et relâchée tombe avec celui qui la prêche; elle n'a rien qui réveille et qui picque la curiosité d'un homme du monde, qui craint moins qu'on ne pense une doctrine severe, et qui l'aime même dans celui qui fait son devoir en l'annonçant. Il semble donc qu'il y ait dans l'Eglise comme deux états qui doivent la partager : celui de dire la vérité dans toute son étendue, sans égards, sans déguisement; celui de l'écouter avidement, avec goût, avec admiration, avec éloges, et de n'en faire cependant ny pis ny mieux.

¶ L'on peut faire ce reproche à l'heroïque vertu des grands hommes qu'elle a corrompu l'éloquence, ou du moins amolli le style de la plupart des predicateurs; au lieu de s'unir seulement avec les peuples pour benir le ciel de si rares presens qui en sont venus, ils ont entré en société avec les auteurs et les poëtes, et, devenus comme eux panegyristes, ils ont encheri sur les epîtres dedicatoires, sur les stances et sur les prologues; ils ont changé la parole sainte en un tissu de louanges, justes à la vérité, mais mal placées, inte-



ressées, que personne n'exige d'eux et qui ne conviennent point à leur caractère. On est heureux si, à l'occasion du héros qu'ils célèbrent jusques dans le sanctuaire, ils disent un mot de Dieu et du mystère qu'ils devoient prêcher. Il s'en est trouvé quelques-uns qui, ayant assujetti le saint Évangile, qui doit être commun à tous, à la présence d'un seul auditeur, se sont vus déconcertez par des hazards qui le retenoient ailleurs; n'ont pu prononcer devant des chrétiens un discours chrétien qui n'étoit pas fait pour eux, et ont été suppléés par d'autres orateurs qui n'ont eu le temps que de louer Dieu dans un sermon précipité.

¶ *Theodule* a moins réussi que quelques-uns de ses auditeurs ne l'apprehendoient, ils sont contents de lui et de son discours; il a mieux fait à leur gré que de charmer l'esprit et les oreilles, qui est de flater leur jalousie.

¶ Le métier de la parole ressemble en une chose à celui de la guerre; il y a plus de risque qu'ailleurs, mais la fortune y est plus rapide.

¶ Si vous êtes d'une certaine qualité, et que vous ne vous sentiez point d'autre talent que celui de faire de froids discours, prêchez, faites de froids discours: il n'y a rien de pire pour sa fortune que d'être entièrement ignoré. *Theodat* a été payé de ses mauvaises phrases et de son ennuyeuse monotonie.

¶ L'on a eu de grands évêchez par un mérite de chaire qui presentement ne vaudroit pas à son homme une simple prebende.

¶ Le nom de panegyriste semble gemir sous le poids des titres dont il est accablé; leur grand nombre remplit de vastes affiches qui sont distribuées dans les maisons, ou que l'on lit par les rues en caracteres monstrueux, et qu'on ne peut non plus ignorer que la place publique. Quand sur une si belle montre l'on a seulement essayé du personnage, et qu'on l'a un peu écouté, l'on reconnoît qu'il manque au dénombrement de ses qualitez celle de mauvais predicateur.

¶ L'oisiveté des femmes et l'habitude qu'ont les hommes de les courir par tout où elles s'assemblent donnent du nom à de froids orateurs, et soutiennent quelque temps ceux qui ont décliné.

¶ Devroit-il suffire d'avoir été grand et puissant dans le monde pour être louable ou non, et devant le saint autel, et dans la chaire de la verité loué et célébré à ses funerailles? N'y a-t-il point d'autre grandeur que celle qui vient de l'autorité et de la naissance? Pourquoy n'est-il pas établi de faire publiquement le panegyrique d'un homme qui a excellé pendant sa vie dans la bonté, dans l'équité, dans la douceur, dans la fidelité, dans la pieté? Ce qu'on appelle une oraison funebre n'est aujourd'huy bien reçûe du plus grand nom-

bre des auditeurs qu'à mesure qu'elle s'éloigne davantage du discours chrétien, ou, si vous l'aimez mieux ainsi, qu'elle approche de plus près d'un éloge profane.

¶ L'orateur cherche par ses discours un évêché; l'apôtre fait des conversions : il mérite de trouver ce que l'autre cherche.

¶ L'on voit des clercs revenir de quelques provinces où ils n'ont pas fait un long séjour, vains des conversions qu'ils ont trouvées toutes faites, comme de celles qu'ils n'ont pu faire, se comparer déjà aux VINCENS et aux XAVIERS, et se croire des hommes apostoliques : de si grands travaux et de si heureuses missions ne seroient pas à leur gré payées d'une abbaye.

¶ Tel, tout d'un coup et sans y avoir pensé la veille, prend du papier, une plume, dit en soy-même : « Je vais faire un livre », sans autre talent pour écrire que le besoin qu'il a de cinquante pistoles. Je luy crie inutilement : « Prenez une scie, *Dioscore*, sciez, ou bien tournez, ou faites une jante de rouë, vous aurez vôtre salaire ». Il n'a point fait l'apprentissage de tous ces métiers. « Copiez donc, transcrivez, soyez au plus correcteur d'imprimerie, n'écrivez point. » Il veut écrire et faire imprimer, et parce qu'on n'envoie pas à l'imprimeur un cahier blanc, il le barbouille de ce qui luy plaît; il écrirait volontiers que la Seine coule à Paris, qu'il y a sept jours dans la semaine, ou que le temps

est à la pluye. Et comme ce discours n'est ny contre la religion ny contre l'Etat, et qu'il ne fera point d'autre desordre dans le public que de luy gâter le goût et l'accôûtumer aux choses fades et insipides, il passe à l'examen, il est imprimé, et, à la honte du siecle comme pour l'humiliation des bons auteurs, réimprimé. De même un homme dit en son cœur : Je prêcheray, et il prêche. Le voilà en chaire sans autre talent ny vocation que le besoin d'un benefice.

¶ Un clerc mondain ou irreligieux, s'il monte en chaire, est declamateur.

Il y a au contraire des hommes saints et dont le seul caractere est efficace pour la persuasion ; ils paroissent, et tout un peuple qui doit les écouter est déjà émû et comme persuadé par leur presence : le discours qu'ils vont prononcer fera le reste.

¶ L'. de MEAUX et le P. BOURDALOUE me rappellent DEMOSTHENE et CICERON. Tous deux, maîtres dans l'éloquence de la chaire, ont eu le destin des grands modeles : l'un a fait de mauvais censeurs, l'autre de mauvais copistes.

¶ L'éloquence de la chaire, en ce qui y entre d'humain et du talent de l'orateur, est cachée, connue de peu de personnes et d'une difficile execution. Quel art en ce genre pour plaire en persuadant ! Il faut marcher par des chemins battus, dire ce qui a été dit et ce que

l'on prévoit que vous allez dire; les matieres sont grandes, mais usées et triviales; les principes sûrs, mais dont les auditeurs penetrent les conclusions d'une seule vuë; il y entre des sujets qui sont sublimes, mais qui peut traiter le sublime? Il y a des mysteres que l'on doit expliquer, et qui s'expliquent mieux par une leçon de l'école que par un discours oratoire. La morale même de la chaire, qui comprend une matiere aussi vaste et aussi diversifiée que le sont les mœurs des hommes, roule sur les mêmes pivots, retrace les mêmes images et se prescrit des bornes bien plus étroites que la satyre. Après l'invective commune contre les honneurs, les richesses et le plaisir, il ne reste plus à l'orateur qu'à courir à la fin de son discours et à congédier l'assemblée. Si quelquefois on pleure, si on est ému après avoir fait attention au genie et au caractere de ceux qui font pleurer, peut-être conviendra-t-on que c'est la matiere qui se prêche elle-même et nôtre interêt le plus capital qui se fait sentir; que c'est moins une veritable éloquence que la ferme poitrine du missionnaire qui nous ébranle et qui cause en nous ces mouvemens. Enfin le predicateur n'est point soutenu, comme l'avocat, par des faits toujours nouveaux, par des differens événemens, par des aventures inouïes; il ne s'exerce point sur les questions douteuses, il ne fait point valoir les violentes conjectures et les presomp-

tions, toutes choses néanmoins qui élèvent le genie, luy donnent de la force et de l'étendue, et qui contraignent bien moins l'éloquence qu'elles ne la fixent et ne la dirigent; il doit, au contraire, tirer son discours d'une source commune et où tout le monde puise; et, s'il s'écarte de ces lieux communs, il n'est plus populaire, il est abstrait ou declamateur, il ne prêche plus l'Evangile; il n'a besoin que d'une noble simplicité, mais il faut l'atteindre, talent rare et qui passe les forces du commun des hommes. Ce qu'ils ont de genie, d'imagination, d'érudition et de memoire, ne leur sert souvent qu'à s'en éloigner.

La fonction de l'avocat est penible, laborieuse, et suppose dans celuy qui l'exerce un riche fond et de grandes ressources; il n'est pas seulement chargé, comme le predicateur, d'un certain nombre d'oraisons composées avec loisir, recitées de memoire, avec autorité, sans contradicteurs, et qui avec de mediocres changemens luy font honneur plus d'une fois; il prononce de graves plaidoyez devant des juges qui peuvent luy imposer silence, et contre des adversaires qui l'interrompent; il doit être prêt sur la replique; il parle en un même jour, dans divers tribunaux, de différentes affaires. Sa maison n'est pas pour luy un lieu de repos et de retraite, ny un asyle contre les plaideurs: elle est ouverte à tous ceux qui viennent l'accabler de leurs

questions et de leurs doutes; il ne se met pas au lit, on ne l'essuye point, on ne luy prépare point des rafraichissemens, il ne se fait point dans sa chambre un concours de monde de tous les états et de tous les sexes pour le feliciter sur l'agrément et sur la politesse de son langage, luy remettre l'esprit sur un endroit où il a couru risque de demeurer court, ou sur un scrupule qu'il a sur le chevet d'avoir plaidé moins vivement qu'à l'ordinaire; il se delasse d'un long discours par de plus longs écrits; il ne fait que changer de travaux et de fatigues : j'ose dire qu'il est dans son genre ce qu'étoient dans le leur les premiers hommes apostoliques.

Quand on a ainsi distingué l'éloquence du bareau de la fonction de l'avocat et l'éloquence de la chaire du ministere du predicateur, on croit voir qu'il est plus aisé de prêcher que de plaider, et plus difficile de bien prêcher que de bien plaider.

¶ Quel avantage n'a pas un discours prononcé sur un ouvrage qui est écrit! Les hommes sont les duppes de l'action et de la parole comme de tout l'appareil de l'auditoire : pour peu de prévention qu'ils ayent en faveur de celui qui parle, ils l'admirent et cherchent ensuite à le comprendre; avant qu'il ait commencé, ils s'écrient qu'il va bien faire, ils s'endorment bien-tôt, et, le discours fini, ils se reveillent pour dire qu'il a bien fait. On se passionne moins pour un auteur : son ou-

vrage est-lû dans le loisir de la campagne ou dans le silence du cabinet; il n'y a point de rendez-vous publics pour luy applaudir, encore moins de cabale pour luy sacrifier tous ses rivaux et pour l'élever à la prelatûre; on lit son livre, quelque excellent qu'il soit, dans l'esprit de le trouver mediocre; on le feuillète, on le discute, on le confronte : ce ne sont pas des sons qui se perdent en l'air et qui s'oublient, ce qui est imprimé demeure imprimé; on l'attend quelquefois plusieurs jours avant l'impression pour le décrier, et le plaisir le plus délicat que l'on en tire vient de la critique qu'on en fait; on est picqué d'y trouver à chaque page des traits qui doivent plaire, on va même souvent jusqu'à apprehender d'en être diverti, et on ne quitte ce livre que parce qu'il est bon. Tout le monde ne se donne pas pour orateur : les phrases, les figures, le don de la memoire, la robe ou l'engagement de celuy qui prêche, ne sont pas des choses qu'on ose ou qu'on veuille toujourns s'approprier; chacun, au contraire, croit penser bien et écrire encore mieux ce qu'il a pensé; il en est moins favorable à celuy qui pense et qui écrit aussi bien que luy; en un mot, le *sermoneur* est plutôt évêque que le plus solide écrivain n'est revêtu d'un prieuré simple; et dans la distribution des graces, de nouvelles sont accordées à celuy-là pendant que l'auteur grave se tient heureux d'avoir ses restes.



¶ S'il arrive que les méchants vous haïssent et vous persécutent, les gens de bien vous conseillent de vous humilier devant Dieu pour vous mettre en garde contre la vanité qui pourroit vous venir de déplaire à des gens de ce caractère; de même, si certains hommes sujets à se récrier sur le médiocre désapprouvent un ouvrage que vous aurez écrit, ou un discours que vous venez de prononcer en public, soit au barreau, soit dans la chaire ou ailleurs, humiliez-vous, on ne peut guères être exposé à une tentation d'orgueil plus délicate et plus prochaine.

¶ Il me semble qu'un prédicateur devroit faire choix dans chaque discours d'une vérité unique, mais capitale, terrible ou instructive, la manier à fond et l'épuiser; abandonner toutes ces divisions si recherchées, si retournées, si remaniées et si différenciées; ne point supposer ce qui est faux, je veux dire que le grand ou le beau monde sçait sa religion et ses devoirs, et ne pas appréhender de faire ou à ces bonnes têtes ou à ces esprits si raffinez des catechismes; ce temps si long, que l'on use à composer un long ouvrage, l'employer à se rendre si maître de sa matière que le tour et les expressions naissent dans l'action et coulent de source; se livrer après une certaine préparation à son génie et au mouvement qu'un grand sujet peut inspirer; qu'il pourroit enfin s'épargner ces prodigieux efforts de

memoire qui ressemblent mieux à une gageure qu'à une affaire serieuse, qui corrompent le geste et défigurent le visage; jeter au contraire par un bel enthousiasme la persuasion dans les esprits et l'allarme dans le cœur, et toucher ses auditeurs d'une toute autre crainte que de celle de le voir demeurer court.

¶ Que celuy qui n'est pas encore assez parfait pour s'oublier soy-même dans le ministere de la parole sainte ne se décourage point par les regles austeres qu'on luy prescrit, comme si elles luy ôtoient les moyens de faire montre de son esprit et de monter aux dignitez où il aspire : quel plus beau talent que celuy de prêcher apostoliquement, et quel autre mérite mieux un evêché? FENELON en étoit-il indigne? auroit-il pû échaper au choix du prince que par un autre choix?





## DES ESPRITS FORTS.

**L**ES esprits forts savent-ils qu'on les appelle ainsi par ironie? Quelle plus grande foiblesse que d'être incertains quel est le principe de son être, de sa vie, de ses sens, de ses connoissances, et quelle en doit être la fin! Quel découragement plus grand que de douter si son ame n'est point matière comme la pierre et le reptile, et si elle n'est point corruptible comme ces viles creatures! N'y a-t-il pas plus de force et de grandeur à recevoir dans nôtre esprit l'idée d'un être supérieur à tous les êtres, qui les a tous faits, et à qui tous se doivent rapporter; d'un être souverainement parfait, qui est pur, qui n'a point commencé et qui ne peut finir, dont nôtre ame est l'image, et, si j'ose dire, une portion comme esprit et comme immortelle?

¶ Le docile et le foible sont susceptibles d'impressions : l'un en reçoit de bonnes, l'autre de mauvaises, c'est-à-dire que le premier est persuadé et fidele, et que le second est entêté et corrompu. Ainsi, l'esprit docile admet la vraie religion, et l'esprit foible ou n'en admet aucune ou en admet une fausse : or l'esprit fort ou n'a point de religion ou se fait une religion : donc l'esprit fort, c'est l'esprit foible.

¶ J'appelle mondains, terrestres ou grossiers, ceux dont l'esprit et le cœur sont attachez à une petite portion de ce monde qu'ils habitent, qui est la terre; qui n'estiment rien, qui n'aiment rien au-delà, gens aussi limitez que ce qu'ils appellent leurs possessions ou leur domaine que l'on mesure, dont on compte les arpens et dont on montre les bornes. Je ne m'étonne pas que des hommes qui s'appuyent sur un atome chancellent dans les moindres efforts qu'ils font pour sonder la verité : si avec des vûes si courtes ils ne percent point à travers le ciel et les astres jusques à Dieu même; si, ne s'appercevant point ou de l'excellence de ce qui est esprit ou de la dignité de l'ame, ils ressentent encore moins combien elle est difficile à assouvir, combien la terre entiere est au dessous d'elle, de quelle nécessité luy devient un être souverainement parfait, qui est Dieu, et quel besoin indispensable elle a d'une religion qui le luy indique et qui luy en est une cau-

tion sûre. Je comprends, au contraire, fort aisément qu'il est naturel à de tels esprits de tomber dans l'incrédulité ou l'indifférence, et de faire servir Dieu et la religion à la politique, c'est-à-dire à l'ordre et à la décoration de ce monde, la seule chose selon eux qui mérite qu'on y pense.

¶ Quelques-uns achevent de se corrompre par de longs voyages et perdent le peu de religion qui leur restoit; ils voyent de jour à autre un nouveau culte, diverses mœurs, diverses ceremonies; ils ressemblent à ceux qui entrent dans les magasins, indéterminez sur le choix des étoffes qu'ils veulent acheter; le grand nombre de celles qu'on leur montre les rend plus indifférens; elles ont chacune leur agrément et leur bien-séance; ils ne se fixent point, ils sortent sans emplette.

¶ Il y a des hommes qui attendent à être devots et religieux que tout le monde se declare impie et libertin : ce sera alors le parti du vulgaire, ils sçauront s'en dégager; la singularité leur plaît dans une matiere si serieuse et si profonde; ils ne suivent la mode et le train commun que dans les choses de rien et de nulle suite. Qui sçait même s'ils n'ont pas déjà mis une sorte de bravoure et d'intrepidité à courir tout le risque de l'avenir? Il ne faut pas d'ailleurs que, dans une certaine condition, avec une certaine étendue d'esprit et de cer-

taines vûës, l'on songe à croire comme les sçavans et le peuple.

¶ L'on doute de Dieu dans une pleine santé, comme l'on doute que ce soit pecher que d'avoir un commerce avec une personne libre <sup>1</sup> ; quand l'on devient malade, et que l'hydropisie est formée, l'on quitte sa concubine et l'on croit en Dieu.

¶ Il faudroit s'éprouver et s'examiner très-serieusement avant que de se declarer esprit fort ou libertin, afin au moins, et selon ses principes, de finir comme l'on a vécu ; ou, si l'on ne se sent pas la force d'aller si loin, se resoudre de vivre comme l'on veut mourir.

¶ Toute plaisanterie dans un homme mourant est hors de sa place ; si elle roule sur de certains chapitres, elle est funeste. C'est une extrême misere que de donner à ses dépens à ceux que l'on laisse le plaisir d'un bon mot.

Dans quelque prévention où l'on puisse être sur ce qui doit suivre la mort, c'est une chose bien serieuse que de mourir : ce n'est point alors le badinage qui sied bien, mais la constance.

¶ Il y a eu de tout temps de ces gens d'un bel esprit et d'une agreable litterature, esclaves des grands dont ils ont épousé le libertinage et porté le joug toute leur vie, contre leurs propres lumieres et contre leur

1. Une fille.

conscience. Ces hommes n'ont jamais vécu que pour d'autres hommes, et ils semblent les avoir regardés comme leur dernière fin. Ils ont eu honte de se sauver à leurs yeux, de paraître tels qu'ils étoient peut-être dans le cœur, et ils se sont perdus par déference ou par foiblesse. Y a-t-il donc sur la terre des grands assez grands et des puissans assez puissans pour mériter de nous que nous croyions et que nous vivions à leur gré, selon leur goût et leurs caprices, et que nous poussions la complaisance plus loin en mourant, non de la manière qui est la plus sûre pour nous, mais de celle qui leur plaît davantage.

¶ J'exigerois de ceux qui vont contre le train commun et les grandes règles qu'ils sçussent plus que les autres, qu'ils eussent des raisons claires et de ces argumens qui emportent conviction.

¶ Je voudrois voir un homme sobre, modéré, chaste, équitable, prononcer qu'il n'y a point de Dieu : il parleroit du moins sans intérêt ; mais cet homme ne se trouve point.

¶ J'aurois une extrême curiosité de voir celui qui seroit persuadé que Dieu n'est point ; il me diroit du moins la raison invincible qui a sçu le convaincre.

¶ L'impossibilité où je suis de prouver que Dieu n'est pas me découvre son existence.

¶ Dieu condamne et punit ceux qui l'offensent, seul

juge en sa propre cause, ce qui repugne s'il n'est lui-même la justice et la vérité, c'est-à-dire s'il n'est Dieu.

¶ Je sens qu'il y a un Dieu, et je ne sens pas qu'il n'y en ait point : cela me suffit, tout le raisonnement du monde m'est inutile; je conclus que Dieu existe. Cette conclusion est dans ma nature; j'en ay reçu les principes trop aisément dans mon enfance, et je les ay conservés depuis trop naturellement dans un âge plus avancé pour les soupçonner de fausseté; mais il y a des esprits qui se défont de ces principes. C'est une grande question s'il s'en trouve de tels; et quand il seroit ainsi, cela prouve seulement qu'il y a des monstres.

¶ L'athéisme n'est point : les grands qui en sont le plus soupçonnés sont trop paresseux pour décider en leur esprit que Dieu n'est pas; leur indolence va jusqu'à les rendre froids et indifférens sur cet article si capital, comme sur la nature de leur ame et sur les conséquences d'une vraie religion : ils ne nient ces choses ni ne les accordent, ils n'y pensent point.

¶ Nous n'avons pas trop de toute nôtre santé, de toutes nos forces et de tout nôtre esprit pour penser aux hommes ou au plus petit intérêt : il semble, au contraire, que la bienséance et la coûtume exigent de nous que nous ne pensions à nous que dans un état où il ne reste en nous qu'autant de raison qu'il faut pour ne pas dire qu'il n'y en a plus.



¶ Un grand croit s'évanoüir, et il meurt; un autre grand perit insensiblement et perd chaque jour quelque chose de soy-même avant qu'il soit éteint : formidables leçons, mais inutiles! Des circonstances si marquées et si sensiblement opposées ne se relevent point et ne touchent personne; les hommes n'y ont pas plus d'attention qu'à une fleur qui se fane ou à une feuille qui tombe; ils envient les places qui demeurent vacantes, ou ils s'informent si elles sont remplies et par qui.

¶ Les hommes sont-ils assez bons, assez fideles, assez équitables, pour mériter toute nôtre confiance et ne nous pas faire desirer du moins que Dieu existât, à qui nous pussions appeller de leurs jugemens et avoir recours quand nous en sommes persecutez ou trahis.

¶ Si c'est le grand et le sublime de la religion qui ébloüit ou qui confond les esprits forts, ils ne sont plus des esprits forts, mais de foibles genies et de petits esprits; et si c'est, au contraire, ce qu'il y a d'humble et de simple qui les rebutte, ils sont à la verité des esprits forts, et plus forts que tant de grands hommes si éclairez, si élevez, et neanmoins si fideles, que les LEONS, les BASILES, les JERÔMES, les AUGUSTINS.

¶ Un Pere de l'Eglise, un docteur de l'Eglise, quels noms! quelle tristesse dans leurs écrits! quelle secheresse! quelle froide devotion, et peut-être quelle scholastique! disent ceux qui ne les ont jamais lûs; mais

plûtôt quel étonnement pour tous ceux qui se sont fait une idée des Peres si éloignée de la verité, s'ils voyoient dans leurs ouvrages plus de tour et de délicatesse, plus de politesse et d'esprit, plus de richesse d'expression et plus de force de raisonnement, des traits plus vifs et des graces plus naturelles que l'on n'en remarque dans la plûpart des livres de ce temps, qui sont lûs avec goût, qui donnent du nom et de la vanité à leurs auteurs! Quel plaisir d'aimer la religion et de la voir crûe, soutenuë, expliquée par de si beaux genies et par de si solides esprits, sur tout lorsque l'on vient à connoître que pour l'étenduë de connoissance, pour la profondeur et la penetration, pour les principes de la pure philosophie, pour leur application et leur développement, pour la justesse des conclusions, pour la dignité du discours, pour la beauté de la morale et des sentimens, il n'y a rien, par exemple, que l'on puisse comparer à S. AUGUSTIN que PLATON et que CICERON!

¶ L'homme est né menteur: la verité est simple et ingenuë, et il veut du specieux et de l'ornement; elle n'est pas à luy, elle vient du ciel toute faite, pour ainsi dire, et dans toute sa perfection, et l'homme n'aime que son propre ouvrage, la fiction et la fable. Voyez le peuple, il controuve, il augmente, il charge par grossiereté et par sottise; demandez même au plus

honnête homme s'il est toujours vray dans ses discours, s'il ne se surprend pas quelques fois dans des déguisemens où engagent necessairement la vanité et la legereté, si pour fairé un meilleur conte il ne luy échape pas souvent d'ajouter à un fait qu'il recite une circonstance qui y manque. Une chose arrive aujourd'huy et presque sous nos yeux : cent personnes qui l'ont vûë la racontent en cent façons differentes ; celui-cy, s'il est écouté, la dira encore d'une maniere qui n'a pas été dite. Quelle créance donc pourrois-je donner à des faits qui sont anciens et éloignez de nous par plusieurs siecles ? quel fondement dois-je faire sur les plus graves historiens ? que devient l'histoire ? Cesar a-t-il été massacré au milieu du senat ? y a-t-il eu un Cesar ? Quelle consequence ! me dites-vous ; quels doutes ! quelle demande ! Vous riez, vous ne me jugez pas digne d'aucune réponse, et je crois même que vous avez raison. Je suppose neanmoins que le livre qui fait mention de Cesar ne soit pas un livre profane, écrit de la main des hommes qui sont menteurs, trouvé par hazard dans les bibliotheques parmi d'autres manuscrits qui contiennent des histoires vraies ou apocriphes ; qu'au contraire il soit inspiré, saint, divin ; qu'il porte en soy ces caracteres, qu'il se trouve depuis prés de deux mil ans dans une société nombreuse qui n'a pas permis qu'on y ait fait pendant tout ce

temps la moindre alteration, et qui s'est fait une religion de le conserver dans toute son intégrité; qu'il y ait même un engagement religieux et indispensable d'avoir de la foy pour tous les faits contenus dans ce volume où il est parlé de Cesar et de sa dictature, avouëz-le, *Lucille*, vous douterez alors qu'il y ait eu un Cesar.

¶ Toute musique n'est pas propre à louer Dieu et à être entenduë dans le sanctuaire; toute philosophie ne parle pas dignement de Dieu, de sa puissance, des principes de ses operations et de ses mysteres : plus cette philosophie est subtile et ideale, plus elle est vaine et inutile pour expliquer des choses qui ne demandent des hommes qu'un sens droit pour être conuës jusques à un certain point, et qui au delà sont inexplicables. Vouloir rendre raison de Dieu, de ses perfections, et, si j'ose ainsi parler, de ses actions, c'est aller plus loin que les anciens philosophes, que les apôtres, que les premiers docteurs; mais ce n'est pas rencontrer si juste, c'est creuser longtemps et profondément sans trouver les sources de la verité : dès qu'on a abandonné les termes de bonté, de misericorde, de justice et de toute-puissance, qui donnent de Dieu de si hautes et de si aimables idées, quelque grand effort d'imagination qu'on puisse faire, il faut recevoir les expressions seches, steriles, vuides de sens; admettre

és pensées creuses, écartées des notions communes, ou tout au plus les subtiles et les ingénieuses, et, à mesure que l'on acquiert d'ouverture dans une nouvelle métaphysique, perdre un peu de sa religion.

¶ Jusques où les hommes ne se portent-ils point par l'intérêt de la religion, dont ils sont si peu persuadés, et qu'ils pratiquent si mal?

¶ Cette même religion que les hommes défendent avec chaleur et avec zèle contre ceux qui en ont une toute contraire, ils l'altèrent eux-mêmes dans leur esprit par des sentimens particuliers, ils y ajoutent et ils en retranchent mille choses souvent essentielles, selon ce qui leur convient, et ils demeurent fermes et inébranlables dans cette forme qu'ils luy ont donnée. Ainsi, à parler populairement, on peut dire d'une seule nation qu'elle vit sous un même culte et qu'elle n'a qu'une seule religion; mais, à parler exactement, il est vray qu'elle en a plusieurs et que chacun presque y a la sienne.

¶ Deux sortes de gens fleurissent dans les cours et y dominent dans divers temps, les libertins et les hypocrites: ceux-là gayement, ouvertement, sans art et sans dissimulation; ceux-cy finement, par des artifices, par une cabale. Cent fois plus épris de la fortune que les premiers, ils en sont jaloux jusqu'à l'excès; ils veulent la gouverner, la posséder seuls, la partager entr'eux et en

exclure tout autre; dignitez, charges, postes, benefices, pensions, honneurs, tout leur convient et ne convient qu'à eux : le reste des hommes en est indigne; ils ne comprennent point que sans leur attache on ait l'impudence de les esperer. Une troupe de masques entre dans un bal : ont-ils la main, ils dansent, ils se font danser les uns les autres; ils dansent encore, ils dansent toujours, ils ne rendent la main à personne de l'assemblée, quelque digne qu'elle soit de leur attention; on languit, on seche de les voir danser et de ne danser point; quelques-uns murmurent, les plus sages prennent leur party et s'en vont.

¶ Il y a deux especes de libertins : les libertins, ceux du moins qui croient l'être; et les hypocrites ou faux devots, c'est-à-dire ceux qui ne veulent pas être crus libertins. Les derniers dans ce genre-là sont les meilleurs.

Le-faux devot ou ne croit pas en Dieu ou se mocque de Dieu; parlons de luy obligeamment : il ne croit pas en Dieu.

¶ Si toute religion est une crainte respectueuse de la divinité, que penser de ceux qui osent la blesser dans sa plus vive image, qui est le prince?

¶ Si l'on nous assuroit que le motif secret de l'ambassade des Siamois a été d'exciter le roy très-chrétien à renoncer au christianisme, à permettre l'entrée de

son royaume aux *Talapoins*, qui eussent pénétré dans nos maisons pour persuader leur religion à nos femmes, à nos enfans et à nous-mêmes, par leurs livres et par leurs entretiens; qui eussent élevé des *pagodes* au milieu des villes où ils eussent placé des figures de métal pour être adorées, avec quelles risées et quel étrange mépris n'entendrions-nous pas des choses si extravagantes? Nous faisons cependant six mille lieues de mer pour la conversion des Indes, des royaumes de Siam, de la Chine et du Japon, c'est-à-dire pour faire très-sérieusement à tous ces peuples des propositions qui doivent leur paroître très-folles et très-ridicules. Ils supportent néanmoins nos religieux et nos prêtres; ils les écoutent quelquefois, leur laissent bâtir leurs églises et faire leurs missions. Qui fait cela en eux et en nous? Ne seroit-ce point la force de la vérité?

¶ Il ne convient pas à toute sorte de personnes de lever l'étendard d'aumônier et d'avoir tous les pauvres d'une ville assemblés à sa porte, qui y reçoivent leurs portions. Qui ne sçait pas au contraire des misères plus secrètes, qu'il peut entreprendre de soulager, ou immédiatement et par ses secours, ou du moins par sa médiation? De même il n'est pas donné à tous de monter en chaire et d'y distribuer en missionnaire ou en catechiste la parole sainte; mais qui n'a pas quelquefois sous sa main un libertin à réduire et à ramener,

par de douces et insinuantes conversations, à la docilité? Quand on ne seroit pendant sa vie que l'apôtre d'un seul homme, ce ne seroit pas être en vain sur la terre ny luy être un fardeau inutile.

¶ Il y a deux mondes : l'un où l'on sejourne peu, et dont l'on doit sortir pour n'y plus rentrer ; l'autre où l'on doit bien-tôt entrer pour n'en jamais sortir. La faveur, l'autorité, les amis, la haute reputation, les grands biens servent pour le premier monde ; le mépris de toutes ces choses sert pour le second. Il s'agit de choisir.

¶ Qui a vécu un seul jour a vécu un siecle : même soleil, même terre, même monde, mêmes sensations, rien ne ressemble mieux à aujourd'huy que demain ; il y auroit quelque curiosité à mourir, c'est-à-dire à n'être plus un corps, mais à être seulement esprit. L'homme cependant, impatient de la nouveauté, n'est point curieux sur ce seul article : né inquiet et qui s'ennuye de tout, il ne s'ennuye point de vivre, il consentiroit peut-être à vivre toujours ; ce qu'il voit de la mort le frappe plus violemment que ce qu'il en sçait ; la maladie, la douleur, le cadavre, le dégoûtent de la connoissance d'un autre monde ; il faut tout le serieux de la religion pour le reduire.

¶ Si Dieu avoit donné le choix ou de mourir ou de toujours vivre, après avoir medité profondément ce



que c'est que de ne voir nulle fin à la pauvreté, à la dépendance, à l'ennuy, à la maladie, ou de n'essayer des richesses, de la grandeur, des plaisirs et de la santé, que pour les voir changer inviolablement, et par la révolution des temps, en leurs contraires, et être ainsi le jouët des biens et des maux, l'on ne sçauroit gueres à quoy se resoudre. La nature nous fixe et nous ôte l'embarras de choisir, et la mort qu'elle nous rend nécessaire est encore adoucie par la religion.

¶ Si ma religion étoit fausse, je l'avouë, voilà le piege le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer; il étoit inévitable de ne pas donner tout au travers et de n'y être pas pris : quelle majesté, quel éclat des mysteres! quelle suite et quel enchaînement de toute la doctrine! quelle raison éminente! quelle candeur, quelle innocence de vertus! quelle force invincible et accablante des témoignages rendus successivement et pendant trois siecles entiers par des millions de personnes les plus sages, les plus moderez qui fussent alors sur la terre, et que le sentiment d'une même verité soutient dans l'exil, dans les fers, contre la vûe de la mort et du dernier supplice! Prenez l'histoire, ouvrez, remontez jusques au commencement du monde, jusques à la veille de sa naissance, y a-t-il eu rien de semblable dans tous les temps? Dieu même pouvoit-il jamais mieux rencontrer pour me seduire? Par où échaper? où aller,

où me jeter, je ne dis pas pour trouver rien de meilleur, mais quelque chose qui en approche? S'il faut périr, c'est par là que je veux périr : il m'est plus doux de nier Dieu que de l'accorder avec une tromperie si specieuse et si entiere; mais je l'ay approfondi, je ne puis être athée, je suis donc ramené et entraîné dans ma religion, c'en est fait.

¶ La religion est vraie, ou elle est fausse. Si elle n'est qu'une vaine fiction, voilà si l'on veut soixante années perduës pour l'homme de bien, pour le chartreux ou le solitaire : ils ne courent pas un autre risque. Mais si elle est fondée sur la verité même, c'est alors un épouvantable malheur pour l'homme vicieux; l'idée seule des maux qu'il se prépare me trouble l'imagination; la pensée est trop foible pour les concevoir, et les paroles trop vaines pour les exprimer. Certes, en supposant même dans le monde moins de certitude qu'il ne s'en trouve en effet sur la verité de la religion, il n'y a point pour l'homme un meilleur parti que la vertu.

¶ Je ne sçay si ceux qui osent nier Dieu méritent qu'on s'efforce de le leur prouver, et qu'on les traite plus serieusement que l'on n'a fait dans ce chapitre; l'ignorance qui est leur caractere les rend incapables des principes les plus clairs et des raisonnemens les mieux suivis. Je consens neanmoins qu'ils lisent celuy que je vais faire, pourvû qu'ils ne se persuadent pas que c'est

qui ne suis qu'un corps, comme dans toutes les autres parties qui la composent. C'est donc à l'assemblage de ces parties si terrestres, si grossieres, si corporelles, qui toutes ensemble sont la matiere universelle ou ce monde visible, que je dois ce quelque chose qui est de moy, qui pense, et que j'appelle mon esprit, ce qui est absurde.

Si, au contraire, cette nature universelle, quelque chose que ce puisse être, ne peut pas être tous ces corps ny aucun de ces corps, il suit de là qu'elle n'est point matiere, ny perceptible par aucun des sens. Si cependant elle pense, ou si elle est plus parfaite que ce qui pense, je conclus encore qu'elle est esprit, ou un estre meilleur et plus accompli que ce qui est esprit. Si d'ailleurs il ne reste plus à ce qui pense en moy, et que j'appelle mon esprit, que cette nature universelle à laquelle il puisse remonter pour rencontrer sa premiere cause et son unique origine, parce qu'il ne trouve point son principe en soy et qu'il le trouve encore moins dans la matiere, ainsi qu'il a esté démontré, alors je ne dispute point des noms; mais cette source originaire de tout esprit, qui est esprit elle-même et qui est plus excellente que tout esprit, je l'appelle Dieu.

En un mot, je pense : donc Dieu existe, car ce qui pense en moy, je ne le dois point à moy-même, parce

qu'il n'a pas plus dépendu de moy de me le donner une premiere fois qu'il dépend encore de moy de me le conserver un seul instant. Je ne le dois point à un estre qui soit au dessus de moy et qui soit matiere, puis qu'il est impossible que la matiere soit au dessus de ce qui pense ; je le dois donc à un estre qui est au dessus de moy et qui n'est point matiere, et c'est Dieu.

De ce qu'une nature universelle qui pense exclut de soy generalement tout ce qui est matiere, il suit necessairement qu'un estre particulier qui pense ne peut pas aussi admettre en soy la moindre matiere, car bien qu'un estre universel qui pense renferme dans son idée infiniment plus de grandeur, de puissance, d'indépendance et de capacité qu'un estre particulier qui pense, il ne renferme pas neanmoins une plus grande exclusion de matiere, puisque cette exclusion dans l'un et l'autre de ces deux estres est aussi grande qu'elle peut être et comme infinie, et qu'il est autant impossible que ce qui pense en moy soit matiere qu'il est inconcevable que Dieu soit matiere. Ainsi, comme Dieu est esprit, mon ame aussi est esprit.

¶ Je ne sçais point si le chien choisit, s'il se ressouvient, s'il affectionne, s'il craint, s'il imagine, s'il pense ; quand donc l'on me dit que toutes ces choses ne sont en luy ny passions ny sentiment, mais l'effet

naturel et nécessaire de la disposition de sa machine préparée par le divers arrangement des parties de la matière, je puis au moins acquiescer à cette doctrine ; mais je pense et je suis certain que je pense : or, quelle proportion y a-t-il de tel ou de tel arrangement des parties de la matière, c'est à dire d'une étendue selon toutes ses dimensions, qui est longue, large et profonde, et qui est divisible dans tous ces sens, avec ce qui pense ?

¶ Si tout est matière, et si la pensée, en moy comme dans tous les autres hommes, n'est qu'un effet de l'arrangement des parties de la matière, qui a mis dans le monde toute autre idée que celle des choses matérielles ? La matière a-t-elle dans son fond une idée aussi pure, aussi simple, aussi immatérielle qu'est celle de l'esprit ? Comment peut-elle être le principe de ce qui la nie et l'exclut de son propre être ? comment est-elle dans l'homme ce qui pense, c'est à dire ce qui est à l'homme même une conviction qu'il n'est point matière ?

¶ Il y a des êtres qui durent peu, parce qu'ils sont composez de choses très-différentes et qui se nuisent réciproquement ; il y en a d'autres qui durent davantage, parce qu'ils sont plus simples ; mais ils périssent parce qu'ils ne laissent pas d'avoir des parties selon lesquelles ils peuvent être divisez. Ce qui pense en moy

doit durer beaucoup, parce que c'est un être pur, exempt de tout mélange et de toute composition; et il n'y a pas de raison qu'il doive perir, car qui peut corrompre ou separer un estre simple et qui n'a point de parties?

¶ L'ame voit la couleur par l'organe de l'œil, et entend les sons par l'organe de l'oreille; mais elle peut cesser de voir ou d'entendre quand ces sens ou ces objets luy manquent, sans que pour cela elle cesse d'être, parce que l'ame n'est point précisément ce qui voit la couleur ou ce qui entend les sons: elle n'est que ce qui pense: or, comment peut-elle cesser d'être telle? Ce n'est point par le défaut d'organe, puis qu'il est prouvé qu'elle n'est point matiere, ny par le défaut d'objet, tant qu'il y aura un Dieu et d'éternelles veritez; elle est donc incorruptible.

¶ Je ne conçois point qu'une ame que Dieu a voulu remplir de l'idée de son estre infini et souverainement parfait doive être aneantie.

¶ Voyez, *Lucille*, ce morceau de terre plus propre et plus orné que les autres terres qui luy sont contiguës: icy ce sont des compartimens mêlez d'eaux plattes et d'eaux jaillissantes, là des allées en palissade qui n'ont pas de fin et qui vous couvrent des vents du nort; d'un costé, c'est un bois épais qui défend de tous les soleils, et d'un autre un beau point de vûë; plus bas, une

Yvette ou un Lignon, qui couloit obscurément entre les saules et les peupliers, est devenu un canal qui est revêtu; ailleurs de longues et fraîches avenues se perdent dans la campagne et annoncent la maison qui est entourée d'eau. Vous récrierez-vous : Quel jeu du hazard ! combien de belles choses se sont rencontrées ensemble inopinément ! Non, sans doute; vous direz, au contraire : Cela est bien imaginé et bien ordonné; il regne icy un bon goût et beaucoup d'intelligence. Je parleray comme vous, et j'ajoutéray que ce doit être la demeure de quelqu'un de ces gens chez qui un NAUTRE va tracer et prendre des alignemens dès le jour même qu'ils sont en place : qu'est-ce pourtant que cette piece de terre ainsi disposée et où tout l'art d'un ouvrier habile a été employé pour l'embellir? si même toute la terre n'est qu'un atôme suspendu en l'air, et si vous écoutez ce que je vais dire.

Vous êtes placé, ô Lucile! quelque part sur cet atôme; il faut donc que vous soyez bien petit, car vous n'y occupez pas une grande place. Cependant vous avez des yeux qui sont deux points imperceptibles; ne laissez pas de les ouvrir vers le ciel. Qu'y appercevez-vous quelquefois? la lune dans son plein; elle est belle alors et fort lumineuse, quoy que sa lumiere ne soit que la reflexion de celle du soleil; elle paroît grande comme le soleil, plus grande que les autres planettes

et qu'aucune des étoiles; mais ne vous laissez pas tromper par les dehors : il n'y a rien au ciel de si petit que la lune; sa superficie est treize fois plus petite que celle de la terre, sa solidité quarante-huit fois, et son diamètre de sept cens cinquante lieuës n'est que le quart de celui de la terre : aussi est-il vray qu'il n'y a que son voisinage qui luy donne une si grande apparence, puis qu'elle n'est gueres plus éloignée de nous que de trente fois le diamètre de la terre, ou que sa distance n'est que de cent mil lieuës. Elle n'a presque pas même de chemin à faire en comparaison du vaste tour que le soleil fait dans les espaces du ciel, car il est certain qu'elle n'acheve par jour que cinq cens quarante mille lieuës : ce n'est par heure que vingt-deux mille cinq cens lieuës, et trois cens soixante et quinze lieuës dans une minutte; il faut néanmoins, pour accomplir cette course, qu'elle aille cinq mille six cent fois plus vite qu'un cheval de poste qui feroit quatre lieuës par heure, qu'elle vole quatre-vingt fois plus legerement que le son, que le bruit, par exemple, du canon et du tonnerre, qui parcourt en une heure deux cens soixante et dix-sept lieuës.

Mais quelle comparaison de la lune au soleil pour la grandeur, pour l'éloignement, pour la course? Vous verrez qu'il n'y en a aucune. Souvenez-vous seulement du diamètre de la terre : il est de trois mille



lieuës; celui du soleil est cent fois plus grand, il est donc de trois cens mille lieuës. Si c'est là la largeur en tout sens, quelle peut être toute sa superficie? quelle sa solidité? Comprenez-vous bien cette étenduë, et qu'un million de terres comme la nôtre ne seroient toutes ensemble pas plus grosses que le soleil? Quel est donc, direz-vous, son éloignement, si l'on en juge par son apparence? Vous avez raison, il est prodigieux; il est démontré qu'il ne peut pas y avoir de la terre au soleil moins de dix mille diametres de la terre, autrement moins de trente millions de lieuës; peut-être y a-t-il quatre fois, six fois, dix fois plus loin: on n'a aucune methode pour déterminer cette distance.

Pour aider seulement vôtre imagination à se la représenter, supposons une meule de moulin qui tombe du soleil sur la terre; donnons-luy la plus grande vîtesse qu'elle soit capable d'avoir, celle même que n'ont pas les corps tombans de fort haut; supposons encore qu'elle conserve toujours cette même vîtesse, sans en acquérir et sans en perdre; qu'elle parcourt quinze toises par chaque seconde de temps, c'est à dire la moitié de l'élevation des plus hautes tours, et ainsi neuf cens toises en une minutte, passons-luy mille toises en une minutte pour une plus grande facilité: mille toises font une demie lieuë commune. Ainsi, en deux minuttes la meule fera une lieuë, et en une heure

elle en fera trente, et en un jour elle fera sept cens vingt lieuës. Or elle a trente millions à traverser avant que d'arriver à terre : il luy faudra donc quarante-un mille six cent soixante-six jours, qui font plus de cent quatorze années pour faire ce voyage. Ne vous effrayez pas, Lucile, écoutez-moy : la distance de la terre à Saturne est au moins decuple de celle de la terre au soleil : c'est vous dire qu'elle ne peut être moindre que de trois cens millions de lieuës, et que cette pierre employeroit plus d'onze cens quarente ans pour tomber de Saturne en terre.

Par cette élévation de Saturne élevez vous-même, si vous le pouvez, vôtre imagination à concevoir quelle doit être l'immensité du chemin qu'il parcourt chaque jour au dessus de nos têtes. Le cercle que Saturne décrit a plus de six cens millions de lieuës de diametre, et par consequent plus de dix-huit cens millions de lieuës de circonference. Un cheval anglois qui feroit dix lieuës par heure n'auroit à courir que vingt mille cinq cens quarante-huit ans pour faire ce tour.

Je n'ay pas tout dit, ô Lucile ! sur le miracle de ce monde visible, ou, comme vous parlez quelquefois, sur les merveilles du hazard, que vous admettez seul pour la cause premiere de toutes choses ; il est encore un ouvrier plus admirable que vous ne pensez : connoissez le hazard, laissez-vous instruire de toute la puissance

de votre Dieu. Sçavez-vous que cette distance de trente millions de lieuës qu'il y a de la terre au soleil, et celle de trois cens millions de lieues de la terre à Saturne, sont si peu de chose, comparées à l'éloignement qu'il y a de la terre aux étoiles, que ce n'est pas même s'énoncer assez juste que de se servir, sur le sujet de ces distances, du terme de comparaison : quelle proportion, à la vérité, de ce qui se mesure, quelque grand qu'il puisse être, avec ce qui ne se mesure pas ? On ne connoît point la hauteur d'une étoile ; elle est, si j'ose ainsi parler, *immensurable* ; il n'y a plus ny angles, ny sinus, ny parallaxes dont on puisse s'aider. Si un homme observoit à Paris une étoile fixe, et qu'un autre la regardât du Japon, les deux lignes qui partiroient de leurs yeux pour aboutir jusqu'à cet astre ne feroient pas un angle et se confondroient en une seule et même ligne, tant la terre entière n'est pas espace par rapport à cet éloignement ; mais les étoiles ont cela de commun avec Saturne et avec le soleil, il faut dire quelque chose de plus. Si deux observateurs, l'un sur la terre, et l'autre dans le soleil, observoient en même temps une étoile, les deux rayons visuels de ces deux observateurs ne formeroient point d'angle sensible. Pour concevoir la chose autrement, si un homme étoit situé dans une étoile, nôtre soleil, nôtre terre et les trente millions de lieuës qui les sepa-

rent lui paroître un même point : cela est démontré.

On ne sçait pas aussi la distance d'une étoile d'avec une autre étoile, quelque voisines qu'elles nous paroissent. Les pleyades se touchent presque, à en juger par nos yeux; une étoile paroît assise sur l'une de celles qui forment la queue de la grande ourse; à peine la vûë peut-elle atteindre à discerner la partie du ciel qui les separe : c'est comme une étoile qui paroît double. Si cependant tout l'art des astronomes est inutile pour en marquer la distance, que doit-on penser de l'éloignement de deux étoiles qui en effet paroissent éloignées l'une de l'autre, et à plus forte raison des deux polaires? Quelle est donc l'immensité de la ligne qui passe d'un polaire à l'autre? et que sera-ce que le cercle dont cette ligne est le diametre? Mais n'est-ce pas quelque chose de plus que de sonder les abîmes, que de vouloir imaginer la solidité du globe, dont ce cercle n'est qu'une section? Serons-nous encore surpris que ces mêmes étoiles, si démesurées dans leur grandeur, ne nous paroissent néanmoins que comme des étincelles? N'admirerons-nous pas plutôt que d'une hauteur si prodigieuse elles puissent conserver une certaine apparence, et qu'on ne les perde pas toutes de vûë? Il n'est pas aussi imaginable combien il nous en échape. On fixe le nombre des étoiles : oüy, de celles qui sont apparentes; le moyen de compter celles

qu'on n'aperçoit point, celles par exemple qui composent la voye de lait, cette trace lumineuse qu'on remarque au ciel dans une nuit sereine, du nort au midy, et qui, par leur extraordinaire élévation, ne pouvant percer jusqu'à nos yeux pour être vûës chacune en particulier, ne font au plus que blanchir cette route des cieux où elles sont placées.

Me voilà donc sur la terre comme sur un grain de sable qui ne tient à rien, et qui est suspendu au milieu des airs : un nombre presque infini de globes de feu d'une grandeur inexprimable et qui confond l'imagination, d'une hauteur qui surpasse nos conceptions, tournent, roulent autour de ce grain de sable, et traversent chaque jour, depuis plus de six mille ans, les vastes et immenses espaces des cieux. Voulez-vous un autre systeme, et qui ne diminuë rien du merveilleux ? La terre elle-même est emportée avec une rapidité inconcevable autour du soleil, le centre de l'univers. Je me les represente, tous ces globes, ces corps effroyables qui sont en marche ; ils ne s'embarassent point l'un l'autre, ils ne se choquent point, ils ne se dérangent point. Si le plus petit d'eux tous venoit à se démentir et à rencontrer la terre, que deviendroit la terre ? Tous au contraire sont en leur place, demeurent dans l'ordre qui leur est prescrit, suivent la route qui leur est marquée, et si paisiblement à nôtre égard, que personne

n'a l'oreille assez fine pour les entendre marcher, et que le vulgaire ne sçait pas s'ils sont au monde. O ceconomie merveilleuse du hazard ! l'intelligence même pourroit-elle mieux réussir ? Une seule chose, Lucile, me fait de la peine. Ces grands corps sont si précis et si constans dans leurs marches, dans leurs revolutions et dans tous leurs rapports, qu'un petit animal relegué en un coin de cet espace immense qu'on appelle le monde, après les avoir observez, s'est fait une methode infailible de prédire à quel point de leur course tous ces astres se trouveront d'aujourd'huy en deux, en quatre, en vingt mille ans. Voilà mon scrupule, Lucile : si c'est par hazard qu'ils observent des regles si invariables, qu'est-ce que l'ordre ? qu'est-ce que la regle ?

Je vous demanderay même ce que c'est que le hazard : est-il corps, est-il esprit ? est-ce un estre distingué des autres estres, qui ait son existence particuliere, qui soit quelque part ? ou plutôt n'est-ce pas un mode ou une façon d'être ? Quand une boule rencontre une pierre, l'on dit : « c'est un hazard » ; mais est-ce autre chose que ces deux corps qui se choquent fortuite-ment ? Si par ce hazard ou cette rencontre la boule ne va plus droit, mais obliquement ; si son mouvement n'est plus direct, mais reflechi ; si elle ne roule plus sur son axe, mais qu'elle tournoie et qu'elle piroüette, concluray-je que c'est par ce même hazard qu'en ge-

neral la boule est en mouvement? Ne soupçonneray-je pas plus volontiers qu'elle se meut, ou de soy-même, ou par l'impulsion du bras qui l'a jettée? Et parce que les rouës d'une pendule sont déterminées l'une par l'autre à un mouvement circulaire d'une telle ou telle vitesse, examineray-je moins curieusement quelle peut être la cause de tous ces mouvemens, s'ils se font d'eux-mêmes ou par la force mouvante d'un poids qui les emporte? Mais ny ces rouës ny cette boule n'ont pû se donner le mouvement d'eux-mêmes, ou ne l'ont point par leur nature, s'ils peuvent le perdre sans changer de nature : il y a donc apparence qu'ils sont mûs d'ailleurs et par une puissance qui leur est étrangere. Et les corps celestes, s'ils venoient à perdre leur mouvement, changeroient-ils de nature? seroient-ils moins des corps? Je ne me l'imagine pas ainsi; ils se meuvent cependant, et ce n'est point d'eux-mêmes et par leur nature : il faudroit donc chercher, ô Lucile, s'il n'y a point hors d'eux un principe qui les fait mouvoir. Qui que vous trouviez, je l'appelle Dieu.

¶ Si nous supposions que ces grands corps sont sans mouvement, on ne demanderoit plus, à la verité, qui les met en mouvement, mais on seroit toûjours reçû à demander qui a fait ces corps, comme on peut s'informer qui a fait ces rouës ou cette boule; et quand chacun de ces grands corps seroit supposé un amas fortuit

d'atomes qui se sont liez et enchaînez ensemble par la figure et la conformation de leurs parties, je prendrois un de ces atomes, et je dirois : Qui a créé cet atome? est-il matiere? est-il intelligence? a-t-il eu quelque idée de soy-même avant que de se faire soy-même? il étoit donc un moment avant que d'être; il étoit et il n'étoit pas tout à la fois; et s'il est auteur de son être et de sa maniere d'être, pourquoi s'est-il fait corps plutôt qu'esprit? Bien plus, cet atome n'a-t-il point commencé? est-il éternel, est-il infini? ferez-vous un dieu de cet atome?

¶ Le ciron a des yeux, il se détourne à la rencontre des objets qui luy pourroient nuire; quand on le met sur de l'ébene pour le mieux remarquer, si dans le temps qu'il marche vers un côté on luy presente le moindre fetu, il change de route: est-ce un jeu du hazard que son cristalin, sa retine et son nerf optique?

L'on voit dans une goutte d'eau, que le poivre qu'on y a mis tremper a alterée, un nombre presque innombrable de petits animaux dont le microscope nous fait appercevoir la figure, et qui se meuvent avec une rapidité incroyable, comme autant de monstres dans une vaste mer; chacun de ces animaux est plus petit mille fois qu'un ciron, et neanmoins c'est un corps qui vit, qui se nourrit, qui croît, qui doit avoir des muscles, des vaisseaux équivalens aux veines, aux nerfs, aux arteres,



et un cerveau pour distribuer les esprits animaux.

Une tache de moisissure de la grandeur d'un grain de sable paroît dans le microscope comme un amas de plusieurs plantes tres-distinctes, dont les unes ont des fleurs, les autres des fruits; il y en a qui n'ont que des boutons à demi ouverts; il y en a quelques-unes qui sont fanées : de quelle étrange petitesse doivent être les racines et les philtres qui separent les alimens de ces petites plantes? Et si l'on vient à considerer que ces plantes ont leurs graines ainsi que les chênes et les pins, et que ces petits animaux dont je viens de parler se multiplient par voye de generation comme les elephans et les baleines, où cela ne mene-t-il point? Qui a sçû travailler à des ouvrages si délicats, si fins, qui échapent à la vûë des hommes, et qui tiennent de l'infini comme les cieux, bien que dans l'autre extrémité? Ne seroit-ce point celuy qui a fait les cieux, les astres, ces masses énormes, épouvantables par leur grandeur, par leur élévation, par la rapidité et l'étenduë de leur course, et qui se jouë de les faire mouvoir?

¶ Il est de fait que l'homme jouït du soleil, des astres, des cieux et de leurs influences, comme il jouït de l'air qu'il respire et de la terre sur laquelle il marche et qui le soutient; et s'il faloit ajoûter à la certitude d'un fait la convenance ou la vray-semblance, elle y est toute entiere, puisque les cieux et tout ce qu'ils con-

tiennent ne peuvent pas entrer en comparaison, pour la noblesse et la dignité, avec le moindre des hommes qui sont sur la terre, et que la proportion qui se trouve entr'eux et luy est celle de la matiere incapable de sentiment, qui est seulement une étendue selon trois dimensions, à ce qui est esprit, raison ou intelligence. Si l'on dit que l'homme auroit pû se passer à moins pour sa conservation, je répons que Dieu ne pouvoit moins faire pour étaler son pouvoir, sa bonté et sa magnificence, puisque, quelque chose que nous voyions qu'il ait fait, il pouvoit faire infiniment davantage.

Le monde entier, s'il est fait pour l'homme, est littéralement la moindre chose que Dieu ait fait pour l'homme : la preuve s'en tire du fond de la religion. Ce n'est donc ni vanité ni présomption à l'homme de se rendre sur ses avantages à la force de la vérité ; ce seroit en luy stupidité et aveuglement de ne pas se laisser convaincre par l'enchaînement des preuves dont la religion se sert pour luy faire connoître ses privileges, ses ressources, ses esperances, pour luy apprendre ce qu'il est et ce qu'il peut devenir. Mais la lune est habitée, il n'est pas du moins impossible qu'elle le soit. Que parlez-vous, Lucile, de la lune, et à quel propos ? En supposant Dieu, quelle est en effet la chose impossible ? Vous demandez peut-être si nous sommes les seuls dans l'univers que Dieu ait si bien trai-

tez? s'il n'y a point dans la lune ou d'autres hommes, ou d'autres creatures que Dieu ait aussi favorisées? Vaine curiosité, frivole demande! La terre, Lucile, est habitée, nous l'habitons et nous sçavons que nous l'habitons; nous avons nos preuves, nôtre évidence, nos convictions sur tout ce que nous devons penser de Dieu et de nous-mêmes. Que ceux qui peuplent les globes celestes, quels qu'ils puissent être, s'inquietent pour eux-mêmes; ils ont leurs soins, et nous les nôtres. Vous avez, Lucile, observé la lune, vous avez reconnu ses taches, ses abîmes, ses inégalitez, sa hauteur, son étenduë, son cours, ses éclipses; tous les astronomes n'ont pas été plus loin. Imaginez de nouveaux instrumens, observez-la avec plus d'exactitude : voyez-vous qu'elle soit peuplée, et de quels animaux? Ressemblent-ils aux hommes, sont-ce des hommes? Laissez-moy voir après vous, et si nous sommes convaincus l'un et l'autre que des hommes habitent la lune, examinons alors s'ils sont chrétiens et si Dieu a partagé ses faveurs entr'eux et nous.

¶ Tout est grand et admirable dans la nature, il ne s'y voit rien qui ne soit marqué au coin de l'ouvrier; ce qui s'y voit quelquefois d'irregulier et d'imparfait suppose regle et perfection. Homme vain et présomp-tueux! faites un vermisseau que vous foulez aux pieds, que vous méprisez. Vous avez horreur du crapaud; fai-

tes un crapaud, s'il est possible. Quel excellent maître que celui qui fait des ouvrages, je ne dis pas que les hommes admirent, mais qu'ils craignent! Je ne vous demande pas de vous mettre à votre atelier pour faire un homme d'esprit, un homme bien fait, une belle femme : l'entreprise est forte et au dessus de vous; essayez seulement de faire un bossu, un fou, un monstre, je suis content.

Rois, monarques, potentats, sacrées majestez! vous ay-je nommez par tous vos superbes noms? Grands de la terre, très-hauts, très-puissants, et peut-être bientôt *tout-puissans seigneurs!* nous autres hommes nous avons besoin pour nos moissons d'un peu de pluie, de quelque chose de moins, d'un peu de rosée : faites de la rosée, envoyez sur la terre une goutte d'eau.

L'ordre, la décoration, les effets de la nature, sont populaires; les causes, les principes, ne le sont point : demandez à une femme comment un bel œil n'a qu'à s'ouvrir pour voir, demandez-le à un homme docte.

¶ Plusieurs millions d'années, plusieurs centaines de millions d'années, en un mot tous les temps, ne sont qu'un instant, comparez à la durée de Dieu, qui est éternelle; tous les espaces du monde entier ne sont qu'un point, qu'un léger atome, comparez à son immensité. S'il est ainsi, comme je l'avance, car quelle proportion du fini à l'infini? je demande qu'est-ce que

le cours de la vie d'un homme, qu'est-ce qu'un grain de poussière qu'on appelle la terre, qu'est-ce qu'une petite portion de cette terre que l'homme possède et qu'il habite? Les méchants prospèrent pendant qu'ils vivent, quelques méchants, je l'avoue; la vertu est opprimée et le crime impuni sur la terre, quelquefois, j'en conviens. C'est une injustice? Point du tout : il faudroit, pour tirer cette conclusion, avoir prouvé qu'absolument les méchants sont heureux, que la vertu ne l'est pas, et que le crime demeure impuni. Il faudroit du moins que ce peu de temps où les bons souffrent et où les méchants prospèrent eût une durée, et que ce que nous appellons prospérité et fortune ne fût pas une apparence fausse et une ombre vaine qui s'évanouît; que cette terre, cet atome, où il paroît que la vertu et le crime rencontrent si rarement ce qui leur est dû, fût le seul endroit de la scène où se doivent passer la punition et les récompenses.

De ce que je pense, je n'infère pas plus clairement que je suis esprit que je conclus, de ce que je fais ou ne fais point selon qu'il me plaît, que je suis libre. Or liberté, c'est choix, autrement une détermination volontaire au bien ou au mal, et ainsi une action bonne ou mauvaise, et ce qu'on appelle vertu ou crime. Que le crime absolument soit impuni, il est vrai, c'est injustice; qu'il le soit sur la terre, c'est un mystère; sup-

posons pourtant avec l'athée que c'est injuste. Toute injustice est une négation ou une privation de justice, donc toute injustice suppose justice; toute justice est une conformité à une souveraine raison : je demande, en effet, quand il n'a pas été raisonnable que le crime soit puni, à moins qu'on ne dise que c'est quand le triangle avoit moins de trois angles. Or toute conformité à la raison est une vérité, cette conformité, comme il vient d'être dit, a toujours été, elle est donc de celles que l'on appelle des éternelles veritez; cette vérité, d'ailleurs, ou n'est point et ne peut être, ou elle est l'objet d'une connoissance : elle est donc éternelle, cette connoissance, et c'est Dieu.

¶ Les dénouemens qui découvrent les crimes les plus cachez, et où la précaution des coupables pour les dérober aux yeux des hommes a été plus grande, paroissent si simples et si faciles qu'il semble qu'il n'y ait que Dieu seul qui puisse en être l'auteur; et les faits d'ailleurs que l'on en rapporte sont en si grand nombre que, s'il plaît à quelques-uns de les attribuer à de purs hazards, il faut donc qu'ils soutiennent que le hazard de tout temps a passé en coûtume.

¶ Si vous faites cette supposition, que tous les hommes qui peuplent la terre, sans exception, soient chacun dans l'abondance et que rien ne leur manque, j'inferé de là que nul homme qui est sur la terre n'est

dans l'abondance et que tout luy manque. Il n'y a que deux sortes de richesses, et ausquelles les deux autres se reduisent; l'argent et les terres. Si tous sont riches, qui cultivera les terres et qui fouillera les mines? Ceux qui sont éloignez des mines ne les fouilleront pas, ny ceux qui habitent des terres incultes et minerales ne pourront pas en tirer des fruits. On aura recours au commerce, et on le suppose; mais si les hommes abondent de biens et que nul ne soit dans le cas de vivre par son travail, qui transportera d'une region à une autre les lingots ou les choses échangées? qui mettra des vaisseaux en mer, qui se chargera de les conduire? qui entreprendra des caravannes? On manquera alors du necessaire et des choses utiles. S'il n'y a plus de besoins, il n'y a plus d'arts, plus de sciences, plus d'invention, plus de mécanique. D'ailleurs, cette égalité de possessions et de richesses en établit une autre dans les conditions, bannit toute subordination, réduit les hommes à se servir eux-mêmes et à ne pouvoir être secourus les uns des autres, rend les loix frivoles et inutiles, entraîne une anarchie universelle, attire la violence, les injures, les massacres, l'impunité.

Si vous supposez au contraire que tous les hommes sont pauvres, en vain le soleil se leve pour eux sur l'horizon, en vain il échauffe la terre et la rend fe-

conde; en vain le ciel verse sur elle ses influences; les fleuves en vain l'arrosent et répandent dans les diverses contrées la fertilité et l'abondance; inutilement aussi la mer laisse sonder ses abîmes profonds, les rochers et les montagnes s'ouvrent pour laisser fouïller dans leur sein et en tirer tous les tresors qu'ils y renferment. Mais si vous établissez que, de tous les hommes répandus dans le monde, les uns soient riches et les autres pauvres et indigens, vous faites alors que le besoin rapproche mutuellement les hommes, les lie, les reconcilie; ceux-cy servent, obéissent, inventent, travaillent, cultivent, perfectionnent; ceux-là jouïssent, nqurrissent, secourent, protegent, gouvernent; tout ordre est rétabli, et Dieu se decouvre.

¶ Mettez l'autorité, les plaisirs et l'oisiveté d'un côté; la dépendance, les soins et la misere de l'autre: ou ces choses sont déplacées par la malice des hommes, ou Dieu n'est pas Dieu.

Une certaine inégalité dans les conditions, qui entretient l'ordre et la subordination, est l'ouvrage de Dieu, ou suppose une loy divine; une trop grande disproportion, et telle qu'elle se remarque parmy les hommes, est leur ouvrage ou la loy des plus forts.

Les extremitez sont vicieuses, et partent de l'homme; toute compensation est juste, et vient de Dieu.





Si on ne goûte point ces *Caracteres*, je m'en étonne ;  
et si on les goûte, je m'en étonne de même.

FIN



DISCOURS

PRONONCÉ DANS

L'ACADEMIE FRANÇOISE

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.



## PRÉFACE

**C**EUX qui, interrogez sur le discours que je fis à l'Académie française le jour que j'eus l'honneur d'y être reçu, ont dit sechement que j'avois fait des caracteres, croyant le blâmer, en ont donné l'idée la plus avantageuse que je pouvois moy-même desirer ; car, le public ayant approuvé ce genre d'écrire où je me suis appliqué depuis quelques années, c'étoit le prévenir en ma faveur que de faire une telle réponse. Il ne restoit plus que de sçavoir si je n'aurois pas dû renoncer aux caracteres dans le discours dont il s'agissoit, et cette question s'évanouït dès qu'on sçait que l'usage a prevalu qu'un nouvel academicien compose celui qu'il doit prononcer le jour de sa reception, de l'éloge du Roy, de ceux du cardinal de Richelieu, du chancelier Seguier, de la personne à qui il succede, et de l'Académie française. De ces cinq éloges il y en a quatre de personnels : or je demande à mes censeurs qu'ils me posent si bien la difference qu'il y a des éloges personnels aux caracteres qui louent, que je la puisse sentir et avoüer ma faute. Si, chargé de faire quelque autre harangue, je retombe encore dans des peintures, c'est alors qu'on pourra écouter leur critique, et peut-être me condamner ; je dis peut-être, puisque les caracteres, ou du moins les images des choses et des personnes, sont inévitables dans l'oraison, que tout écrivain est peintre, et tout excellent écrivain excellent peintre.

*J'avoué que j'ay ajoûté à ces tableaux, qui étoient de commande, les louanges de chacun des hommes illustres qui composent l'Academie françoise, et ils ont dû me le pardonner s'ils ont fait attention qu'autant pour ménager leur pudeur que pour éviter les caracteres, je me suis abstenu de toucher à leurs personnes, pour ne parler que de leurs ouvrages, dont j'ay fait des éloges publics plus ou moins étendus selon que les sujets qu'ils y ont traités pouvoient l'exiger. J'ay loué des academiciens encore vivans, disent quelques-uns. Il est vray, mais je les ay loués tous : qui d'entr'eux auroit une raison de se plaindre ? C'est une coutume toute nouvelle, ajoûtent-ils, et qui n'avoit point encore eu d'exemple ; je veux en convenir, et que j'ay pris soin de m'écarter des lieux communs et des phrases proverbiales usées depuis si long-temps pour avoir servi à un nombre infini de pareils discours depuis la naissance de l'Academie françoise : m'estoit-il donc si difficile de faire entrer Rome et Athenes, le Lycée et le Portique, dans l'éloge de cette sçavante compagnie ? Etre au comble de ses vœux de se voir academicien ; protester que ce jour, où l'on jouit pour la premiere fois d'un si rare bonheur, est le jour le plus beau de sa vie ; douter si cet honneur qu'on vient de recevoir est une chose vraye ou qu'on ait songée ; esperer de puiser desormais à la source les plus pures eaux de l'éloquence françoise ; n'avoir accepté, n'avoir désiré une telle place que pour profiter des lumieres de tant de personnes si éclairées ; promettre que, tout indigne de leur choix qu'on se reconnoît, on s'efforcera de s'en rendre digne : cent autres formules de pareils complimens sont-elles si rares et si peu connues que je n'eusse pû les trouver, les placer et en mériter des applaudissemens ?*

*Parce donc que j'ay crû que, quoy que l'envie et l'injustice publient de l'Academie françoise, quoy qu'elles veüillent dire de son âge d'or et de sa decadence, elle n'a jamais, depuis son établissement, rassemblé un si grand nombre de personnages illustres pour toutes sortes de talens et en tout genre d'érudition qu'il est facile aujourd'huy d'y en remarquer, et que dans cette pre-*

vention où je suis je n'ay pas esperé que cette compagnie pût être une autre fois plus belle à peindre ny prise dans un jour plus favorable, et que je me suis servi de l'occasion; ay-je rien fait qui doive m'attirer les moindres reproches? Ciceron a pû louer impunément Brutus, Cesar, Pompée, Marcellus, qui étoient vivans, qui étoient presens; il les a louez plusieurs fois, il les a louez seuls, dans le Senat, souvent en presence de leurs ennemis, toujours devant une compagnie jalouse de leur mérite, et qui avoit bien d'autres délicatesses de politique sur la vertu des grands hommes que n'en sçauroit avoir l'Academie françoise; j'ay loué les academiciens, je les ay louez tous, et ce n'a pas été impunément: que me seroit-il arrivé si je les avois blâmés tous?

Je viens d'entendre, a dit Theobalde, une grande vilaine harangue qui m'a fait bailler vingt fois et qui m'a ennuyé à la mort. Voilà ce qu'il a dit, et voilà ensuite ce qu'il a fait, luy et peu d'autres qui ont crû devoir entrer dans les mêmes interests: ils partirent pour la Cour le lendemain de la prononciation de ma harangue, ils allerent de maisons en maisons, ils dirent aux personnes auprès de qui ils ont accés que je leur avois balbutié la veille un discours où il n'y avoit ny stile ny sens commun, qui étoit rempli d'extravagances, et une vraye satyre. Revenus à Paris, ils se cantonnerent en divers quartiers, où ils répandirent tant de venin contre moy, s'acharnerent si fort à diffamer cette harangue, soit dans leurs conversations, soit dans les lettres qu'ils écrivirent à leurs amis dans les provinces, en dirent tant de mal, et le persuaderent si fortement à qui ne l'avoit pas entendüe, qu'ils crurent pouvoir insinuer au public ou que les caracteres faicts de la même main étoient mauvais, ou que, s'ils étoient bons, je n'en étois pas l'auteur, mais qu'une femme de mes amies m'avoit fourni ce qu'il y avoit de plus supportable. Ils prononcerent aussi que je n'estois pas capable de faire rien de suivi, pas même la moindre preface, tant ils estimoient impraticable à un homme même qui est dans l'habitude de penser et d'écrire ce qu'il pense l'art de lier ses pensées et de faire des transitions.

· Ils firent plus : violant les loix de l'Academie françoise, qui défend aux academiciens d'écrire ou de faire écrire contre leurs confreres, ils lâcherent sur moy deux auteurs associez à une même gazette<sup>1</sup> ; il les animerent non pas à publier contre moy une satire fine et ingenieuse, ouvrage trop au dessous des uns et des autres, facile à manier, et dont les moindres esprits se trouvent capables, mais à me dire de ces injures grossieres et personnelles si difficiles à rencontrer, si penibles à prononcer ou à écrire, sur tout à des gens à qui je veux croire qu'il reste encore quelque pudeur et quelque soin de leur reputation.

Et en verité je ne doute point que le public ne soit enfin étourdi et fatigué d'entendre depuis quelques années de vieux corbeaux croasser autour de ceux qui d'un vol libre et d'une plume legere se sont élevez à quelque gloire par leurs écrits. Ces oiseaux lugubres semblent par leurs cris continuels leur vouloir imputer le decry universel où tombe necessairement tout ce qu'ils exposent au grand jour de l'impression, comme si on étoit cause qu'ils manquent de force et d'haleine, ou qu'on dût être responsable de cette mediocrité répanduë sur leurs ouvrages. S'il s'imprime un livre de mœurs assez mal digeré pour tomber de soy-même et ne pas exciter leur jalousie, ils le louent volontiers, et plus volontiers encore ils n'en parlent point ; mais s'il est tel que le monde en parle, ils l'attaquent avec furie. Prose, vers, tout est sujet à leur censure, tout est en proye à une haine implacable qu'ils ont conçûe contre ce qui ose paroître dans quelque perfection et avec les signes d'une approbation publique ; on ne sçait plus quelle morale leur fournir qui leur agrée ; il faudra leur rendre celle de la Serre ou de Desmarets, et, s'ils en sont crûs, revenir au Pedagogue chrétien et à la Cour sainte. Il paroît une nouvelle satire écrite contre les vices en general, qui d'un vers fort et d'un style d'airain enfonce ses traits contre l'avarice, l'excès du jeu, la chicanne, la molesse, l'ordure et l'hypocrisie, où personne n'est nommé ny designé, où nulle femme vertueuse ne peut ny ne doit

1. Mer. Gal.

se reconnoître; un BOURDALOUE en chaire ne fait point de peintures du crime ny plus vives ny plus innocentes : il n'importe, c'est médisance, c'est calomnie. Voilà depuis quelque temps leur unique ton, celui qu'ils employent contre les ouvrages de mœurs qui réussissent. Ils y prennent tout littéralement, ils les lisent comme une histoire, ils n'y entendent ny la poésie ny la figure, ainsi ils les condamnent; ils y trouvent des endroits foibles, il y en a dans Homere, dans Pindare, dans Virgile et dans Horace. Où n'y en a-t-il point, si ce n'est peut-estre dans leurs écrits? BERNIN n'a pas manié le marbre, ny traité toutes ses figures d'une égale force, mais on ne laisse pas de voir, dans ce qu'il a moins heureusement rencontré, de certains traits si achevez, tout proche de quelques autres qui le sont moins, qu'ils découvrent aisément l'excellence de l'ouvrier. Si c'est un cheval, les crins sont tournez d'une main hardie, ils voltigent et semblent être le joüet du vent; l'œil est ardent, les nazeaux soufflent le feu et la vie; un cizeau de maître s'y retrouve en mille endroits. Il n'est pas donné à ses copistes ny à ses envieux d'arriver à de telles fautes par leurs chefs-d'œuvre; l'on voit bien que c'est quelque chose de manqué par un habile homme, et une faute de PRAXITELE.

Mais qui sont ceux qui, si tendres et si scrupuleux, ne peuvent même supporter que, sans blesser et sans nommer les vicieux, on se declare contre le vice? Sont-ce des Chartreux et des solitaires? sont-ce les jesuites, hommes pieux et éclairés? sont-ce ces hommes religieux qui habitent en France les cloîtres et les abbayes? Tous au contraire lisent ces sortes d'ouvrages, et en particulier, et en public à leurs recreations; ils en inspirent la lecture à leurs pensionnaires, à leurs eleves; ils en dépeuplent les boutiques; n'ont-ils pas les premiers reconnu le plan et l'économie du livre des Caracteres? n'ont-ils pas observé que, de seize chapitres qui le composent, il y en a quinze qui, s'attachant à découvrir le faux et le ridicule qui se rencontrent dans les objets des passions et des attachemens humains, ne tendent qu'à ruiner tous les obstacles qui affoiblissent d'abord et qui éteignent ensuite dans tous les hommes la connoissance de Dieu;



qu'ainsi ils ne sont que des préparations au seizième et dernier chapitre, où l'athéisme est attaqué et peut-être confondu, où les preuves de Dieu, une partie du moins de celles que les foibles hommes sont capables de recevoir dans leur esprit, sont apportées; où la providence de Dieu est défenduë contre l'insulte et les plaintes des libertins? Qui sont donc ceux qui osent repeter contre un ouvrage si serieux et si utile ce continuel refrain: c'est médisance, c'est calomnie? il faut les nommer, ce sont des poëtes, mais quels poëtes? des auteurs d'hymnes sacrez ou des traducteurs de pseumes, des Godeaux et des Corneilles? Non, mais des faiseurs de stances et d'elegies amoureuses, de ces beaux esprits qui tournent un sonnet sur une absence ou sur un retour, qui font une epigramme sur une belle gorge, et un madrigal sur une jouissance. Voilà ceux qui, par délicatesse de conscience, ne souffrent qu'impatiemment qu'en ménageant les particuliers avec toutes les précautions que la prudence peut suggerer j'essaye dans mon livre des Mœurs de décrier, s'il est possible, tous les vices du cœur et de l'esprit, de rendre l'homme raisonnable et plus proche de devenir chrétien. Tels ont esté les Theobaldes, ou ceux du moins qui travaillent sous eux et dans leur atelier.

Ils sont encore allez plus loin, car, palliant d'une politique zelée le chagrin de ne se sentir pas à leur gré si bien louëz, et si long-temps que chacun des autres academiciens, ils ont osé faire des applications délicates et dangereuses de l'endroit de ma harangue où, m'exposant seul à prendre le parti de toute la littérature contre leurs plus irreconciliables ennemis, gens peccunieux, que l'excès d'argent ou qu'une fortune faite par de certaines voyes, jointe à la faveur des grands qu'elle leur attire necessairement, mene jusqu'à une froide insolence, je leur fais à la verité à tous une vive apostrophe, mais qu'il n'est pas permis de détourner de dessus eux pour la rejeter sur un seul, et sur tout autre.

Ainsi en usent à mon égard, excitez peut-estre par les Theobaldes, ceux qui, se persuadant qu'un auteur écrit seulement pour les amuser par la satire, et point du tout pour les instruire par

*une saine morale, au lieu de prendre pour eux et de faire servir à la correction de leurs mœurs les divers traits qui sont semés dans un ouvrage, s'appliquent à découvrir, s'ils le peuvent, quels de leurs amis ou de leurs ennemis ces traits peuvent regarder, négligent dans un livre tout ce qui n'est que remarques solides ou sérieuses réflexions, quoy qu'en si grand nombre qu'elles le composent presque tout entier, pour ne s'arrêter qu'aux peintures ou aux caracteres ; et après les avoir expliqués à leur manière, et en avoir crû trouver les originaux, donnent au public de longues listes, ou, comme ils les appellent, des clefs, fausses clefs, et qui leur sont aussi inutiles qu'elles sont injurieuses aux personnes dont les noms s'y voyent déchiffrés, et à l'écrivain qui en est la cause, quoy qu'innocente.*

*J'avois pris la précaution de protester dans une préface contre toutes ces interprétations, que quelque connoissance que j'ay des hommes m'avoit fait prévoir, jusqu'à hésiter quelque temps si je devois rendre mon livre public, et à balancer entre le desir d'être utile à ma patrie par mes écrits, et la crainte de fournir à quelques-uns de quoy exercer leur malignité ; mais puis-je j'ay eu la foiblesse de publier ces caracteres, quelle digue élèveray-je contre ce déluge d'explications qui inonde la ville, et qui bien-tôt va gagner la Cour ? Diray-je sérieusement et protesteray-je avec d'horribles sermens que je ne suis ny auteur ny complice de ces clefs qui courent, que je n'en ay donné aucune, que mes plus familiers amis sçavent que je les leur ay toutes refusées, que les personnes les plus accréditées de la Cour ont desespéré d'avoir mon secret ? N'est-ce pas la même chose que si je me tourmentoisois beaucoup à soutenir que je ne suis pas un malhonnête homme, un homme sans pudeur, sans mœurs, sans conscience, tel enfin que les gazetiers dont je viens de parler ont voulu me représenter dans leur libelle diffamatoire ?*

*Mais, d'ailleurs, comment aurois-je donné ces sortes de clefs, si je n'ay pû moy-même les forger telles qu'elles sont et que je les ay vûës ? Estant presque toutes différentes entr'elles, quel moyen de les faire servir à une mesme entrée, je veux dire à l'in-*

telligence de mes remarques ? Nommant des personnes de la Cour et de la ville à qui je n'ay jamais parlé, que je ne connois point, peuvent-elles partir de moy et être distribuées de ma main ? Aurois-je donné celles qui se fabriquent à Romorentin, à Mortaigne et à Belesme, dont les différentes applications sont à la baillive, à la femme de l'assesseur, au président de l'élection, au prevost de la maréchaussée, et au prevost de la collegiale ? Les noms y sont fort bien marquez, mais ils ne m'aident pas davantage à connoître les personnes. Qu'on me permette icy une vanité sur mon ouvrage : je suis presque disposé à croire qu'il faut que mes peintures expriment bien l'homme en general, puisqu'elles ressemblent à tant de particuliers, et que chacun y croit voir ceux de sa ville ou de sa province. J'ay peint à la verité d'après nature, mais je n'ay pas toujours songé à peindre celuy cy ou celle-là dans mon livre des Mœurs ; je ne me suis point loüé au public pour faire des portraits qui ne fussent que vrais et ressemblans, de peur que quelquefois ils ne fussent pas croyables et ne parussent feints ou imaginez. Me rendant plus difficile, je suis allé plus loin : j'ay pris un trait d'un côté et un trait d'un autre, et de ces divers traits qui pouvoient convenir à une même personne j'en ay fait des peintures vray-semblables, cherchant moins à réjouir les lecteurs par le caractere, ou, comme le disent les mécontents, par la satyre de quelqu'un, qu'à leur proposer des défauts à éviter et des modeles à suivre.

Il me semble donc que je dois être moins blâmé que plaint de ceux qui par hazard verroient leurs noms écrits dans ces insolentes listes que je desavouë et que je condamne autant qu'elles le méritent. J'ose même attendre d'eux cette justice que, sans s'arrêter à un auteur moral qui n'a eu nulle intention de les offenser par son ouvrage, ils passeront jusqu'aux interpretes dont la noirceur est inexcusable. Je dis en effet ce que je dis, et nullement ce qu'on assure que j'ay voulu dire, et je répons encore moins de ce qu'on me fait dire et que je ne dis point ; je nomme nettement les personnes que je veux nommer, toujours dans la vûë de loüer leur vertu ou leur merite ; j'écris leurs noms en lettres capi-

tales, afin qu'on les voye de loin, et que le lecteur ne coure pas risque de les manquer. Si j'avois voulu mettre des noms veritables aux peintures moins obligantes, je me serois épargné le travail d'emprunter les noms de l'ancienne histoire, d'employer des lettres initiales qui n'ont qu'une signification vaine et incertaine, de trouver enfin mille tours et mille faux fuyans pour dépaïser ceux qui me lisent et les dégoûter des applications. Voilà la conduite que j'ay tenuë dans la composition des caracteres.

Sur ce qui concerne la harangue, qui a paru longue et ennuyeuse au chef des mécontents, je ne sçay en effet pourquoy j'ay tenté de faire de ce remerciement à l'Academie françoise un discours oratoire qui eût quelque force et quelque étenduë : de zelez academiciens m'avoient déjà frayé ce chemin, mais ils se sont trouvez en petit nombre, et leur zele pour l'honneur et pour la reputation de l'Academie n'a eu que peu d'imitateurs ; je pouvois suivre l'exemple de ceux qui, postulant une place dans cette compagnie sans avoir jamais rien écrit, quoy qu'ils sçachent écrire, annoncent dédaigneusement, la veille de leur reception, qu'ils n'ont que deux mots à dire et qu'un moment à parler, quoy que capables de parler long-temps et de parler bien.

J'ay pensé au contraire qu'ainsi que nul artisan n'est aggregé à aucune société, ny n'a ses lettres de maîtrise sans faire son chef-d'œuvre, de même, et avec encore plus de bienveillance, un homme associé à un corps qui ne s'est soutenu et ne peut jamais se soutenir que par l'éloquence se trouvoit engagé à faire en y entrant un effort en ce genre, qui le fist aux yeux de tous paroître digne du choix dont il venoit de l'honorer. Il me sembloit encore que, puisque l'éloquence profane ne paroissoit plus regner au bareau, d'où elle a été bannie par la necessité de l'expédition, et qu'elle ne devoit plus être admise dans la chaire où elle n'a été que trop soufferte, le seul asyle qui pouvoit luy rester étoit l'Academie françoise ; et qu'il n'y avoit rien de plus naturel ny qui pût rendre cette compagnie plus celebre que si, au sujet des receptions de nouveaux academiciens, elle sçavoit quelquefois attirer

la cour et la ville à ses assemblées par la curiosité d'y entendre des piéces d'éloquence d'une juste étendue, faites de main de maîtres, et dont la profession est d'exceller dans la science de la parole.

Si je n'ay pas atteint mon but, qui étoit de prononcer un discours éloquent, il me paroît du moins que je me suis disculpé de l'avoir fait trop long de quelques minutes. Car si, d'ailleurs, Paris, à qui on l'avoit promis mauvais, satyrique et insensé, s'est plaint qu'on luy avoit manqué de parole; si Marly, où la curiosité de l'entendre s'étoit répanduë, n'a point retenti d'applaudissemens que la cour ait donnés à la critique qu'on en avoit faite; s'il a sçû franchir Chantilly, écüeil des mauvais ouvrages; si l'Academie françoise, à qui j'avois appelé comme au juge souverain de ces sortes de piéces, étant assemblée extraordinairement, a adopté celle-cy, l'a fait imprimer par son libraire, l'a mise dans ses archives; si elle n'étoit pas en effet composée d'un stile affecté, dur et interrompu, ny chargée de louanges fades et outrées, telles qu'on les lit dans les prologues d'operas, et dans tant d'épîtres dédicatoires, il ne faut plus s'étonner qu'elle ait ennuyé Theobalde. Je vois les temps, le public me permettra de le dire, où ce ne sera pas assez de l'approbation qu'il aura donnée à un ouvrage pour en faire la reputation, et que, pour y mettre le dernier sceau, il sera nécessaire que de certaines gens le desapprouvent, qu'ils y aient baillé.

Car voudroient-ils, presentement qu'ils ont reconnu que cette harangue a moins mal reüssi dans le public qu'ils ne l'avoient esperé; qu'ils sçavent que deux libraires ont plaidé<sup>1</sup> à qui l'imprimeroit, voudroient-ils desavoüer leur goût et le jugement qu'ils en ont porté dans les premiers jours qu'elle fut prononcée; me permettroient-ils de publier ou seulement de soupçonner une toute autre raison de l'âpre censure qu'ils en firent, que la persuasion où ils étoient qu'elle le meritoit? On sçait que cet homme d'un nom et d'un mérite si distingué, avec qui j'eus l'honneur d'être reçu à

1. L'instance étoit aux requestes de l'hôtel.

*l'Academie françoise, prié, sollicité, persecuté de consentir à l'impression de sa harangue par ceux mêmes qui vouloient supprimer la mienne, et en éteindre la memoire, leur resista toujours avec fermeté. Il leur dit qu'il ne pouvoit ny ne devoit approuver une distinction si odieuse qu'ils vouloient faire entre luy et moy, que la préférence qu'ils donnoient à son discours avec cette affectation et cet empressement qu'ils luy marquoient, bien loin de l'obliger, comme ils pouvoient le croire, luy faisoit au contraire une veritable peine; que deux discours également innocens, prononcez dans le même jour, devoient être imprimez dans le même temps. Il s'expliqua ensuite obligamment en public et en particulier sur le violent chagrin qu'il resentoit de ce que les deux auteurs de la gazette que j'ay citez avoient fait servir les louanges qu'il leur avoit plû de luy donner à un dessein formé de médire de moy, de mon discours et de mes caracteres; et il me fit sur cette satyre injurieuse des explications et des excuses qu'il ne me devoit point. Si donc on vouloit inferer de cette conduite des Theobaldes, qu'ils ont crû fausement avoir besoin de comparaisons et d'une harangue folle et décriée pour relever celle de mon collegue, ils doivent répondre, pour se laver de ce soupçon qui les deshonore, qu'ils ne sont ny courtisans ny dévoüez à la faveur, ny interessez ny adulâteurs; qu'au contraire ils sont sincerés, et qu'ils ont dit naïvement ce qu'ils pensoient du plan, du stile et des expressions de mon remerciement à l'Academie françoise. Mais on ne manquera pas d'insister et de leur dire que le jugement de la cour et de la ville, des grands et du peuple luy a été favorable: qu'importe, ils repliqueront avec confiance que le public a son goût, et qu'ils ont leur: réponse qui ferme la bouche et qui termine tout differend, il est vray qu'elle m'éloigne de plus en plus de vouloir leur plaire par aucun de mes écrits; car si j'ay un peu de santé, avec quelques années de vie, je n'auray plus d'autre ambition que celle de rendre, par des soins assidus et par de bons conseils, mes ouvrages tels qu'ils puissent toujours partager les Theobaldes et le public.*



# DISCOURS

PRONONCÉ DANS

L'ACADEMIE FRANÇOISE

LE LUNDY QUINZIÈME JUIN 1693

MESSIEURS,

**I**L seroit difficile d'avoir l'honneur de se trouver au milieu de vous, d'avoir devant ses yeux l'Academie françoise, d'avoir lû l'histoire de son établissement, sans penser d'abord à celui à qui elle en est redevable, et sans se persuader qu'il n'y a rien de plus naturel et qui doive moins vous déplaire que d'entamer ce tissu de louanges qu'exigent le devoir et la coûtume par quelques traits où ce grand cardinal soit reconnoissable, et qui en renouvellent la memoire.

Ce n'est point un personnage qu'il soit facile de rendre ny d'exprimer par de belles paroles ou par de riches figures, par ces discours moins faits pour relever le mérite de celui que l'on veut peindre, que pour montrer tout le feu et toute la vivacité de l'orateur. Suivez le regne de Louis le Juste, c'est la vie du cardinal de Richelieu, c'est son éloge et celui du prince qui l'a mis en œuvre. Que pourrois-je ajoûter à des faits encore recens et si memorables? Ouvrez son Testament politique,

digerez cet ouvrage : c'est la peinture de son esprit, son ame toute entiere s'y developpe, l'on y découvre le secret de sa conduite et de ses actions, l'on y trouve la source et la vray-semblance de tant et de si grands événemens qui ont parû sous son administration; l'on y voit sans peine qu'un homme qui pense si virilement et si juste a pû agir sûrement et avec succès, et que celui qui a achevé de si grandes choses, ou n'a jamais écrit, ou a dû écrire comme il a fait.

Genie fort et superieur, il a sçû tout le fond et tout le mystere du gouvernement, il a connu le beau et le sublime du ministère; il a respecté l'étranger, ménagé les couronnes, connu le poids de saur alliance; il a opposé des allies à des ennemis; il a veillé à ses interests du dehors, à ceux du dedans, il n'a oublié que le siens; une vie laborieuse et languissante, souvent exposée, a été le prix d'une si haute vertu; dépositaire des tresors de son maître, comblé de ses bienfaits, ordonnateur, dispensateur de ses finances, on ne sçauroit dire qu'il est mort riche.

Le croiroit-on, Messieurs, cette ame serieuse et austere, formidable aux ennemis de l'Etat, inexorable aux factieux, plongée dans la negociation, occupée tantôt à affoiblir le parti de l'heresie, tantôt à déconcerter une ligue, et tantôt à méditer une conquête, a trouvé le loisir d'être sçavante, a goûté les belles lettres et ceux qui en faisoient profession. Comparez-vous, si vous l'osez, au grand Richelieu, hommes dévoués à la fortune, qui par le succès de vos affaires particulieres vous jugez dignes que l'on vous confie les affaires publiques! qui vous donnez pour des genies heureux et pour de bonnes têtes, qui dites que vous ne sçavez rien, que vous n'avez jamais lû, que vous ne lirez point, ou pour marquer l'inutilité des sciences, ou pour paroître ne devoir rien aux autres, mais puiser tout de vôtres fonds, apprenez que le cardinal de Richelieu a sçû, qu'il a lû; je ne dis pas qu'il n'a point eu d'éloignement pour les gens de lettres, mais qu'il les a aimez, caressez, favorisez; qu'il leur a ménagé des privileges, qu'il leur destinoit



des pensions, qu'il les a réunis en une compagnie celebre, qu'il en a fait l'Academie françoise. Oüy, hommes riches et ambitieux, contempteurs de la vertu et de toute association qui ne roule pas sur les établissemens et sur l'interest ! celle-cy est une des pensées de ce grand ministre, né homme d'Etat, dévoué à l'Etat, esprit solide, éminent, capable dans ce qu'il faisoit des motifs les plus relevez et qui tendoient au bien public comme à la gloire de la monarchie, incapable de concevoir jamais rien qui ne fût digne de luy, du prince qu'il servoit, de la France à qui il avoit consacré ses meditations et ses veilles.

Il sçavoit quelle est la force et l'utilité de l'éloquence, la puissance de la parole qui aide la raison et la fait valoir, qui insinué aux hommes la justice et la probité, qui porte dans le cœur du soldat l'intrepidité et l'audace, qui calme les émotions populaires, qui excite à leurs devoirs les compagnies entieres ou la multitude : il n'ignoroit pas quels sont les fruits de l'histoire et de la poésie, quelle est la necessité de la grammaire, la base et le fondement des autres sciences, et que, pour conduire ces choses à un degré de perfection qui les rendit avantageuses à la republique, il falloit dresser le plan d'une compagnie où la vertu seule fût admise, le mérite placé, l'esprit et le sçavoir rassemblez par des suffrages ; n'allons pas plus loin : voilà, Messieurs, vos principes et vôtre regle, dont je ne suis qu'une exception.

Rappelez en votre memoire, la comparaison ne vous sera pas injurieuse, rappelez ce grand et premier concile où les peres qui le composoient étoient remarquables chacun par quelques membres mutilez, ou par les cicatrices qui leur étoient restées des fureurs de la persecution : ils sembloient tenir de leurs playes le droit de s'asseoir dans cette assemblée generale de toute l'Eglise. Il n'y avoit aucun de vos illustres predecesseurs qu'on ne s'empressât de voir, qu'on ne montrât dans les places, qu'on ne désignât par quelque ouvrage fameux qui luy avoit fait un grand nom, et qui luy donnoit rang dans cette Academie naissante qu'ils avoient comme fondée ; tels étoient

ces grands artisans de la parole, ces premiers maîtres de l'éloquence françoise ; tels vous êtes, Messieurs, qui ne cedez ny en sçavoir ny en mérite à nul de ceux qui vous ont précédé.

L'un, aussi correct dans sa langue que s'il l'avoit apprise par regles et par principes, aussi élégant dans les langues étrangères que si elles luy étoient naturelles , en quelque idiome qu'il compose, semble toujours parler celuy de son país ; il a entrepris, il a fini une penible traduction que le plus bel esprit pourroit avoüer, et que le plus pieux personnage devoit désirer d'avoir faite.

L'autre fait revivre Virgile parmi nous, transmet dans nôtre langue les graces et les richesses de la latine, fait des romans qui ont une fin, en bannit le prolix et l'incroyable pour y substituer le vray-semblable et le naturel.

Un autre, plus égal que Marot et plus poëte que Voiture, a le jeu, le tour et la naïveté de tous les deux ; il instruit en bannissant, persuade aux hommes la vertu par l'organe des bêtes, élève les petits sujets jusqu'au sublime, homme unique dans son genre d'écrire, toujours original, soit qu'il invente, soit qu'il traduise, qui a été au-delà de ses modeles, modele luy-même difficile à imiter.

Celuy-cy passe Juvenal, atteint Horace, semble créer les pensées d'autrui et se rendre propre tout ce qu'il manie ; il a dans ce qu'il emprunte des autres toutes les graces de la nouveauté et tout le mérite de l'invention ; ses vers, forts et harmonieux, faits de genie quoyque travaillez avec art, pleins de traits et de poësie, seront lûs encore quand la langue aura vieilli, en seront les derniers débris ; on y remarque une critique sûre, judicieuse et innocente, s'il est permis du moins de dire de ce qui est mauvais qu'il est mauvais.

Cet autre vient après un homme loüé, applaudi, admiré, dont les vers volent en tous lieux et passent en proverbe ; qui prime, qui regne sur la scene, qui s'est emparé de tout le theatre : il ne l'en dépossede pas, il est vray, mais il s'y établit avec luy, le monde s'accoutume à en voir faire la comparaison ;

quelques-uns ne souffrent pas que Corneille, le grand Corneille, luy soit préféré, quelques autres qu'il luy soit égalé; ils en appellent à l'autre siècle, ils attendent la fin de quelques vieillards qui, touchez indifferemment de tout ce qui rappelle leurs premières années, n'aiment peut-être dans *Œdipe* que le souvenir de leur jeunesse.

Que diray-je de ce personnage qui a fait parler si longtemps une envieuse critique et qui l'a fait taire; qu'on admire malgré soy, qui accable par le grand nombre et par l'éminence de ses talens, orateur, historien, theologien, philosophe, d'une rare érudition, d'une plus rare éloquence, soit dans ses entretiens, soit dans ses écrits, soit dans la chaire; un défenseur de la religion, une lumière de l'Eglise; parlons d'avance le langage de la posterité : un Pere de l'Eglise? Que n'est-il point! Nommez, Messieurs, une vertu qui ne soit pas la sienne.

Toucheray-je aussi vôtre dernier choix, si digne de vous? Quelles choses vous furent dites dans la place où je me trouve! Je m'en souviens, et, après ce que vous avez entendu, comment osé-je parler, comment daignez-vous m'entendre? Avouons-le, on sent la force et l'ascendant de ce rare esprit, soit qu'il prêche de genie et sans preparation, soit qu'il prononce un discours étudié et oratoire, soit qu'il explique ses pensées dans la conversation : toujours maître de l'oreille et du cœur de ceux qui l'écoutent, il ne leur permet pas d'envier ny tant d'élevation, ny tant de facilité, de délicatesse, de politesse; on est assez heureux de l'entendre, de sentir ce qu'il dit et comme il le dit; on doit être content de soy si l'on emporte ses reflexions et si l'on en profite. Quelle grande acquisition avez-vous faite en cet homme illustre! à qui m'associez-vous!

Je voudrois, Messieurs, moins pressé par le temps et par les bienséances qui mettent des bornes à ce discours, pouvoir louer chacun de ceux qui composent cette Academie par des endroits encore plus marquez et par de plus vives expressions. Toutes les sortes de talens que l'on voit répandus parmy les hommes se trouvent partagez entre vous. Veut-on de deserts

orateurs qui ayent semé dans la chaire toutes les fleurs de l'éloquence, qui avec une saine morale ayent employé tous les tours et toutes les finesses de la langue, qui plaisent par un beau choix de paroles, qui fassent aimer les solemnitez, les temples, qui y fassent courir? Qu'on ne les cherche pas ailleurs, ils sont parmi vous. Admire-t-on une vaste et profonde littérature qui aille foitiller dans les archives de l'antiquité pour en retirer des choses ensevelies dans l'oubli, échappées aux esprits les plus curieux, ignorées des autres hommes, une mémoire, une méthode, une précision à ne pouvoir dans ces recherches s'égarer d'une seule année, quelquefois d'un seul jour sur tant de siècles? Cette doctrine admirable, vous la possédez, elle est du moins en quelques-uns de ceux qui forment cette sçavante assemblée. Si l'on est curieux du don des langues joint au double talent de sçavoir avec exactitude les choses anciennes, et de narrer celles qui sont nouvelles avec autant de simplicité que de vérité, des qualitez si rares ne vous manquent pas et sont réunies en un même sujet. Si l'on cherche des hommes habiles, pleins d'esprit et d'expérience, qui par le privilege de leurs emplois fassent parler le prince avec dignité et avec justesse; d'autres qui placent heureusement et avec succès, dans les negociations les plus délicates, les talens qu'ils ont de bien parler et de bien écrire; d'autres encore qui presentent leurs soins et leur vigilance aux affaires publiques, après les avoir employez aux judiciaires, toujours avec une égale reputation, tous se trouvent au milieu de vous, et je souffre à ne les pas nommer.

Si vous aimez le sçavoir joint à l'éloquence, vous n'attendrez pas long-temps; reservez seulement toute vôtre attention pour celuy qui parlera après moy. Que vous manque-t-il enfin? vous avez des écrivains habiles en l'une et en l'autre oraison, des poètes en tout genre de poésie, soit morales, soit chrétiennes, soit heroïques, soit galantes et enjouées; des imitateurs des anciens, des critiques austeres, des esprits fins, délicats, subtils, ingénieux, propres à briller dans les conversations

et dans les cercles. Encore une fois, à quels hommes, à quels grands sujets m'associez-vous !

Mais avec qui daignez-vous aujourd'huy me recevoir, après qui vous fais-je ce public remerciement ? Il ne doit pas néanmoins, cet homme si louable et si modeste, apprehender que je le loué ; si proche de moy, il auroit autant de facilité que de disposition à m'interrompre. Je vous demanderay plus volontiers : à qui me faites-vous succéder ? à un homme QUI AVOIT DE LA VERTU.

Quelquefois, Messieurs, il arrive que ceux qui vous doivent les louanges des illustres morts dont ils remplissent la place hésitent, partagent entre plusieurs choses qui méritent également qu'on les releve. Vous aviez choisi en M. l'abbé de la Chambre un homme si pieux, si tendre, si charitable, si louable par le cœur, qui avoit des mœurs si sages et si chrétiennes, qui étoit si touché de religion, si attaché à ses devoirs, qu'une de ses moindres qualitez étoit de bien écrire. De solides vertus qu'on voudroit célébrer font passer legerement sur son érudition ou sur son éloquence ; on estime encore plus sa vie et sa conduite que ses ouvrages ; je préférerois, en effet, de prononcer le discours funebre de celuy à qui je succede plutôt que de me borner à un simple éloge de son esprit. Le mérite en luy n'étoit pas une chose acquise, mais un patrimoine, un bien hereditaire, si du moins il en faut juger par le choix de celuy qui avoit livré son cœur, sa confiance, toute sa personne à cette famille, qui l'avoit renduë comme vôtre alliée, puis qu'on peut dire qu'il l'avoit adoptée et qu'il l'avoit mise avec l'Academie françoise sous sa protection.

Je parle du chancelier Seguier : on s'en souvient comme de l'un des plus grands magistrats que la France ait nourri depuis ses commencemens. Il a laissé à douter en quoy il excelloit davantage, ou dans les belles lettres, ou dans les affaires ; il est vray du moins, et on en convient, qu'il surpassoit en l'un et en l'autre tous ceux de son temps. Homme grave et familier, profond dans les délibérations, quoyque doux et facile dans le

commerce, il a eu naturellement ce que tant d'autres veulent avoir et ne se donnent pas, ce qu'on n'a point par l'étude et par l'affectation, par les mots graves ou sententieux, ce qui est plus rare que la science, et peut-être que la probité, je veux dire de la dignité. Il ne la devoit point à l'éminence de son poste, au contraire, il l'a annobli; il a été grand et accredité sans ministere, et on ne voit pas que ceux qui ont sçu tout réunir en leurs personnes l'ayent effacé.

Vous le perdistes il y a quelques années, ce grand protecteur; vous jettâtes la vûë autour de vous, vous promenâtes vos yeux sur tous ceux qui s'offroient et qui se trouvoient honorez de vous recevoir; mais le sentiment de vôtre perte fut tel que, dans les efforts que vous fites pour la reparer, vous osâtes penser à celuy qui seul pouvoit vous la faire oublier et la tourner à votre gloire. Avec quelle bonté, avec quelle humanité ce magnanime prince vous a-t-il reçûs! N'en soyons pas surpris, c'est son caractere, le même, Messieurs, que l'on voit éclater dans toutes les actions de sa belle vie, mais que les surprenantes revolutions arrivées dans un royaume voisin et allié de la France ont mis dans le plus beau jour qu'il pouvoit jamais recevoir.

Quelle facilité est la nôtre pour perdre tout d'un coup le sentiment et la memoire des choses dont nous nous sommes vûs le plus fortement imprimez! Souvenons-nous de ces jours tristes que nous avons passez dans l'agitation et dans le trouble, curieux, incertains quelle fortune auroient couru un grand roy, une grande reine, le prince leur fils, famille auguste, mais malheureuse, que la pieté et la religion avoient poussée jusqu'aux dernieres épreuves de l'adversité. Helas! avoient-ils peri sur la mer et par les mains de leurs ennemis? Nous ne le sçavons pas; on s'interrogeoit, on se promettoit reciproquement les premieres nouvelles qui viendroient sur un événement si lamentable; ce n'étoit plus une affaire publique, mais domestique; on n'en dormoit plus, on s'éveilloit les uns les autres pour s'annoncer ce qu'on en avoit appris; et quand ces personnes

royales à qui l'on prenoit tant d'interêt'eussent pû échaper à la mer ou à leur patrie, étoit-ce assez? ne faloit-il pas une terre estrangere où ils pussent aborder, un roy également bon et puissant qui pût et qui voulût les recevoir? Je l'ay vûë, cette reception, spectacle tendre s'il en fut jamais! on y versoit des larmes d'admiration et de joye : ce prince n'a pas plus de grace lorsqu'à la tête de ses camps et de ses armées il foudroye une ville qui luy resiste, ou qu'il dissipe les troupes ennemies du seul bruit de son approche.

S'il souëtient cette longue guerre, n'en doutons pas, c'est pour nous donner une paix heureuse, c'est pour l'avoir à des conditions qui soient justes et qui fassent honneur à la nation, qui ôtent pour toûjours à l'ennemi l'esperance de nous troubler par de nouvelles hostilitéz. Que d'autres publient, exaltent ce que ce grand roy a executé, ou par luy-même, ou par ses capitaines, durant le cours de ces mouvemens dont toute l'Europe est ébranlée, ils ont un sujet vaste et qui les exercera long-temps. Que d'autres augurent, s'ils le peuvent, ce qu'il veut achever dans cette campagne, je ne parle que de son cœur, que de la pureté et de la droiture de ses intentions; elles sont connuës, elles luy échapent. On le felicite sur des titres d'honneur dont il vient de gratifier quelques grands de son Etat, que dit-il? qu'il ne peut être content quand tous ne le sont pas, et qu'il luy est impossible que tous le soient comme il le voudroit. Il sçait, Messieurs, que la fortune d'un roy est de prendre des villes, de gagner des batailles, de reculer ses frontieres, d'être craint de ses ennemis; mais que la gloire du souverain consiste à estre aimé de ses peuples, en avoir le cœur, et par le cœur tout ce qu'ils possèdent: provinces éloignées, provinces voisines! Ce prince humain et bienfaisant, que les peintres et les statuaires nous défigurent, vous tend les bras, vous regarde avec des yeux tendres et pleins de douceur; c'est là son attitude: il veut voir vos habitans, vos bergers, danser au son d'une flute champêtre sous les saules et les peupliers, y mêler leurs voix rustiques, et chanter les loüanges

de celuy qui, avec la paix et les fruits de la paix, leur aura rendu la joye et la serenité.

C'est pour arriver à ce comble de ses souhaits, la felicité commune, qu'il se livre aux travaux et aux fatigues d'une guerre penible, qu'il essuye l'inclemence du ciel et des saisons, qu'il expose sa personne, qu'il risque une vie heureuse : voilà son secret, et les vûës qui le font agir, on les penetre, on les discerne par les seules qualitez de ceux qui sont en place et qui l'aident de leurs conseils. Je ménage leur modestie, qu'ils me permettent seulement de remarquer qu'on ne devine point les projets de ce sage prince, qu'on devine au contraire, qu'on nomme les personnes qu'il va placer, et qu'il ne fait que confirmer la voix du peuple dans le choix qu'il fait de ses ministres. Il ne se déchargé pas entierement sur eux du poids de ses affaires; luy-même, je l'ose dire, il est son principal ministre; touÿours appliqué à nos besoins, il n'y a pour luy ny temps de relâche ny heures privilegiées; déjà la nuit s'avance, les gardes sont relevées aux avenuës de son palais, les astres brillent au ciel et font leur course, toute la nature repose, privée du jour, ensevelie dans les ombres, nous reposons aussi, tandis que ce roy, retiré dans son balustre, veille seul sur nous et sur tout l'Etat: tel est, Messieurs, le protecteur que vous vous êtes procuré, celuy de ses peuples.

Vous m'avez admis dans une compagnie illustrée par une si haute protection; je ne le dissimule pas, j'ay assez estimé cette distinction pour desirer de l'avoir dans toute sa fleur et dans toute son integrité, je veux dire de la devoir à vôtre seul choix, et j'ay mis vôtre choix à tel prix que je n'ay pas osé en blesser, pas même en effleurer la liberté par une importune sollicitation: j'avois d'ailleurs une juste défiance de moy-même, je sentois de la repugnance à demander d'être préféré à d'autres qui pouvoient être choisis. J'avois crû entrevoir, Messieurs, une chose que je ne devois avoir aucune peine à croire, que vos inclinations se tournoient ailleurs, sur un sujet digne, sur un homme rempli de vertus, d'esprit et de connoissances,



qui étoit tel avant le poste de confiance qu'il occupe, et qui seroit tel encore s'il ne l'occupoit plus : je me sens touché, non de sa déference, je sçais celle que je luy dois, mais de l'amitié qu'il m'a témoignée, jusques à s'oublier en ma faveur. Un pere mene son fils à un spectacle, la foule y est grande, la porte est assiegée, il est haut et robuste, il fend la presse, et comme il est prest d'entrer, il pousse son fils devant luy, qui sans cette précaution ou n'entreroit point, ou entreroit tard. Cette démarche d'avoir supplié quelques-uns de vous, comme il a fait, de détourner vers moy leurs suffrages, qui pouvoient si justement aller à luy, elle est rare, puisque dans ces circonstances elle est unique, et elle ne diminuë rien de ma reconnoissance envers vous puisque vos voix seules, toujours libres et arbitraires, donnent une place dans l'Academie françoise.

Vous me l'avez accordée, Messieurs, et de si bonne grace, avec un consentement si unanime, que je la dois et la veux tenir de vôtre seule magnificence : il n'y a ny poste, ny credit, ny richesses, ny titres, ny autorité, ny faveur qui ayent pû vous plier à faire ce choix ; je n'ay rien de toutes ces choses, tout me manque ; un ouvrage qui a eu quelque succès par sa singularité, et dont les fausses, je dis les fausses et malignes applications pouvoient me nuire auprès de personnes moins équitables et moins éclairées que vous, a été toute la mediation que j'ay employée, et que vous avez reçûë. Quel moyen de me repentir jamais d'avoir écrit ?





## NOTES ET RENSEIGNEMENTS

Page 10, ligne 17. — *Coteaux*, connaisseurs en vins, nom donné, dit l'édition de La Haye, « à trois grands seigneurs tenant table, qui étaient partagés sur l'estime qu'on devoit faire des vins des coteaux qui sont aux environs de Reims. »

P. 12, l. 4. — *Propose* est sans doute une faute, pour *oppose*. — L. 24. *De gens* doit être une faute, pour *des gens*, que donnent d'ailleurs les sept premières éditions.

P. 14, l. 15. — *S'assit*, pour *s'assied*. Ce n'est pas la seule fois qu'on le trouve ainsi imprimé. Voir la note de la page 172.

P. 24, l. 15. — V\*\*\*, Versailles. — L. 16. F\*\*\*, Fontainebleau.

P. 30, l. 14. — Le chevalier de Soyecour, mort de blessures reçues à la bataille de Fleurus, en 1690.

P. 34, l. 24. — T. K. L., Tekeli.

P. 36, l. 24. — Le sens semblerait demander ici *différentes*, qui se trouve d'ailleurs dans la 4<sup>e</sup> édition.

P. 41, l. 25. — Le *bas de saye* est la partie inférieure de la saye, vêtement que portaient les acteurs tragiques dans l'antiquité.

P. 72, l. 3. — Il faudrait *n'aspire*, que l'on trouve dans les quatre premières éditions. La virgule placée après *moins*, que nous avons gardée ici parce qu'elle est dans notre texte, ne peut faire supposer un sens autre que celui qui exigerait la rectification que nous indiquons.

P. 75, l. 19. — *Uniforme* doit être une faute, pour *informe*, que donnent les autres éditions.

P. 80, l. 15. — *La même vertu* est là dans le sens de *la vertu même*, qui se trouve d'ailleurs aux éditions précédentes.

P. 83, l. 12. — *Extérieurement* devrait être corrigé pour *intérieurement*, qui est la leçon des cinq premières éditions.

P. 102, l. 1. — *Qui est*, pour : « ce qui est », « c'est ». C'est à tort que des éditions modernes l'ont remplacé par « qui sont ».

P. 107, l. 8. — *Formalité* doit être là pour *familiarité*, que donnent les éditions précédentes.

P. 114, l. 23. — *Vanter*, sans doute pour *venger*.

P. 127, l. 13. — *Homme rouge ou feuille-morte*, homme en habit de livrée.

P. 132, l. 4. — *Entend* doit être une faute, pour *étend*, que donne l'édition précédente.

P. 153, l. 5. — Il y a bien *une*, au lieu de *un*, qui se trouve dans une édition précédente. — L. 23. *Aussi* doit être une faute, pour *ainsi*, qu'on trouve dans toutes les autres éditions.

P. 158, lig. dernière. — UN JEUNE PRINCE, etc. Nous avons conservé à cet alinéa la ponctuation qu'il a dans le texte que nous reproduisons, tout étrange qu'elle nous ait paru, et bien que nous ne puissions en supposer la raison.

P. 161 et suiv. — La fin du chapitre fait allusion à l'entreprise du prince d'Orange contre son beau-père, Jacques II, pour le détrôner.

P. 172, l. 16. — *S'assit* pour *s'assied*. Voir la note de la page 14.

P. 181, l. 1. — *Souffler*, jeter *en sable*, avaler d'un seul trait.

P. 188, l. 16. — C'est évidemment *athée* qu'il faut ici, au lieu de *dévo*t.

P. 204, l. 21. — Les TT\*\*, les Théatins.

P. 207, l. 8. — *Cheffecier* ou *chevecier*, celui qui a soin du chevet de l'église, du chœur. S'emploie pour dire le trésorier.

P. 221, l. 3. — *Tout ce qui*. Ainsi dans notre édition et dans la 8<sup>e</sup>, *tout ce qu'il* dans les précédentes.

P. 257, l. 24. — Au lieu de *à nous*, il faut *à Dieu*, sans quoi la phrase n'aurait pas de sens.

P. 266, l. 16. — *Innocence de vertus* peut paraître singulier. Les éditions précédentes donnent : *innocence de mœurs*.

P. 270, l. 5. — *De moi*, faute, pour *en moi*.

P. 282, l. 10. — Il y a bien *d'eux-mêmes* au lieu de *d'elles-mêmes*.

P. 289, lig. dern. — Le mot *deux* est évidemment de trop, et ôte tout sens à la phrase.

P. 310, l. 8. — *L'un* : l'abbé de Choisy, traducteur de l'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST. — L. 15. *L'autre* : Segrais, traducteur des GÉORGIQUES. — L. 19. *Un autre* : La Fontaine. — L. 26. *Celui-ci* : Boileau. — L. 35. *Cet autre* : Racine.

P. 311, l. 11. — *Ce personnage* : Bossuet. — L. 20. Fénelon.

P. 312, l. 34. — Charpentier, directeur de l'Académie.

P. 313, l. 7. — L'abbé Bignon.

P. 314, l. 34. — Il faut *et* au lieu de *ou*.





## INDEX DES NOMS

VRAIS OU SUPPOSÉS

QUI SE RENCONTRENT DANS LES CARACTÈRES

NOTA. — *Les noms supposés sont en caractères italiques, les noms vrais en caractères romains. Les titres d'ouvrages ont été mis en petites capitales.*

- Acis*, qui ne sait rien dire simplement. I, 177.  
*Adraste*, assez corrompu pour devenir facilement dévot. II, 114.  
*Alain* (L'âme d'), l'âme d'un sot. II, 111.  
*Alcippe*, qui salue pour être vu avec un grand. II, 84.  
*Alexandre*. I, 122.  
*Ambreville*. II, 209.  
*Amyot*. I, 95.  
*André*, qui se ruine obscurément. I, 247.  
*Antagoras*, qui est de tous les procès. II, 104.  
*Anthime*, qui trouve un livre mauvais sans l'avoir lu. I, 86.  
*Antiphile*. II, 154.  
*Antisthène*, l'auteur qui ne sait pas écrire. II, 127.  
*Antisthius*, l'auteur sincère qui brave l'opinion. II, 146.  
*Antonin*. II, 125.  
*Arfure*, la dévote enrichie. I, 213.  
*Argyre*, la coquette sans esprit. II, 86.  
*Aricie*. I, 248.  
*Aristarque*, qui publie ses bonnes actions. II, 18.  
*Ariste*, auteur. I, 84.  
*Aristide*. II, 8.  
*Aristippe*, qui ne veut pas se réconcilier avec sa fille en danger de mort sans l'avis de son directeur. II, 208.  
*Ariston*. I, 248.  
*Aronce*, qui parle proverbe. I, 176.  
*Arrias*, qui a tout lu, tout vu. I, 179.  
*Arsène*, qui se croit au-dessus de la vie commune. I, 86.  
*Artémon*, l'ambitieux qui dissimule. I, 271.  
*Artenice*, la femme sage et aimable. II, 132.

- Astérie*, femme de *Géronte*. II, 96.  
*Augustin* (Saint). II, 259.  
*Aurèle*, oncle de *Fauste* et de *Fron-tin*. II, 96.
- Balzac*. I, 92, 93, 95, 106.  
*Bartas* (Du). I, 94.  
*Basilide*, narrateur important et emphatique des opérations militaires. II, 33.  
*Bathylle*, le danseur. I, 138. — Pantomime couru des dames romaines. II, 122.  
*Bayard*. II, 153.  
*Belleau*. I, 94.  
*Benserade*. II, 233.  
*Berylle*, qui tombe en syncope à la vue d'un char. II, 127.  
*Bignon*. II, 125.  
*Bossuet*. II, 124, 245.  
*Bourbon* (De). II, 124.  
*Bourdaloue*. II, 245.  
*Bronte*, le questionnaire. I, 139.  
*Brontin*, dévot qui s'enferme pour méditer. I, 219.
- Canidie*, qui promet aux jeunes femmes de secondes nocés. I, 153.  
*Capys*, auteur prétentieux et envieux. I, 90.  
*Carro Carri*, le charlatan. II, 223 et suiv.  
*Célimène*, celle chez qui les femmes vont perdre leur réputation. I, 143.  
*Celse*, qui se fait valoir. I, 125.  
*César*. I, 122. — II, 158, 260.  
*Cesonie*, amoureuse de *Dracon*. I, 139.  
*Champagne*, le puissant adonné à la table. I, 214.  
*Chartres* (De). II, 124.  
*Chevreuse* (De). II, 124.  
*Chrysante*, homme opulent et impertinent. I, 226.  
*Chryssippe*, l'homme modeste enrichi et devenu avide d'argent. I, 218.
- Cicéron*. II, 245, 259.  
*Cid* (Le). I, 89.  
*Cimon*, homme important, affairé et oppressé. I, 262.  
*Clarice*, qui met des mouches et du rouge. I, 133.  
*Claudie*, amoureuse du comédien *Roscius*. I, 138.  
*Cléante*, l'époux qui ne peut rester avec sa femme pour incompatibilité d'humeurs. I, 194.  
*Cléarque*, qui n'économise point pour son héritier. I, 230.  
*Cléon*, qui parle peu obligeamment ou peu juste. I, 186.  
*Climène*, celle chez qui les femmes vont perdre leur temps. I, 143.  
*Clitandre*, homme important, affairé et oppressé. I, 262.  
*Clitiphon*, l'homme important qui ne peut recevoir les visiteurs. I, 211.  
*Cliton*, l'homme né pour la digestion. II, 101.  
*Cobus*, le sauteur. I, 139.  
*Coeffeteau*. I, 95.  
*Condé* (De). II, 124.  
*Conti* (De). II, 124.  
*Corinne*, la seule amie de *Glycère*. I, 152.  
*Corneille*. I, 100-3. — II, 123.  
*Crantor*. I, 203.  
*Crassus*, patron de l'affranchi *Xantus*. I, 118.  
*Crésus*, le concussionnaire mort insolvable. I, 214.  
*Criton*, qui fait des dupes. I, 219.  
*Crispins* (Les), qui se cotisent dans leur famille pour se donner grand air. I, 244, 246.  
*Ctésiphon*, l'amant d'*Euprosine*. I, 158.  
*Cydias*, le bel esprit. I, 203.
- Damis*, auteur. I, 90.  
*Dave*, familier de *Téléphon*. II, 8.  
*Démocède*, l'amateur d'estampes. II, 174.

- Démocrite. II, 164.  
*Démophile*, qui prédit les malheurs et les défaites de l'État. II, 31.  
 Démosthène. II, 245.  
 Descartes. I, 227. — II, 136.  
 Desportes. II, 233.  
 Despréaux. I, 110.  
*Diognète*, l'amateur de médailles. II, 173.  
*Dioscore*, qui s'improvise écrivain. II, 244.  
*Diphile*, l'amateur d'oiseaux. II, 177.  
*Dorilas*. I, 109.  
*Dorinne*, qui aime son médecin. I, 138.  
*Dorus*, le riche fils d'un pauvre. I, 215.  
*Dosithée*. I, 203.  
*Dracon*, le joueur de flûte. I, 139.  
*Drance*, qui veut gouverner son maître. I, 172.  
*Égésippe*, le postulant d'emploi. I, 113.  
*Égine*, fille riche et dépensière. II, 209.  
*Elamire*. I, 248.  
*Élise*. I, 207.  
*Elvire*, qui aime mieux passer pour être vive que pour avoir du bon sens. II, 132.  
*Emile*, né grand homme de guerre. I, 122.  
*Emilie*, fausse délicate. II, 112.  
*Emire*, la fille de Smyrne. I, 155.  
*Ergaste*, le riche exacteur. I, 218.  
*Ergaste*, homme riche, indifférent à l'État. II, 30.  
*Erophile*, le fourbe heureux et infatué de lui-même. II, 70.  
 Estrées (D'). II, 124.  
*Eugène*, homme de mérite et pauvre. I, 226.  
*Eumolpe*, exemple de l'inconstance de la fortune. I, 236.  
*Euphrosine*, l'amie d'Emire. I, 156.  
 Euripide. I, 103.  
*Euripile*, le bel esprit. II, 126.  
*Eustrate*, le favori noyé. II, 182.  
*Eutichrate*, capricieux avec ses amis. II, 55.  
*Eutidème*. I, 181.  
*Eutiphron*, qui a la manie d'estimer la fortune des autres. I, 187.  
 Fagon, médecin. II, 224.  
*Fauste*, neveu dissolu d'Aurèle, qui néanmoins ne le déshérite pas. II, 96.  
 Favier, beau danseur. II, 196.  
 Fénelon. II, 251.  
*Fernand (Don)*, provincial oisif et querelleur. II, 106.  
 Fontaine (La). II, 125.  
 Fourcroy, avocat. II, 235.  
*Frontin*, neveu honnête et dévoué d'Aurèle, qui ne lui laisse qu'une légère pension. II, 96.  
*Fulvie*, amie d'Anthime, auteur. I, 86.  
*Géronte*, le vieillard qui meurt sans rien laisser à sa jeune femme. II, 96.  
*Giton*, le riche qui se croit tous les talents. I, 237.  
*Glycère*, la femme qui n'aime pas les femmes. I, 152.  
*Gnathon*, égoïste et grossier. II, 100.  
*Handburg*. I, 109.  
 Harlay (De). II, 124.  
 Hémery, protégé de Mazarin. I, 152.  
 Héraclite. II, 162.  
*Hérille*, qui a la manie des citations. II, 145.  
*Hermagoras*, qui ne connaît que l'histoire ancienne. I, 201.  
*Hermas*. I, 144.  
*Hermippe*, l'esclave de ses petites commodités. II, 221.  
*Hermodore*, auteur. I, 86.  
 Homère. I, 82, 227.  
 Horace. I, 82, 110.

- Hyacinthe*, I, 264.
- Iphicrate*, I, 287.
- Iphis*, esclave de la mode. II, 184.
- Irène*, la malade de vieillesse. II, 72.
- Ismène*, celle chez qui les femmes vont perdre leur argent. I, 143.
- Jason*, riche qui se ruine. I, 245
- Jodelle*, I, 94.
- Lamoignon*, II, 124, 125.
- Léandre*, l'amant qui fait des cadeaux au mari. I, 154.
- Lélie*, la femme qui a la passion des comédiens. I, 138.
- Lise*, qui ne veut pas avoir vieilli. I, 133.
- Déjà vieille, et qui veut rendre une jeune femme ridicule en la contrefaisant. I, 149.
- Lorenzani*, auteur de beaux motets. II, 196.
- Lucile*, qui a la passion des grands. II, 5. — Personnage interpellé dans le chapitre des ESPRITS FORTS (t. II).
- Maine (Du)*, II, 124.
- Maitre (Le)*, avocat. II, 235.
- Malherbe*, I, 93, 94, 106.
- Marot*, I, 93, 94. — II, 233.
- Mélanie*, amie d'*Anthime*, auteur. I, 86.
- Mélinde*, qui parle de ses vapeurs. I, 176.
- Mélite*, fille pauvre et économe. II, 209.
- Ménalippe*, I, 246.
- Ménandre*, I, 246.
- Ménalque*, le distraît. II, 55-65.
- Ménippe*, l'oiseau paré de divers plumages. I, 126.
- Ménophile*, celui qui copie les autres. I, 274.
- Messaline*, maîtresse du comédien *Roscius*. I, 138.
- Moïse*, I, 82.
- Molière*, I, 93. — II, 125.
- Montaigne*, I, 94, 189.
- Montausier*, II, 124.
- Monthoron*, trésorier de l'épargne. I, 152.
- Montrevel*, II, 153.
- Mopse*, l'indiscret intrigant. I, 124.
- N\*\**, le dévot fastueux. II, 95. — La femme victime de la mode. II, 184.
- Narcisse*, l'homme efféminé. I, 248.
- Nérine*, femme choriste à Rome. II, 122.
- Nicandre*, qui veut se remarier. I, 206.
- Novion*, II, 124.
- Onuphre*, l'hypocrite. II, 189.
- Orante*, condamnée à plaider toute sa vie. II, 212.
- Oronte*, le vieux riche, préféré, pour une jeune fille, à tous ses rivaux. I, 229.
- Ossat*, II, 124.
- Pamphile*, le faux grand. II, 20.
- Parménon*, l'affranchi favori de *Glycère*. I, 153.
- Pelisson*, II, 124.
- Périandre*, le riche parvenu qui fait un usage adroit de sa fortune. I, 215.
- Phédon*, l'homme dont la pauvreté paralyse les moyens. I, 238.
- Phérécide*, le faux vertueux. II, 188.
- Phérénice*, la fausse vertueuse. II, 188.
- Philante*, courtisan d'un grand, et peu considéré de son maître. II, 4.
- Philemon*, couvert d'or et de bijoux. I, 120.
- Philippe*, vieillard petit-maître. II, 100.
- Pison*, qu'on loue parce qu'il est mort. II, 149.

- Plancus*, loué par son ami de son vivant, et décrié par lui après sa mort. I, 278.
- Platon. I, 82. — II, 121, 259.
- Pucelle, avocat. II, 235.
- PUCELLE (La). II, 122.
- Rabelais. I, 94.
- Racan. I, 94.
- Racine. I, 101-3.
- Rhœ, danseuse à Rome. II, 122.
- Richelieu. II, 124.
- RODOGUNE. II, 122.
- Ronsard. I, 93, 94.
- Roscie, femme choriste à Rome. II, 122.
- Roscus, le comédien. I, 138.
- Ruffin, l'homme heureux et indifférent. II, 102.
- Sannions (Les), parvenus entichés de noblesse. I, 245.
- Sarrazin. II, 182.
- Scudéry (M<sup>lle</sup> de). II, 124.
- Seguier. II, 124.
- Sethon, ambassadeur de France. I, 179.
- Socrate. I, 124. — II, 8, 121, 145.
- Sophocle. I, 103.
- Sosie, le laquais parvenu. I, 213.
- Soyecour. II, 30.
- Sylvain, le riche parvenu. I, 215.
- Syrus, qui a changé son nom en Cyrus. II, 201.
- Talapoins (Les). II, 264.
- Téléphe, qui présume trop de son esprit. II, 110.
- Téléphon, qui réussit à faire illusion sur lui-même. II, 8.
- Térence. I, 93.
- Théagène. II, 1.
- Théobalde, qui ne veut pas avoir vieilli. I, 199.
- Théocrine, auteur vulgaire, qui n'admet que ses ouvrages. I, 87.
- Théodas, qui parle comme un fou et pense comme un sage. II, 142.
- Théodat, le prédicateur sans talent. II, 242.
- Théodecte, qui parle bruyamment. I, 181.
- Théodème. I, 187.
- Théodore, le prédicateur à la mode. II, 241.
- Théodote, l'homme précieux, doux, mystérieux. I, 279.
- Théodule, le prédicateur qui flatte ses auditeurs. II, 242.
- Théognis, l'homme efféminé et maniéré. II, 19.
- Théonas, l'abbé lassé de l'être. I, 275.
- Théophile. I, 93.
- Théophile, qui veut gouverner les grands. II, 6.
- Thrasille, le vicieux qui se trahit. II, 160.
- Théotime, dont les exhortations ne sont plus de mode. II, 171.
- Théramène, le riche qui vient d'hériter. I, 250.
- Thrason, riche qui veut se marier. I, 245.
- Tigillin, baladin admis chez les grands. II, 180.
- Timante, remonté dans l'estime des courtisans pour un nouveau poste obtenu. I, 277.
- Timagène. I, 287.
- Timon, le misanthrope. II, 115.
- Tite, le prêtre de mérite sacrifié à la faveur. II, 207.
- Titius, l'héritier dépouillé par un codicille. II, 219.
- Tityre, joueur de flûte. II, 128.
- Triphon, homme vicieux cru vertueux. I, 226.
- Trophime, qui veut être cardinal. I, 120.
- Troille, qui s'introduit partout et se fait l'oracle de tous. I, 182.
- Typhon, le scélérat protégé par un grand. II, 221.



- Varron.** II, 121.  
**Vauban.** II, 153.  
**Vendôme (De).** II, 124.  
**Virgile.** I, 82.  
**Voiture.** I, 92, 95. — II, 182, 233.  
**Wardes.** II, 124.  
**Xante.** I, 248.  
**Xantippe,** le provincial devenu ambitieux. I, 284.
- Xantus,** affranchi faible et timide. I, 117.  
**Ximenès.** II, 124.  
**Zélie,** la dévote riche et dédaigneuse. II, 194.  
**Zelotes,** qui ne veut pas trouver un livre bon avant que tout le monde l'ait jugé tel. I, 86.  
**Zénobie,** la grande reine. I, 234.  
**Zoïle,** auteur. I, 84.





TABLE  
DU TOME SECOND

LES CARACTÈRES OU LES MŒURS DE CE SIÈCLE (Suite).

Des Grands. . . . .	1
Du Souverain ou de la République. . . . .	27
De l'Homme. . . . .	53
Des Jugemens. . . . .	118
De la Mode. . . . .	171
De Quelques Usages. . . . .	198
De la Chaire. . . . .	235
Des Esprits forts . . . . .	252

DISCOURS PRONONCÉ DANS L'ACADEMIE FRANÇOISE. . . . . 293

NOTES ET RENSEIGNEMENTS. . . . . 317

INDEX DES NOMS VRAIS OU SUPPOSÉS. . . . . 319



1

2

3

IMPRIMÉ PAR D. JOAUST

POUR LA COLLECTION DES CLASSIQUES FRANÇAIS

PARIS, MDCCCLXXIII





